

UNIVERSITÉ DE PARIS

LA CROYANCE A LA MAGIE
AU XVIII^e SIÈCLE EN FRANCE
DANS LES CONTES, ROMANS & TRAITÉS

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

CONSTANTIN BILA



PARIS
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, RUE DANTON, 7

—
1925



LA CROYANCE A LA MAGIE AU XVIII^e SIÈCLE
EN FRANCE
DANS LES CONTES ROMANS & TRAITÉS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS

LA CROYANCE A LA MAGIE
AU XVIII^e SIÈCLE EN FRANCE
DANS LES CONTES, ROMANS & TRAITÉS

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

CONSTANTIN BILA



PARIS
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, RUE DANTON, 7

1925



PRÉAMBULE

Au xviii^e siècle, la croyance à la magie avait ses dévots. Elle était, dit un auteur, « dans l'esprit de la plupart du monde » (1). Le P. Delaporte, dans un ouvrage très documenté, a décrit la curieuse physionomie de ce siècle encore lourd de crédulité. Ayant recueilli les témoignages les plus sûrs, l'érudit écrivain déclare : « Les sorciers, magiciens, devins, devineresses, toute l'histoire anecdotique du dix-septième siècle en est remplie ; les cas de sortilèges ou sorcelleries défraient les conversations, même chez les gens de qualité. On croyait à la baguette divinatoire, qui fait trouver les sources, les trésors et les voleurs ; malgré les réclamations de Despréau, qui eût voulu renvoyer ces chimères au siècle de Dagobert et de Charles Martel... » (2). Il ajoute plus loin : « Littérateurs sacrés ou profanes, magistrats, philosophes, admettaient tout comme le peuple, la réalité des maléfices, sortilèges, enchantements et autres diableries... » (3).

Les citations qu'il reproduit de La Bruyère, de

(1) Scudéry, *Alaric*, 1654, Préface.

(2) Delaporte, *Du merveilleux dans la litt. franç. sous le règne de Louis XIV*, 1891, p. 48.

(3) *Ibid.*, p. 49.

Bayle, prouvent la vigueur de la croyance à la magie. Le premier admet que la théorie de la magie « est obscure, les principes vagues, incertains et qui approchent du visionnaire ». Cependant, à son avis, « il y a des faits embarrassants affirmés par des hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient ». Quant au second, il souhaitait « un bon Traité sur les sortilèges » (1). Comme bien l'on pense, l'alchimie et l'astrologie ont leurs adeptes.

Et pourtant le xvii^e siècle est celui de Descartes ! En serait-il de même pour le xviii^e siècle ? La question nous a semblé intéressante à poser. Nous nous efforcerons de la résoudre. Le xviii^e siècle a, plus encore que le précédent, la réputation d'être un âge de raison. Le scepticisme et même l'impiété ont fini par l'envahir. En même temps, on le caractérise comme un âge de frivolité. Il semblerait donc que la croyance à la magie a complètement disparu. Il n'en est pourtant rien. Une nouvelle question succède alors naturellement à la première. A quelle classe de la société appartiennent les partisans de la magie ? Puis un problème en engendre un autre. Tous les « arts » qui dépendent de la magie sont-ils restés en faveur ? Après avoir répondu à ces divers points d'interrogation, nous

(1) Cf. Delaporte, ouvr. cité, p. 54.

connaîtrons un des côtés les plus inattendus de la physionomie du XVIII^e siècle.

Sachant qu'à cette époque la magie a encore ses fidèles, nous aurons à établir sa définition, en quoi elle consiste essentiellement. Nous le ferons d'après les auteurs contemporains.

Y a-t-il plusieurs espèces de magie ? Nous n'ignorons pas que pour les anciens il y avait deux sortes de magie : l'une bonne, et l'autre malfaisante. Les modernes ont-ils conservé la même conception ? Les historiens admettent-ils encore à titre magique les phénomènes que rapporte comme tels l'antiquité ? Ou bien les admettent-ils en leur attribuant une explication scientifique ?

Nous aurons à fixer les termes des « arts » magiques dans ces variétés innombrables. Nous examinerons la qualité des adeptes de la magie, les milieux où on la pratique. Nous nous proposons de le faire en mêlant partout la théorie à l'anecdote.

Conformément au titre de notre travail, nous consulterons les doctrinaires, les romanciers et les conteurs. Relativement aux doctrinaires, nous interrogerons des théologiens, des médecins, des juristes, etc., de telle sorte que notre enquête soit impartiale.

Trouverons-nous dans la littérature à sujets magiques — littérature que nous avons étudiée surtout dans ses types les plus caractéristiques — des œuvres *littéraires* proprement dites ? Sous la

fabulation merveilleuse, les auteurs avaient-ils un but, celui de moraliser ou d'amuser ? Ou croyaient-ils eux-mêmes, comme les doctrinaires, à la réalité de la magie ? Serons-nous, dès lors, obligés de ramener tout notre sujet à l'histoire des idées — à leur évolution de la crédulité, à la raison ou au tableau des mœurs, qui ont trouvé dans le roman, dans le conte, une expression, une description littéraire plus ou moins bien venue ? Quels motifs les romanciers ont-ils invoqués pour écrire des œuvres empruntant leur sujet à l'irréel ?

Nous nous en tiendrons, pour les romans, à ceux qui reproduisent des scènes de magie strictement dite. Nous voulons dire que nous avons dû laisser de côté, comme étant tout à fait hors de notre cadre, les contes de fées, les récits merveilleux ou fantastiques sans lien avec la magie. Aussi, dans notre rédaction, les termes de *merveilleux*, *surnaturel*, *féerique*, ou tout autre similaire, ne sont-ils exprimés que par souci de style afin d'éviter une constante répétition du terme de *magie*.

La magie est un sujet — nous nous en sommes rendu compte par l'abondance de nos lectures — qui est vaste. Il touche à beaucoup de questions. Sous peine d'être trop prolix, nous avons dû limiter notre champ d'investigation. C'est ainsi que nous avons dû être bref sur la sorcellerie. Les histoires de sorcellerie sont innombrables, elles ont été dites et redites. Il aurait été fastidieux d'y

revenir. Nous n'y avons fait qu'allusion, autant que notre sujet l'exigeait. Il en est de même pour tout ce qui est relatif à la possession. La discussion sur les oracles qui fut, à cette époque, interminable, ne rentrait pas, nous a-t-il semblé, dans notre cadre. Et de même l'histoire des convulsionnaires. La plupart des auteurs modernes en parlent lorsqu'ils traitent de magie. Mais tous les phénomènes de convulsions, de possessions, ou autres, ne se rattachent que par un lien trop subtil à la question de la magie, déjà très extensible par elle-même.

Enfin, la recherche des causes concernant la créance à la magie retiendra notre attention. Nous verrons, d'après les auteurs du XVIII^e siècle eux-mêmes, si un tel fait est dû à une seule cause ou à plusieurs. Inutile d'ajouter que notre sujet présente ses écueils. Par un côté il arrive qu'il touche à la religion, par un autre à la science proprement dite. Nous éviterons de nous égarer hors de notre domaine spécial.

CHAPITRE PREMIER

Physionomie générale du XVIII^e siècle.

I

Parvenu à l'âge de sa maturité intellectuelle, l'homme, réfléchissant sur les idées de son enfance, sourit — et s'étonne bien un peu — d'avoir ajouté foi à l'irréel et d'avoir même été si enclin au merveilleux. L'historien éprouve une sorte de sentiment analogue lorsqu'il envisage certaines croyances du passé qui étaient, par surcroît, adoptées comme des faits d'une science irrécusable. Il reste encore davantage surpris que la jeunesse de l'esprit humain se soit prolongée si tard. Quelle n'est pas, en effet, notre stupéfaction en constatant que la vigueur de la foi à la magie et aux multiples « arts » qui en dépendent résista aux progrès de la science et de la raison tout au long du XVIII^e siècle.

A la rigueur, que la croyance à la réalité des arts se soit développée au XVI^e siècle, il n'y a rien de surprenant, mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit d'une époque de scepticisme général. Et pourtant, au XVIII^e siècle, la magie était devenue une

« mode ». Que d'aristocrates, princes et grandes dames, épris de chimérique ! D'après le *Journal de Barbier*, (1) le duc de Richelieu, ambassadeur, fut soupçonné d'aimer « la magie et ces sortes de sciences extraordinaires ». On racontait qu'il était lié avec un seigneur de la Cour d'Autriche de même goût. Ayant emmené avec eux, dans une maison de campagne, deux cordeliers auxquels ils avaient faire dire la messe, ils avaient profané des hosties afin de faire apparaître le diable. Cette histoire fut controuvée, rapporte immédiatement Barbier après l'avoir contée, mais il observe que cette légende, au lieu d'avorter dès l'origine, fit le tour d'un Paris crédule. Un Philippe d'Orléans — le Régent — s'adonna, d'après Saint-Simon, aux arts magiques.

« Nécromanciens, fabricants de philtres et de charmes, dénoueurs d'aiguillette, envoûteurs, cartomanciennes, hydrosopes (chercheurs de sources), dit un historien qui a étudié le merveilleux aux XVIII^e siècle, abondaient dans certains quartiers de Paris, invisibles à la police, mais que trouvaient ceux qui avaient recours à eux. Les alchimistes, qui étaient nombreux, se cantonnaient dans le faubourg St-Marceau. » (2) Ayant constaté que le fantastique offrait une grande séduction à la foule, le

(1) *Journal de Barbier*, éd. 1857, t. II, p. 8

(2) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 113

même auteur ajoute « que beaucoup de représentants de la plus haute aristocratie avaient dans leurs hôtels des laboratoires pour chercher la pierre philosophale. » (1)

C'est pourtant le règne de Voltaire et d'Helvétius, de Rousseau et d'Holbach, de Diderot et La Mettrie ! Plus le siècle s'écoule, plus la croyance superstitieuse fait de progrès, dirait-on, puisqu'à la veille de la Révolution elle s'étale avec les doctrines et les pratiques des Martinistes, des Martinésistes, des Mesmériens, et tant d'autres comme nous le verrons dans le cours de notre travail. « Me voilà dans la capitale de l'empire français, lit-on dans les œuvres de l'abbé Coyer -- Croirais-tu qu'elle est peuplée de magiciens ?... »

Casanova, dans ses Mémoires (2), raconte une anecdote qui donne une idée caractéristique de l'engouement pour la médecine merveilleuse et pour les enchantements. Il a guéri d'une sciatique, par hasard, le comte de la Tour d'Auvergne. Médecin improvisé, il avait conseillé que l'on frottât la jambe souffrante avec du nitre, de la fleur de soufre, de mercure et de l'urine, en murmurant une conjuration. Le patient soulagé avait, tout autour de lui, crié au miracle, et notamment à la marquise d'Urfé, sa tante. Cette dame, adonnée aux sciences occultes, désira aussitôt voir le thaumaturge. Rendez-vous

(1) *Ibid*, p. 114.

(2) Casanova, *Mémoires*, tom. VI, ch. IV.

fut pris. On invita Casanova à dîner, et au dessert, la savante adepte parla à son hôte de chimie, de magie, et de « tout ce qui faisait l'objet, rapporte textuellement l'auditeur amusé de la marquise, de son culte ou pour mieux dire de sa folie. » (1) Laissons, d'ailleurs, Casanova raconter la suite. Elle est fort instructive concernant le penchant de l'époque. « Lorsque nous en vîmes au grand œuvre et que j'eus la bonhomie de lui demander si elle connaissait la matière première, la politesse seule l'empêcha d'éclater de rire ; mais avec un sourire gracieux elle me dit qu'elle possédait déjà ce qu'elle appelait la pierre philosophale, et qu'elle était rompue dans toutes les grandes opérations. Ensuite elle me fit voir sa bibliothèque qui avait appartenu au grand d'Urfé et à Renée de Savoie, sa femme ; mais elle l'avait augmentée de manuscrits qui lui avaient coûté plus de cent mille francs. Paracelse était son auteur favori, et, selon sa croyance positive, il n'avait été ni homme ni femme, sans être hermaphrodite, et avait eu le malheur de s'empoisonner avec une trop forte dose de panacée ou de médecine universelle. Elle me montra un petit manuscrit où se trouvait le grand procédé expliqué en français, en termes très clairs. Elle me dit qu'elle ne l'enfermait pas sous clef, parce qu'il était écrit en chiffres et qu'elle seule en avait la clef. » (2)

(1) Casanova, *Mémoires*, tom. III, p. 282.

(2) Casanova, *Mémoires*, p. 284.

Après la bibliothèque, notre alchimiste emmène son visiteur à son laboratoire où elle s'occupait assiduellement de la transmutation des métaux. Passons la description pour en venir au plus intéressant. « La calcination du mercure, dit Casanova, était un jeu d'enfant pour cette femme vraiment étonnante. Elle m'en montra de calciné et me dit que, quand je le voudrais, elle m'en ferait connaître le procédé. Elle me fit voir ensuite l'arbre de Diane du fameux Taliamel, dont elle était l'élève. Ce Taliamel était le savant Maillot, qui, selon Madame d'Urfé, n'était pas mort à Marseille, comme l'abbé Le Mascrier l'avait fait croire, car il était vivant, et elle ajouta avec un petit sourire qu'elle recevait souvent de ses lettres... Elle possédait un commentaire de Raymond Lulle, qui avait éclairci tout ce qu'Arnaud de Villeneuve avait écrit d'après Roger Bacon et Geber, qui, selon elle, n'étaient point morts... » (1)

Les mentalités bizarres, dans le genre de celle de la marquise d'Urfé, n'étaient point aussi rares qu'on le croirait. C'est encore une femme qui publie, en 2 volumes, le *Discours philosophique sur les trois principes, animal, végétal et minéral, ou la clef du sanctuaire philosophique* (1781). Cet ouvrage est reproduit dans l'édition (sans date) qui comptait quatre volumes et qui parurent sous le titre de *Clef du*

(1) Casanova, *Mémoires*, p. 285.

sanctuaire philosophique, et la véritable explication des 12 clefs du célèbre et ingénieux Philosophe Basile Valentin. Cet immense travail sur la pierre philosophale a pour auteur Mme Sabine Stuart de Chevalier. D'après l'édition en quatre volumes, les deux derniers seraient dus à son mari qui était son maître en alchimie.

Par Sabine de Chevalier, descendante, paraît-il, des rois d'Ecosse, la découverte de la médecine universelle est ce qui intéresse le plus dans les travaux de la chimie (1).

Le titre du chapitre XV mérite d'être signalé : *Pour avoir un arcane qui puisse, pour ainsi dire, ressusciter les presque morts.* (2) Par une plaisante contradiction, notre magicienne qui prétendait ressusciter les presque morts, tuait bel et bien ceux qui avaient vécu. C'est ainsi que pour elle, Basile Valentin n'est pas le premier moine historique dont les hauts faits alchimiques nous ont été contés; elle le réduit à n'être plus modestement « qu'une emblème très spirituel de la médecine universelle ».

Le culte du merveilleux n'épargnait aucune classe de la société, observe un auteur que nous avons déjà cité, mais pour mieux s'adapter à tous les genres de crédulité, il prenait des formes diffé-

(1) S. Stuart de Chevalier, *Clef du sanctuaire*, tom. III, préf. p. XX.

(2) Sab. Stuart de Chevalier, *Clef du sanctuaire*, tome III.

rentes. » (1) Il est vrai qu'aux dates les plus variées du XVIII^e siècle, la bibliographie fournit la preuve de la fièvre pour les sciences occultes. Dès l'aurore du siècle (1700), le P. Esprit du Bosroger publie la *Piété affligée*. Il paraît une traduction de la *Philosophie occulte* de Corneille Agrippa en 1727, les *Œuvres magiques de H. C. Agrippa*, mises en français par Pierre d'Aban avec des secrets occultes (1744, 1788); de Bordelon (l'abbé Bordelon) un ouvrage sur l'astrologie judiciaire (1710); de Doppet un livre sur la médecine occulte ou traité de magie naturelle et médicinale (1791); une réédition des prophéties de Nostradamus (1710). *Le Comte de Gabalis* par l'abbé de Villars connaît le plus durable succès avec plusieurs réimpressions, l'une parue en 1700 augmentée d'une seconde partie, l'autre en 1742, sans compter celle qui a été insérée (1788) dans la vaste collection, au tome XXXIV, les Voyages imaginaires, songes et romans cabalistiques, répertoire de contes merveilleux et de récits ayant trait aux superstitions magiques dont le XXXVI, contenant l'*Histoire de M. Oufle*, paraissait en 1789. (2) Mais donnons, sans nous soucier de l'ordre chronologique, une suite de titres d'œuvres relatives aux sciences occultes. On observera le grand nombre qui traite de la pierre philosophale et de la panacée

(1) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 104.

(2) Edition précédente est de 1710, réimprimée en 1753.

universelle. Un inconnu prétend donner, en 1722, les clefs de la *philosophie spagyrique*; Gosset : *Révélation cabalistique d'une médecine universelle tirée du vin* (1735); Daugis : *Magie et sortilège* (1732); Crosset de la Haumerie (Pompée Colonne) : *les Secrets les plus cachés de la philosophie des anciens, découverts et expliqués à la suite d'une histoire des plus curieuses* (1722); Saunier de Baumont : *Lettres philosophiques, sérieuses, critiques, traitant de la pierre philosophale, de l'incertitude de la médecine, si les Esprits reviennent, des Génies, de la Magie, etc.* (1748). C'est une monomanie alchimique. On étudie la Table antique à ce point de vue. L'abbé Pernéty publie les *Tables égyptiennes* et presque dévoilées et réduites au même principe (1786). Ce parent de Swedenborg, qui a fondé la secte des Illuminés d'Avignon, est un philosophe hermétique au moins théorique, fervent. Il est encore l'auteur d'un *Dictionnaire mytho-hermétique* (1762). Un autre auteur, Libois, suivant ses traces examine l'antiquité en la ramenant à la doctrine alchimique dans son *Encyclopédie des Dieux et des Héros* (1773). Encore un adepte cet Huginus à Barma qui s'est proposé d'indiquer le moyen le plus connu et le plus convenable à la nature pour chasser les maladies et l'indigence, dans un livre, *le Règne de Saturne changé en siècle d'or ou le magistère des sages*, qui fut traduit en 1780 et réimprimé en 1779. C'est encore Limojon de Saint-Didier, auteur du *Triomphe hermétique ou la*

Pierre philosopale victorieuse (1710). Et cet autre qui anonymement fait paraître la *Vérité sortant du Puits hermétique ou la Vraye quintessence solaire et lunaire* (1753). Les alchimistes abondent vraiment, aussi M. Mornet a-t-il pleinement raison en disant de cette fausse science qu'elle est « prospère encore au XVIII^e siècle. » (1) Car nous voyons publiés également : *Le Grand Livre de la nature ou l'Apocalypse philosophique et hermétique* (1790), ouvrage à la fois alchimique et maçonnique; l'idée parfaite de la philosophie hermétique, par Colleson doyen de Maigné, qui a trois éditions (la 3^e est de 1719); le *Grand œuvre dévoilé en faveur des enfants de la lumière* (1775) par Coutan. La Bibliothèque des philosophes chimiques est de 1754. Un nommé Cailleau, auteur fort décrié en son temps d'ailleurs et avec juste raison, libraire de son état, imagine donner la *Clef du Grand œuvre* (1787). Nous serions fastidieux si nous voulions énumérer tous les ouvrages qui se proposent de dévoiler les arcanes de la pierre philosopale.

Il nous faut montrer que la fureur magique s'est exercée dans toutes les branches. Rien ne prouverait mieux l'emprise du merveilleux sur les esprits du XVIII^e siècle que la masse importante des grimoires. Non seulement les bibliothèques publiques possèdent plusieurs exemplaires manuscrits des *Petit et*

(1) Mornet, *Les sciences de la nature au XVIII^e siècle*, 1911, p. 13.

des *Grand Albert*, des *Enchiridions*, des *Clavicules de Salomon*, mais les éditions imprimées en sont fort répandues. *Les Secrets du Petit Albert* (1758) et du *Grand Albert* (1729) sont réédités en 1791, 1793. Un *Albert moderne, secrets recueillis d'après les découvertes récentes*, est de 1769 ; l'*Enchiridion du Pape Léon*, de 1749 ; la *Véritable magie noire ou le secret des secrets* de 1750. Les éditeurs des œuvres d'Agrippa, les frères Beringos, en tiennent boutique bien achalandée à Lyon. L'indication d'après laquelle ces livres auraient été imprimés à Rome ou dans telle autre ville étrangère est inexacte. Rome, c'est en réalité Paris. Il n'est pas exact non plus que le bas peuple ait été, comme on le soutient généralement, le seul à estimer les « secrets magiques ». Car un fermier général, M. de Bachelay, mort en 1766, publie des *Clavicules de Salomon*. Il vaut donc mieux reconnaître avec M. H. d'Alméras que « le culte du merveilleux n'épargnait aucune classe de la société ; mais pour mieux s'adapter à tous les genres de crédulité, il prenait des formes différentes. » (1) Cet auteur rapporte d'après Mercier qu'à une époque tardive du siècle, en 1772, un *toucheur* s'installa à Paris, rue des Ciseaux ; il prétendait guérir en posant la main sur la partie malade. Il ajoute que « pendant tout le siècle, sur tous les points du pays, les miracles se succédèrent ou du moins ce que la cré-

(1) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 104.

dulité populaire appelait ainsi. » (1) Les anecdotes ne lui manquent pas pour établir son assertion. C'est ainsi que le tombeau de Jacques II, roi détrôné et mort à Saint-Germain-en-Laye le 16 septembre 1701, devint un lieu sacré où s'accomplirent des prodiges. La piété du monarque lui avait fait une auréole. Des malades vinrent prier sur sa tombe et demander leur guérison. Une jeune fille, muette depuis 1691, par suite, assurait-elle, du sort que lui avait jeté un sorcier, retrouve subitement la parole après un pèlerinage au tombeau. On cria au miracle, mais le père Le Brun, le fameux auteur du *Traité sur les superstitions*, démasqua la prétendue ensorcelée qui n'était qu'une simulatrice.

Les « miracles » durent chercher ailleurs un asile. Ils se manifestèrent sur le tombeau de l'évêque de Chalons-sur-Marne, Mgr Vialart. Mais quelle période fut plus féconde en prodiges de cet ordre que le XVIII^e siècle ! Nous rappellerons brièvement les guérisons merveilleuses obtenues sur le tombeau du diacre Paris, au cimetière Saint-Médard. Mais nous ne voulons pas nous laisser distraire par ces événements extraordinaires, et oublier que nous essayons d'esquisser la physionomie féérique du XVIII^e siècle.

Le fait le plus caractéristique de l'engouement pour les « Sciences secrètes » est que les événements politiques si considérables, qui devaient tragi-

(1) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 105.

quement se dérouler, n'arrêtèrent point les auteurs et les éditeurs partisans de la magie. Au plus fort de la tourmente, nous venons de le voir par les dates que nous avons données précédemment, des recueils de recettes cabalistiques sont publiés. Ajoutons, pour insister encore, que c'est en 1789 que paraît le *Grand œuvre dévoilé, en faveur des personnes qui ont grand besoin d'argent par celui qui l'a fait*. L'abbé Lenglet-Dufresnoy a produit une liste d'alchimistes pour le XVIII^e siècle qui est instructive, d'autant plus que son ouvrage, publié en 1742, s'arrête en 1739. Il est vrai que les noms qu'il cite sont étrangers (1). Nous estimons que son silence est attribuable non pas à l'absence d'adeptes français, mais à la discrétion de l'auteur autant qu'à l'obscurité où les hermétistes entendaient se plaire, au moins à cette époque. Voici, en effet, comment s'exprime Lenglet-Dufresnoy ; nous allons voir que son témoignage corrobore celui auquel nous nous sommes antérieurement référé : « Zacharie nous apprend que de son temps il n'y avait pas de ville au monde où il se trouvât un si grand nombre d'artistes qu'à Paris, et j'ose assurer que, depuis deux cents ans, que vivait ce philosophe, ils ne sont pas diminués ; il est vrai qu'ils restent inconnus, parce que cette grande ville est comme une épaisse

(1) Le 3^e tome de la *Philosophie hermétique* a paru en 1744. L'auteur a ajouté un certain nombre de titres d'ouvrages. Notre observation subsiste.

et immense forêt, où l'on cache ses routes et ses démarches, beaucoup plus facilement que partout d'ailleurs... » (1).

A quel mobile obéissait Lenglet-Dufresnoy en composant au XVIII^e siècle une histoire de la philosophie hermétique ? Sans doute, il est toujours intéressant, utile, de fixer les annales d'une science vraie ou chimérique ; il est compréhensible également que l'on cède au seul attrait de la curiosité ; mais l'auteur s'est proposé de prouver l'issue lamentable de l'œuvre chrysopéique et à engager les hommes à s'éloigner des chemins insensés. « La Providence, dit-il, n'a point attaché l'état de l'homme à ces travaux extraordinaires de curiosités : elle nous a destinés à marcher par des voies plus simples et plus unies » (2). Quelque inouï que cela nous paraisse à première vue, nous savons, par l'énumération que nous avons faite précédemment, que l'abbé Lenglet-Dufresnoy n'était pas un arriéré, que son œuvre et le but moral qu'il envisageait correspondaient bien à un vice du siècle, Quel n'est donc pas notre étonnement de constater que cet auteur, que nous allions prendre pour un moraliste sérieux, est atteint de la folie de son temps. Il insère, en effet, dans un recueil de dissertation qu'il a composé un traité relatif à l'art de deviner par les songes : le *Palais du Prince*

(1) *Philosophie hermétique*, tome I, p. 446 et sq.

(2) *Ibid*, p. VIII.

du *Sommeil*. Était-ce pour dégouter de l'alchimie qu'il révélait les arcanes de l'onéiromancie en rééditant l'ouvrage de M. de Michel, un avocat au Parlement ? Ne faut-il voir dans cette bizarrerie qu'un signe des temps ? Nous serions tentés de souscrire à la seconde hypothèse lorsque nous voyons ce Lenglet-Dufresnoy soutenir la réalité non seulement des apparitions, mais expliquer celle des « vampires » et des « Broncolaques » (1).

Toutes les formes de la divination sont en vogue au XVIII^e siècle. Il n'est pas jusqu'à un ancien coiffeur qui trouve la célébrité à s'y adonner, un nommé Alliette, qui a préféré le nom d'Etteilla et qui s'intitule professeur d'algèbre et rénovateur de la cartomancie. Cet auteur est fécond ; il publie les *Leçons théoriques et pratiques du livre de Thot* en 1787, la *Philosophie des hautes sciences, ou La Clef donnée aux enfants de l'art de la science et de la sagesse*, en 1785, suivie d'une note sur les trois sortes de médecines données aux hommes. C'est en 1791 qu'il fait imprimer *l'Homme à projets*. Etteilla est un illettré. Mais le succès a ses caprices. La fortune sourit à ce mage qui fait encore paraître un *Aperçu sur la cartomancie*, et qui traite du *Jeu des Tarots*, des *Sept nuances de l'œuvre philosophique hermétique* (1786), de la *Perfection des métaux* (1781) et du *Zodiaque mystérieux* (1762).

(1) Lenglet-Dufresnoy, *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions, etc.*, 1751, p. XXVIII.

A vrai dire, la France, à la veille de la Révolution, et pendant la tourmente aussi, est remplie de personnages « merveilleux » à titres divers : Cagliostro, le comte de Saint-Germain, le marquis de Saint-Martin, Martinès de Pasqually, Mesmer, et d'autres.

II

Afin de reproduire quelques traits détaillés de la physionomie féérique de ce siècle étrange, disons quelques mots du comte de Saint-Germain qui en est un des types les plus extraordinaires. Imposteur, cela ne fait pas question, le roi lui a donné un appartement à Chambord ; ou plus exactement, d'après Saint-René Taillandier qui a profité de nouveaux documents : Louis XV a mis à sa disposition une aile du château pour qu'il y disposât un laboratoire de chimie (1). Mais il convient d'ajouter, d'après Casanova, que le roi lui accorda cent mille livres pour la construction de ce laboratoire. N'avait-il point persuadé le monarque que, par ses secrets chimiques, il causerait la prospérité de toutes les fabriques de France ?

Louis XV passe à Versailles ses soirées avec ce Saint-Germain, en compagnie de Mme de Pompadour. Sa majesté lui a confié des missions diplomatiques ; pour officieuses qu'elles soient, elles

(1) St-René Taillandier, *Revue des Deux-Mondes*, 1886, tome LXI.

n'en sont pas moins réelles. La haute société parisienne ne pouvait que le rechercher. Il est fort bien reçu par le marquis de Choiseul. Bref, tout le monde courait après lui, pour me servir de l'expression d'un contemporain, le Baron de Gleichen, qui a laissé des souvenirs intéressants pour cette bizarre figure (1).

Saint-Germain se fait passer pour avoir connu Jésus-Christ, fréquenté familièrement la sainte Vierge, sainte Elisabeth, et même sainte Anne, sa vieille mère. Que ne racontait-il pas que l'on ne crût?! Il avait assisté au concile de Nicée. Il s'était ainsi donné la réputation de posséder un secret, celui de connaître une médecine qui rajeunissait et rendait immortel. Gleichen qui jouait le rôle de dupe conscient finit par lui tirer cette confidence : « Ces bêtes de parisiens croient que j'ai cinq cents ans et je les confirme dans cette idée, puisque je vois que cela leur fait tant de plaisir ; ce n'est pas que je ne sois infiniment plus vieux que je ne parais ».

Casanova raconte encore mille choses curieuses sur le comte de Saint-Germain qui était à ses yeux simple aventurier. Il le vit notamment à un dîner — dont il a gardé le plus agréable souvenir — en compagnie de Mme de Gergi qui amena le charmant imposteur. « Cet homme, écrit Casanova, au lieu de manger, ne fit que parler du commencement à la

(1) Baron de Gleichen. *Souvenirs*, 1868, p. 122.

fin du repas ; et je faillis l'imiter en partie ; car au lieu de manger, je ne faisais qu'écouter avec la plus grande attention ; il est vrai qu'il était difficile de parler mieux que lui. »

Le portrait que le mémorialiste, qui ne fut pas dupe non plus, trace de Saint-Germain est naturellement celui d'un séducteur. « Il se donnait, écrit-il, pour prodigieux, il voulait étonner, et il réussissait souvent ; il avait un ton décisif, mais d'une nature si étudiée qu'il ne déplaisait pas. Il était savant, parlait parfaitement la plupart des langues ; grand musicien, grand chimiste, d'une figure agréable et maître de se rendre toutes les femmes dociles ; car en même temps qu'il leur donnait du fard et des cosmétiques qui les embellissaient, il les flattait, non de les faire rajeunir, car il avait la modestie d'avouer que cela lui était impossible, mais de les conserver dans l'état où il les prenait, au moyen d'une eau qui, disait-il, lui coûtait beaucoup, mais il leur en faisait présent, » (1)

Le même auteur raconte encore une scène, où allant d'Angleterre à Berlin il eut affaire avec Saint-Germain. Le voyageur était allé voir le mage. Il le trouve en robe d'Arménien, coiffé d'un bonnet pointu, tenant une baguette d'ivoire. — Je donne des consultations pour toute espèce de maladie, telle fut l'accueil de Saint-Germain. Casanova lui confia ce qu'il

(1) Casanova, *Mémoires*, édit. Bruxelles, 1879. t. III, ch. 12.

avait. — Bagatelle ! repartit Saint-Germain, et lui remit une petite bouteille pleine d'une liqueur blanche qu'il appelait l'archée universelle (1). Casanova devait plus tard déjouer l'aventurier (2). Nous ne voulons pas toutefois insister en multipliant inutilement les anecdotes sur le magicien. Il nous suffit de l'avoir caractérisé. Ajoutons encore pourtant ce trait que d'autres auteurs ont rapporté, mais que nous emprunterons à Casanova. « Cet homme singulier, et né pour être le premier des imposteurs, disait, avec un ton d'assurance et par manière d'acquit qu'il avait trois cents ans, qu'il possédait la panacée, qu'il faisait tout ce qu'il voulait de la nature, qu'il avait le secret de fondre les diamants et que de dix ou douze petits, il en formait un grand de la plus belle eau et sans qu'ils perdissent de leur poids. Toutes ces objections n'étaient pour lui que bagatelles. ».

Selon Eliphas Lévi, dont il ne faut d'ailleurs accepter le témoignage qu'avec prudence, le comte de Saint-Germain, qui passait pour connaître le secret du grand-œuvre, parlait d'une royauté de Melchisedec et de Salomon, « la royauté des initiés qui est aussi un sacerdoce. » (3). Il paraît que ses déclarations, bien comprises, n'étaient point pour étonner les véritables adeptes. Elles suffiraient à faire compren-

(1) Cf. *Ibid*, t. VI. Ch. IV.

(2) *Ibid*, t. III, Ch. 14. Casanova reparle encore de Saint-Germain au tome VI, ch. 4.

(3) Eliphas Lévi, *Histoire de la Magie*, p. 418 et sq.

dre à quelle initiation appartenait cet étrange individu. Eliphas Lévi épaissit d'une ombre suspecte un mystère probablement facile à pénétrer si l'on admet judicieusement l'indéfini de la crédulité humaine. Nous regrettons que l'auteur de l'*Histoire de la Magie* ne signale pas d'où il tient ses renseignements sur Saint-Germain. Il serait, suggère-t-on encore, de descendance Rosi-crucienne, d'un certain *Comes cabalicus* (le comte cabaliste) que l'abbé de Villars aurait tourné en ridicule dans son roman le *Comte de Gabalis*. Mais nous verrons, lorsqu'il sera question de cette histoire, si le *Comte de Gabalis* est vraiment ridiculisé et de qui l'on s'est moqué. Quoiqu'il en soit, Saint-Germain aurait fondé une société d'illuminés, dite de Saint-Jakin devenue Saint-Joachim. Les Saints-Jakinistes auraient été des théosophes appliqués à la théurgie.

Quittons l'historien — fabuliste du merveilleux — Eliphas Lévi, pour écouter un historien plus véridique, Saint-René Taillandier, qui s'est documenté en compulsant les mémoires du Prince de Hesse, autre personnage adepte des sciences occultes, des idées personnelles duquel nous aurions à nous occuper si nous ne bornions nos recherches à la France; il parle longuement de Saint-Germain qui devint l'hôte du prince-théosophe, et signale, comme il convenait, la « folie du merveilleux » qui s'était, au XVIII^e siècle propagée comme une « sorte d'épidémie. » Après avoir résidé en Angleterre, en Allemagne, en Russie,

notre mage fit la connaissance du prince de Hesse. Celui-ci en reste charmé. Les « grands secrets, concernant les pierres précieuses, l'amélioration des métaux, l'embellissement des couleurs l'émerveillaient. D'après les confidences que lui aurait faites Saint-Germain, le prince déclara que le dernier des Médicis le protégea. Or, ajoute-t-il, « cette maison possédait, comme il est connu, les plus hautes sciences... Saint-Germain connaissait les herbes et les plantes à fond, et avait inventé les médecines dont il se servait continuellement, et qui prolongeaient sa vie et sa santé. » (1) Le prince de Hesse lui marqua une entière confiance; ses recettes, ses médecines principalement son « thé » que les riches achètent et que les pauvres ont pour rien, il les confie à son pharmacien pour les expérimenter. Cependant, ce Saint-Germain — qui avait pourtant le secret de longue vie — a gagné un rhumatisme et les médicaments occultes ne l'en peuvent délivrer ! Et Mirabeau parlant de ce mystificateur, dit spirituellement, qu'il « oublia de ne pas mourir ».

Après avoir étonné, ébloui, un Saint-Germain était néanmoins qualifié par son siècle d' « un des plus grands philosophes qui aient existé. » C'est le prince de Hesse qui parle ainsi. Quelle pitié ! On ne saurait trop le répéter : étrange époque que celle du XVIII^e siècle !

(1) Saint-René Taillandier, *Un prince allemand au XVIII^e siècle*, *Revue des Deux Mondes*, 1866, tome LXI.

Remarquons en passant que maints personnages se firent un jeu de prétendre à une longévité extrême à cette époque, Et c'est dans le même temps qu'un auteur publiait une *Histoire des personnes qui ont vécu plusieurs siècles, qui ont rajeuni avec le secret du rajeunissement tiré d'Arnaud de Villeneuve* (1715). (1)

Nous n'avons pas à nous appesantir en ce moment sur ces physionomies de « Mages ». Au cours de notre travail, d'autres se présenteront à notre analyse. Nous en avons assez dit à présent pour établir que le XVIII^e siècle avait un goût démesuré pour les vains prodiges, les merveilles et les enchanteurs. Alchimie, Astrologie, Divination en tous genres, le siècle de l'incrédulité religieuse perdit la raison en croyant aux chimères les plus impossibles et aux superstitions magiques les plus absurdes. Il y a là un problème qui éveille la curiosité, qui provoque les recherches. En effet, en quelle mesure, pourtant, la Magie a-t-elle rencontré des adeptes fervents, comment l'erreur séculaire s'est-elle perpétuée, quelle est l'origine et la cause de ce phénomène d'une indiscutable étrangeté ? Autant de questions qui exigent une réponse. Nous nous efforcerons de la donner. Tout d'abord, définissons ce que l'on entendait à cette époque par *Magie*.

(1) Cet ouvrage est de Longueville-Harcovet,

CHAPITRE II

**Définition de la Magie. — Le procédé magique.
Les variétés de la Magie. — Doctrines.**

I

Définissons ce que l'on désigne sous le nom de « Magie ».

Un auteur, peut-être le plus éminent en son genre, Cornelius Agrippa, s'est constitué le théoricien de tous les arts occultes. Il en a établi une sorte de synthèse. En tous cas, il est classique et son enseignement domine et réglemente celui de tous les adeptes de cette tradition qui se perpétue en marge de toutes les traditions religieuses et scientifiques. Cet homme étrange, dont la vie fut si mouvementée, fait, comme nous l'avons vu précédemment, bonne figure dans la bibliographie du xviii^e siècle. La traduction de sa *Philosophie occulte* publiée en 1727 par Levasseur, restera, malgré sa faiblesse, ses inexactitudes, le manuel fondamental de tous les docteurs et de tous les chercheurs ès-magie (1). Le

(1) Ajoutons que le traité d'Agrippa sur *l'incertitude et la vanité des sciences* a été réimprimé plusieurs fois au xviii^e siècle : en 1714, 1726, 1727, ou traduit en 1713, 1726.

xviii^e siècle ne tint pas compte de la rétraction que Cornelius Agrippa fit de ses croyances aux arts magiques, à l'exception de quelques auteurs, au nombre desquels se trouve l'abbé Guyon dont nous parlerons longuement.

Nous sommes donc fondé à reproduire, d'après C. Agrippa, la définition générale de la magie. On la définira telle quelle après lui en la simplifiant de ce que celle d'Agrippa peut avoir de solennel et d'apologétique (1). « La magie, dit le maître (2), est une science dont le pouvoir et les effets sont sans bornes. Elle est pleine des mystères les plus sublimes ; elle comprend une connaissance profonde de tous les secrets de la nature ; il n'est rien dont elle ignore l'essence, les qualités, les vertus, les rapports, la sympathie et l'antipathie. Faisant ensuite usage de ses lumières, elle produit des merveilles qui étonnent l'univers... Elle ne comprend pas seulement la connaissance de la Physique, des Mathématiques et de la Théologie ; elle demande encore indispensablement une pureté extrême, tant au dedans qu'au dehors de la personne, soit dans le corps, soit dans l'âme, une sobriété parfaite, une exemption de toutes sortes de vices, de

(1) Cf. Guyon, *Biblioth. ecclésiastique*, tome VIII, et Legendre, *Traité de l'opinion*, tome I.

(2) C. Agrippa, *Philosophie occulte*, L. I, ch. 2, et L. XII, ch. 3.

mauvais penchants, et de tout ce qui peut blesser la conscience et la loi divine. ».

On sent fort bien que l'auteur du récit énigmatique sous des apparences merveilleuses, le *Comte de Gabalis*, est influencé par cette définition lorsqu'il fait promettre par le héros principal de son livre, la toute puissance à celui qui consentira à se faire initier, à la condition qu'il lui impose, et qui est de rester chaste.

Ce qui se dégage essentiellement des principes énoncés par Agrippa, c'est que l'on considère la magie comme une science universelle qui procure à l'être privilégié qui la détient un pouvoir en quelque sorte illimité. Entrons dans le détail de la définition, mais en suivant les auteurs du siècle qui nous occupe. Voyons, par exemple, ce que dit à ce sujet De Saint-André, conseiller médecin ordinaire du Roi. Il affirme que ce vocable de Magie correspond à deux objets qu'il faut bien distinguer. Il y aurait la magie ancienne et la magie moderne. La première ne serait que la science chez les anciens, leur « Sagesse », et, suivant la coutume universelle de l'antiquité, elle aurait été communiquée par initiation secrète, étant le partage de ceux qui étaient initiés aux mystères de la religion et aux secrets de la philosophie (1). En somme, la magie aurait désigné la connaissance de toutes choses naturelles et

(1) De Saint-André, *Lettres au sujet de la magie*, p. 4.

théologiques, et comme à cette époque, le « Savant » était prêtre, la science, au sens où nous l'entendons, était réservée aux hommes du sanctuaire ; elle était occulte et transmise par énigmes et sous le sceau du secret. De Saint-André observe qu'il faut alors comprendre avec sympathie ce terme de magie, quoiqu'il assure que les mages de l'antiquité se sont relâchés et que la magie s'est avilie. « La superstition, l'impiété, l'idolâtrie, l'imposture et le maléfice, dit notre auteur, s'y (dans la magie) sont introduits, et l'ont rendue criminelle et condamnable. Les mages sont devenus odieux... » (1)

On doit bien se garder, avertit De Saint-André, de confondre les anciens mages qui s'occupaient des mystères divins et des sciences naturelles avec les adeptes de cette magie qui s'est transmise jusqu'à nos jours, et dont les effets sont causés par la puissance démoniaque. Les magiciens, pour opérer, ont fait un pacte avec le démon. Ce n'est pas toujours avec le diable cependant qu'on passe la convention, il arrive que le magicien l'établit par les « agents » du démon « qui stipulent pour lui. » (2)

De Saint-André est loin de croire à la superstition magique, quoiqu'il retombe dans l'occulte, comme je l'indiquerai plus loin, pour expliquer les phénomènes étranges de la nature ; non, ce médecin de Louis XV réduit au contraire autant que pos-

(1) De Saint-André, *id.*, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 15.

sible les idées sur le merveilleux, le surnaturel. au minimum, les phénomènes magiques que rapportent les Ecritures étant mis hors de doute. C'est ainsi qu'adoptant les vues de Gabriel Naudé, dont l'influence a été considérable, il observe que maints savants, pour avoir été en quelque manière trop savants dans leur siècle, ont passé pour magiciens alors que leurs « merveilles » relevaient d'un mécanisme simplement naturel. Et notre auteur cite entre autres la « tête d'Albert-le-Grand », la « statue de Maroc » et quelques autres inventions ou automates qui étonnaient le vulgaire enclin à voir de la magie partout. Aussi, concernant les principes relatifs à la magie qu'il établit, De Saint-André reproduit-il seulement les affirmations des magiciens et de leurs adeptes. Toutefois, il sait « qu'il y a des occasions où Dieu permet au diable d'agir et de faire certaines choses qui surpassent le pouvoir de l'art et de la nature. » (1)

A la base de la magie il y aurait donc un pacte avec le démon. Quand ce pacte est connu pour tel par la personne qui s'en sert, il est *explicite*; s'il lui est inconnu, il est *tacite*. Les pactes peuvent être ou *perpétuels* ou *temporaires*, *généraux* ou particuliers. Ils sont *inviolables*. De Saint-André gémit de voir combien ils sont d'esprits faibles se laissant convaincre par les magiciens, à quelles extravagances ils se

(1) De Saint-André, ouvrage cité, p. 19.

livrent sur la foi d'un imposteur, combien d'impiétés, de sacrilèges, ou de profanations ils accomplissent !

Connaissant le principe fondamental de l'acte magique, qui est le pacte avec le démon, voyons maintenant quel est le procédé magique. Les Lettres magiques de Saint-André nous renseignent abondamment.

Le procédé magique est essentiellement la *conjuración*. « On appelle conjuration magique, écrit cet auteur, tout ce qui se fait par paroles, signes, caractères, cérémonies, etc., pour évoquer les démons et les obliger à répondre aux choses qu'on leur demande, et à faire celles qu'on leur ordonne (1). » Au moyen de conjurations on appelle les bons génies pour les soumettre à son service ; on chasse les mauvais esprits. De cette façon, grâce à leur puissance, on nuit aux personnes que l'on hait, ou au contraire, on procure à soi-même comme aux personnes que l'on aime toutes les faveurs matérielles que l'on envie : richesses, honneurs, dignités, plaisirs, etc.

Le médecin du Roi, que nous suivons en ce moment, se donne la peine, en plein XVIII^e siècle, d'affirmer que « tous les effets que les magiciens des siècles passés ont attribué aux conjurations, aux paroles, et aux caractères magiques, etc., et qu'on

(1) De Saint-André, ouvrage cité, p. 65.

leur attribue encore aujourd'hui (1), et tous ceux dont les poètes ont fait mention dans leurs ouvrages, ne doivent être regardés que comme des fictions et des impostures : et quand il y aurait dans ce qu'ils disent quelque chose de vrai, et que les paroles auraient quelque effet sur les animaux, les plantes et les quelques autres corps : ce ne serait ni en conséquence des pactes faits avec le diable, ni par la vertu des conjurations prétendues (2) ». Nous verrons plus bas quelle bizarre explication ce médecin donne des phénomènes curieux ou insolites, tant il est vrai qu'au XVIII^e siècle encore la tendance au chimérique et au fantastique était vigoureuse. De la magie, qui est infinie en ses catégories, il s'occupe principalement des maléfices et des sortillèges comme le nouement de l'aiguillette qui est « celui qui fait le plus de bruit dans le monde », du « chevilement », de l'« envoûtement ». Mais il s'étend particulièrement sur l'« obsession » et la « possession », enfin la sorcellerie et le sabbat.

La magie est très complexe dans ses procédés innombrables. Nous allons demander à un autre auteur des renseignements complémentaires : à l'abbé Guyon.

(1) C'est nous qui soulignons pour marquer la persistance de la croyance à la magie au temps que nous étudions.

(2) Saint-André, ouvrage cité, p. 69.

II

Rien ne prouverait mieux la croyance à la magie aux XVIII^e siècle que la publication du 8^e tome de la Bibliothèque ecclésiastique par l'abbé Guyon. Edité en 1771, ce tome n'est rien moins qu'un traité relatif à la magie en général et à tous les abus superstitieux en usage à cette époque. Cet ouvrage est rempli de détails historiques intéressants. S'adressant surtout aux membres du clergé (1), l'auteur déclare que son livre est « un abrégé de ce qu'il est à propos de sçavoir sur l'astrologie judiciaire, sur le pouvoir des démons, et sur le commerce qu'ils peuvent avoir avec les hommes, sous les différentes sortes de Magie, sur les enchantements, et les prestiges, sur les amulettes et les talismans, sur les présages, les sorts, les songes, sur les diverses manières dont les hommes ont tenté de connaître l'avenir, sur les divinations et les épreuves du moïen-âge ; un abrégé de toutes ces notions ne sera donc pas indéplacé, ni superflu dans la bibliothèque d'un ecclésiastique. » (2) « L'astrologie judiciaire, déclare-t-il plus loin, (3) a encore des disciples superstitieux, dupes de ses imposteurs. » Et plus loin encore, il redit, après avoir développé les principes sur lesquels repose l'astrologie judiciaire et ses effets ; « si ce qu'il

(1) Abbé Guyon, *Biblioth. Ecclésiastique*, p. 75.

(2) *Ibid.*, p. 90.

(3) *Ibid.*, p. 114.

y avait de plus grossier dans ces abus de l'astrologie judiciaire est aujourd'hui dissipé, il en reste encore suffisamment pour entretenir des superstitions aussi dangereuses que téméraires. Rien n'est plus commun que l'envie démesurée des jeunes personnes peu éclairées ou peu régulières, de savoir à quoi ou à qui elles seront destinées, ce qui leur arrivera, et d'entendre leur horoscope, appelé vulgairement la *bonne aventure*. » Continuons la citation, elle contient un trait de mœurs. « On s'adresse à des hommes ou à des femmes qui passent pour avoir le don de deviner, et qui en exercent le métier clandestinement, qui couvre leur imposture sous des questions préliminaires, vagues et captieuses ; d'où l'on prend occasion de dire le passé avec quelque vraisemblance, et qui prépare à croire ce que l'on hasarderait sur l'avenir. On a grand soin d'annoncer des choses obligeantes, et l'amour-propre, qui n'interroge que pour être flatté, ajoute foi sans hésiter à tout ce que le devin ou la devineresse ont débité mystérieusement mais avec assurance. ». (1)

La guérison des maladies par des remèdes secrets relève de la Magie. La croyance, d'après notre théologien, aux cures merveilleuses, était aussi répandue que d'autres enchantements. « Personne n'ignore, dit-il, qu'il court mille prétendus secrets dans le monde, pour guérir certaines maladies, écarter des

(1) Guyon, ouvrage cité, p. 114.

accidents, se procurer quelques biens ou faire du mal aux autres, par le moien de certaines paroles barbares, qui n'ont aucun rapport à ce que l'on désire. » (1)

Comme la plupart des auteurs de son temps, religieux ou laïques, l'abbé Guyon distingue la Magie ancienne, « qui n'était autre chose que la religion et la science des mages, les plus célèbres philosophes de l'Orient ; et ce fut à ce titre qu'elle posséda longtemps l'estime et l'admiration publique », de la magie pernicieuse, qui fut une corruption de la première, et qui possède encore ses adeptes. D'ailleurs, en disciple de G. Naudé, lui aussi, il fait part de l'imputation que l'ignorance a faite aux savants trop avancés pour le siècle où ils vivaient. Il adopte pleinement les vues de cet humaniste distingué concernant les « magies naturelles », l'une qui dépend de la physique et de ses parties, et l'autre qui dépend des mathématiques. Et il cite différents types qui relèvent de ces fausses magies, tels que la poudre idéïque de Quercetan, l'or fulminant de Béguin, etc., la sphère d'Archimède, le pigeon d'Archite, etc. » (2)

On doit alors bien distinguer, d'après notre auteur, la magie, car elle se divise en opération théurgique ou en œuvre goétique. Mais aussitôt, il se montre persuadé que la magie superstitieuse — la Goétie — des modernes est de même nature que la

(1) Guyon, ouvr. cité, p. 183.

(2) Guyon, ouvr. cité, p. 135.

Théurgie publique des Anciens, si on les compare. (1) Et il ajoute que, à ses *yeux*, le démon est visiblement l'auteur et le conducteur de la Théurgie magique. En fait de preuves, notre doctrinaire argumente à propos des « évocations » du fameux abbé Trithème. On sait que cet auteur, de l'ordre de St-Benoît et abbé de Spanheim, a publié un ouvrage des plus bizarres où se trouvent les recettes, classiques chez les magiciens, pour appeler les esprits et se les rendre familiers, la *Steganographia*. Les procédés magiques, tels qu'on les trouve décrits par Trithème, sont les procédés que les romanciers et les conteurs se sont amusés à reproduire. Après avoir donné une formule de prière par laquelle débute toute évocation, Trithème ajoute : « Lorsque vous aurez fait cette prière, les génies célestes viendront à vous. Alors vous leur expliquerez votre intention, dont vous mettrez seulement quelques mots intelligibles dans votre lettre ; vous leur commanderez de la porter à son adresse, et aussitôt ils exécuteront vos ordres. Quand votre ami l'aura reçue, il récitera dévotement la même oraison, en se tournant vers l'astre actuellement dominant dans le ciel, ou vers la partie du monde convenable au génie, en disant ces mots : Lamarton, Anoyr ; et aussitôt il comprendra très certainement l'intention confiée au génie que vous aurez envoié. »

(1) *Ibid.*, p. 139.

Nous aurons à revenir sur le formulaire de magiciens, lorsque nous nous occuperons de conjurations magiques. Il nous a paru utile de reproduire la citation précédente pour exposer les déductions de l'abbé Guyon. Ce théoricien s'efforce de convaincre son lecteur que les opérations magiques, telles que les décrit Trithème, relèvent de la Goétie, c'est-à-dire sont démoniaques. « On ne dira pas, suggère-t-il, que c'étaient les bons anges qui venaient se montrer à Trithème dès qu'il les appelait ; puisqu'au lieu de s'adresser à eux, il n'invoquait qu'Orifiel, le prétendu génie de la planète Saturne, ou quelque autre de la même espèce ; tels que les Caldéens, les Egyptiens et les Grecs les avaient imaginés et les honoraient. Les Esprits qui sont demeurés fidèles à Dieu n'obéiraient pas à des invocations, qui ne se font que par la profanation de ce que nos Ecritures, la Religion et ses mystères ont de plus sacré ! Tant de profanations ne peuvent être que de l'invention du démon, parce qu'elles ne tentent qu'à établir et à perpétuer son culte par des superstitions qu'on ne peut excuser. Il les a lui-même introduites dans le monde, et il y en continue la pratique par le ministère et la tradition de ses disciples. »

Cette opinion, suivant laquelle la magie serait en relation avec la chute de certains esprits, et qui est tirée de l'histoire racontée dans le *Livre d'Hénoch*, se rencontre dans le *Comte de Gabalis* ; elle est un des éléments essentiels de ce roman. Mais l'abbé

Guyon reprend : « Quand il serait vrai que Trithème ne voïait rien, et que ses prétendues apparitions n'existaient que dans son imagination prévenue et échauffée, lui et tous ceux qui tentent de pareilles opérations, ne sont pas moins coupables dans leurs principes, leurs œuvres et leurs désirs, par le mélange du sacré et du profane, et par leur tentatives d'évocations. C'est le concours de toutes ces circonstances qui compose la *Magie superstitieuse*. Car on ne saurait trop répéter, que jamais aucun écrivain instruit sur cette matière n'a dit qu'il n'y a d'actes magiques que ceux qui ont leurs effet. Il suffit d'en emploïer les moïens pour être décisivement coupable, quand même il n'y aurait point de pacte avec le démon. Quel déluge de maux et de bouleversements inonderait l'univers, si sa malice et celle des méchants réussissait toujours dans ce qu'elle souhaite et dans ce qu'elle entreprend ? » (1)

La discussion, relative à la puissance démoniaque, tient donc une place importante dans les ouvrages traitant de magie. Et, comme bien l'on pense, l'abbé Guyon remplit à l'envi cet article de son programme. Selon ce dialecticien, qui répète d'ailleurs la tradition ecclésiastique, Dieu a donné et donne encore quelquefois au démon un pouvoir réel, sur les esprits, sur les corps et sur les différentes parties de la matière. Il recommande pour-

(1) Guyon, ouvr. cité, p. 172 et 173.

tant de ne pas admettre les apparitions que les gens du commun affirment avoir eu dans leur particulier. C'est là pure imagination ! Pure imagination encore, tout ce que l'on raconte sur le Sabbat, et la vision du diable sous l'apparence d'un bouc, etc. Néanmoins, il rappelle que Saint Thomas d'Aquin a décidé que le démon peut former de la substance aérienne des corps de telle forme ou figure qu'il voudra, pour se faire voir par ce moyen. Mais, encore une fois, ce pouvoir ne lui appartient pas d'une façon absolue, il ne peut en user que par la permission divine. (1)

Cette idée était courante à l'époque chez les spécialistes ou non de la magie. On la rencontre chez De Saint-André, Legendre (*Traité de l'opinion*), ou chez un P. Costadau (*Traité des signes*).

D'autre part il n'y a aucun doute que des personnes criminelles évoquent le Démon. On le fait par la fumée des parfums ou des herbes puantes ; par des pierres taillées ou préparées d'une certaine façon ; par le mélange ou le suc de quelques plantes particulières ; par des bois choisis ou coupés à des époques spéciales ; par certains animaux qu'on présente ou consacre au diable ; par l'effusion de sang ; par des signes et des appels, par des vers ou enchantements ; par des paroles mystérieuses et inintelligibles ; par l'inversion et la profanation des

(1) Guyon, *ouvr. cité*, p. 235.

divines Ecritures ; par l'astrologie judiciaire ; par des mouvements du corps, des yeux et des mains, par des gestes appropriés... Les auteurs traitant de magie rivalisent d'érudition pour décrire les procédés magiques. Les Costadau, les Legendre, les Guyon mettent à contribution les auteurs anciens et modernes ; ils ont fait les plus nombreuses et les plus curieuses recherches, grâce auxquelles nous sommes renseignés, s'il s'agit des plantes et des minéraux, sur les raisons qui leur ont fait attribuer tel ou tel pouvoir.

Peut-on établir un pacte avec le diable ? La chose n'est l'objet d'aucun doute. « Il ne regarde pas comme un sentiment outré, écrit Guyon, de dire que ceux qui emploient encore aujourd'hui des pratiques superstitieuses, qui n'ont aucun rapport aux effets merveilleux qu'ils en attendent, sont complices des mêmes pactes que les premiers magiciens avaient faits avec le démon, C'est la décision formelle du sçavant P. Le Brun, approuvée par les témoignages les plus respectables. » (1)

Notre théologien a fondé son inébranlable conviction d'après les interrogatoires, réponses et recollements de ceux qui avaient été accusés de magie et de sortilège, qui ont avoué. Pour être persuadé de la réalité du pacte démoniaque, on n'a qu'à s'en référer aux écrivains spéciaux, tels que Sprenger, les

(1) Guyon, ouvrage cité, p. 241.

cinq Inquisiteurs du Royaume qui ont interrogé et condamné un très grand nombre de sorciers, N. Rémy, « magistrat fort sensé » qui a présidé à neuf cents procès, Bodin, « savant et célèbre avocat de Paris », Pierre de Lancre, Jules Sperchier, Del Rio, « savant jésuite à qui il ne manquait que d'avoir vécu dans un temps où la Philosophie fut plus éclairée », Wier, Peucer, etc. Rien ne trouble l'auteur dans sa foi à la réalité du pacte avec le démon. Que le démon n'ait pas rendu riche et heureux ceux qui le lui avaient par convention demandé, cela, d'après notre auteur, n'infirme en rien qu'il n'y ait eu pacte. Négligeons, malgré sa curiosité, son raisonnement, pour exposer les idées de ce théologien concernant le pouvoir des démons sur les éléments. Il est indubitable — c'est une formule habituelle ! L'abbé Guyon a de fortes convictions — il est indubitable, dit-il, que le démon peut déchaîner des tempêtes, des orages, faire briller des éclairs, corrompre l'air, de lui-même ou à la sollicitation de ceux qui le lui demandent par des pratiques de magie. (1)

Soudain, le théoricien éprouve un scrupule. « Parler de la magie diabolique, énonce-t-il, devant la plupart des hommes, et assurer sa réalité, en donner des preuves par ses opérations et par ses effets, c'est un moyen sûr de s'attirer leurs mépris et leurs

(1) Guyon, ouvr. cité, p. 252.

risées, de se faire regarder comme un visionnaire, comme un esprit faible, qui croit jusqu'aux contes dont on amuse ou dont on effraie les vieilles et les enfants. » Il se rassérène néanmoins et reprend : « Sans répondre par des ironies à ces juges téméraires et peu instruits, je me contente de leur opposer l'autorité de tous les sçavants qui ont parlé de cette manière, de quelque religion et de quelque siècle que ce puisse être, et j'en nommerai quelques-uns de différents caractères et genre de sciences, qu'on ne soupçonnera ni de faiblesse d'esprit, ni de crédulité. » (1) Et de fait, il cite à l'appui de ses opinions : Agrippa lui-même, Thomas Gale, Bayle, Fontenelle, Beausobre, Mallebranche. Un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Bon-Ami, a lu en 1728 une dissertation sur la magie ; son mémoire fut écouté avec plaisir et, — tel fut l'agrément de la docte compagnie, que le « judicieux » Boze l'inséra parmi les mémoires publiés. « C'est ce que cette illustre compagnie, pense Guyon, n'aurait pas permis, si elle avait cru que la Magie goétique n'est qu'une imposture et une illusion, auxquelles les seuls petits esprits sont capables d'ajouter foi. « Il n'y a guère, ajoute notre dialecticien, que M. De Saint-André qui a entrepris de jeter sur cette question des doutes et des obscurités, mais ses *Lettres* sont si faibles et si contradictoires

(1) *Ibid.* p. 259.

que ce serait perdre son temps que de les réfuter... »

Il est évident que De Saint-André s'est évertué, comme nous l'avons déjà observé, à réduire l'empire du démon, et qu'il cherche, relativement aux phénomènes singuliers de toute sorte, à substituer la cause naturelle à quelque cause prétendument surnaturelle, chaque fois qu'il le peut. Ce médecin montre, autant qu'il est possible, une tendance d'esprit scientifique. Mais conviction sincère ou prudence, étant donné l'époque où il vit, l'auteur des *Lettres sur la Magie* accorde néanmoins une certaine part au principe surnaturel. (2) Nous l'avons également remarqué précédemment. Et, au fond, la mésestime qu'exprime l'abbé Guyon, à son sujet, est peu logique, puisque son adversaire croit, lui aussi, aux maléfices (3), quitte à en donner une explication de son crû, et aux possessions. (4) Quand aux conjurations, il pense, de même que son censeur, que « les plus innocentes sont les plus criminelles et les plus condamnables. C'est un serpent caché sous l'herbe, qui mord ceux qui en approchent, et qui les tue par sa morsure. Les noms de Dieu s'y trouvent profanés ; les paroles du texte sacré, les cérémonies de l'Eglise, les choses les

(1) De St-André, *Lettres*, p. 109.

(2) Il est à peine nécessaire de noter.

(3) De St-André, *Lettres*, p. 205 et 233.

(4) *Ibid*, p. 236.

plus saintes de la religion s'y trouvent employées à des usages sacrilèges. » (1)

Quelle explication, *naturelle* aux yeux de De Saint-André, donnait-il des maléfices, de la divination, des multiples faits qui passaient pour magiques ? Il avait imaginé, ou plutôt il avait adopté cette idée que de tous les corps, quels qu'ils fussent, se dégageaient continuellement une infinie de petites parties qui se répandaient dans l'air, et qui agissaient sur les personnes qu'elles rencontraient. Il prétendait que les personnes maléficiées souffraient d'autant plus que les auteurs du maléfice étaient près ou loin de leurs victimes, ce phénomène ne pouvait s'expliquer que physiquement et par la théorie que l'on désignait sous le nom de « Philosophie des corpuscules. » (2)

Le pacte avec le démon une fois admis, les doctrinaires en vinrent à considérer la sorcellerie, qui est seulement une catégorie de la magie noire ou Goëtie, comme sa partie essentielle. *Sorcellerie* est devenu le synonyme de sortilège. L'abbé Guyon, cependant, observe l'affaiblissement de son siècle concernant la croyance effective aux sorciers. Nous disons *effective*, mais les romanciers garderont ce ressort de la féerie pour conserver à leurs récits la physionomie qui leur est propre. Enfin, notre théologien remarque : Comme si de nos jours Dieu

(1) *Ibid*, p. 91.

(2) De St-André, *Lettres*, p. 152.

n'accordait plus aucun pouvoir au démon, ou qu'il n'y eût plus d'hommes sur la terre assez méchants pour tenter la voie de la magie et des sortilèges, ou, enfin, que Satan n'exauçât jamais ceux qui le sollicitent et qui opèrent pour ses intérêts. » (1) Il se propose donc de redonner de la vigueur à cette croyance aux sorciers en dissipant les préjugés du vulgaire qu'il attribue au seul manque d'instruction !

Définissant les termes, il entend par sortilège ou magie goétique : « l'art de tenter ou de produire des choses au-dessus du pouvoir des hommes et contraires au cours de la nature, par l'invocation et le secours des démons, et par des moïens qui n'ont aucun rapport aux effets qui s'en suivent, ou du moins qu'on attend, et qui tendent toujours à faire le mal. » (1) Cette définition n'est autre que la définition appliquée par tous les auteurs à la magie en général, le but mauvais relativement excepté.

Cherchant à convaincre par des faits, dont la garantie aux yeux de notre théologien se trouve dans les débats judiciaires et dans le jugement qui les ont terminés, il entreprend de narrer des histoires de sorciers, notamment l'affaire du berger Hocque, de Brie-Comte-Robert, qui eut quelque retentissement. Ce domestique fut accusé d'avoir

(1) Saint-André, ouvr. cité. p. 264.

(2) *Ibid*, p. 265.

jeté un sort sur les bestiaux de son ancien maître et fut condamné aux galères. Mais l'affaire s'envenima ; des complices furent découverts et des accusés se renvoyèrent mutuellement la charge d'avoir employé des maléfices, particulièrement celui de *neuf conjurements*. Nous n'essayerons pas de suivre l'auteur dans la description de toutes les péripéties qu'il reproduit. Il est seulement intéressant pour nous, sachant qu'en appel les voix des juges furent partagées, et que l'on avait de ce fait condamné au plus doux (galères à perpétuité, bannissement des enfants du principal accusé pour neuf ans), de connaître comme trait de mœurs, les motifs de l'arrêt. A nombre de ceux-là nous lisons : « que ces maléfices ne pouvant produire leurs effets par eux-mêmes, on devait donc reconnaître qu'ils venaient du démon, qui, par une suite d'invocations qui lui étaient adressées, effectuait les impiétés et les profanations des malfaiteurs. » L'affaire d'ailleurs continua...

Nous ne relatons pas toutes les causes sur le jugement desquels l'opinion traditionnelle s'appuie encore au XVIII^e siècle pour affirmer la réalité des sortilèges. Mais, par contre, c'est notre rôle de nous instruire sur tous les genres de magie cités dans le traité que nous avons principalement analysé, d'autant plus qu'il donne certaines indications que l'on chercherait vainement, croyons-nous, ailleurs. Tel est ce *Livre des agneaux* que l'on trouve chez un accusé de maléfices et de sortilèges, qui fut

pendu et brûlé. Ce *Livre des agneaux* contenait des recettes pour maléficier ces animaux. On prenait un peu de sel que l'on faisait avaler à l'agneau en disant ces mots : *Haloit Paulo et omnes sanctos*. On l'aspergeait d'eau bénite en prononçant les paroles du baptême accompagné d'autres profanations...

Après avoir rappelé qu'une communion, assistée des officiers requis, travailla à elle seule « avec tant d'application et de succès » qu'elle fit brûler au commencement du *xvii^e* siècle plus de six cents personnes, le dialecticien que nous suivons s'écrie : « Aujourd'hui que ce fléau (de la sorcellerie) est heureusement cessé, par la juste rigueur avec laquelle on a sévi contre les coupables, les personnes qui ne sont point instruites ne veulent rien croire, parce qu'elles ne voient plus rien de semblable. Dira-t-on cependant, que tant d'écrivains sur cette matière, la plupart d'un mérite distingué, et que les principaux juges des premiers tribunaux de l'Europe, n'étaient que des visionnaires et de faibles génies? Persuadera-t-on qu'ils ont calomnié ou condamné injustement à la mort, au feu, comme coupables de vrais sortilèges, un nombre infini d'innocents, qu'on pouvait tout au plus soupçonner de superstitions ou d'empoisonnements naturels? La raison n'oserait le dire et ne pourrait le croire. » (1)

(1) Guyon, ouvr. cité, p. 293.

Après avoir fait un long examen des motifs de sa croyance, l'abbé Guyon déclare « qu'on ne peut plus révoquer en doute la réalité de la magie et de ses sortilèges. » (1) On nous permettra de citer l'un de ses motifs. « Quand je vois les accusés de sortilèges et de magie *avouer eux-mêmes* (2) dans les prisons ou la question qu'ils ont été en commerce avec le diable, immédiatement ou par le moïen d'autres hommes qui le représentaient, par le dévouement qu'ils lui avaient fait de leur personne, par les honneurs sacrilèges qu'ils lui ont rendus, par la profanation des choses saintes à laquelle ils s'étaient engagés ; quand je vois tous ces aveux faits en présence de la justice, et dont on peut consulter les actes dans chaque tribunal, j'avoue que le penchant que je sens comme tant d'autres pour l'incrédulité est forcé de se rendre, parce que je ne sçais point de réponse à des faits si souvent avoués par les coupables mêmes... la raison veut que je croie les aveux faits par des hommes qui ont reconnu avoir été en commerce avec le diable... » (1) La dialectique mène loin.

Ces idées sont générales à cette époque chez les théologiens, avec plus ou moins de crédulité personnelle relativement aux cas particuliers. Nous aurions pu tout aussi bien développer la théorie

(1) *Ibid*, p. 296.

(2) C'est l'auteur qui souligne.

magique, telle quelle ressort des traités composés au XVIII^e siècle, en suivant tout autre auteur que l'abbé Guyon. Mais il nous semble préférable, mieux informé que nous sommes à présent, autant pour montrer l'unité théorique chez les auteurs que varier nos témoignages de nous adresser à un autre doctrinaire, le R. P. Alphonse Costadau, religieux dominicain. Ce professeur de théologie, né en Dauphiné (à Allan près de Montélimar), est l'auteur d'un *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées (1717-1720)*. Sous ce titre il a formé un recueil où, concernant la magie, la divination, la cabbale, la sorcellerie, etc., en un mot tout le merveilleux, nous trouverions une documentation très abondante.

Toutefois, puisque la doctrine essentielle est commune aux auteurs, nous ne reprendrons pas ce que nous avons déjà examiné, et nous allons consacrer un chapitre à un point spécial de la théorie magique, celui de la *Divination*.

CHAPITRE III

De la Divination.

Le P. Costadau divise naturellement la divination en divine et diabolique. Celle qui est divine concerne tout ce qu'en rapporte les livres saints. Il fait encore la part de ce qui appartient aux sciences naturelles. Qu'un astrologue prédise une éclipse, rien à reprendre. D'ailleurs ce n'est pas là divination proprement dite. Mais il a principalement la divination diabolique en vue. C'est la même théorie que celle de l'abbé Guyon, la divination s'établit d'abord sur des principes « innocents » ; le démon seut bientôt la corrompre. Et de l'astrologie naturelle il fit l'astrologie judiciaire, de la simple inspection des intestins des animaux il fit l'aruspicine, et ainsi de suite pour tout ce qui est relatif à la Divination. Fort de l'autorité des Pères de l'Eglise, le P. Costadau développe en 237 et 322 pages qui forment le 7^e et le 8^e tome de sa collection, ce thème classique enrichi d'exemples curieux.

Passons la longue dissertation qu'il y a insérée sur les enseignements platoniciens relatifs à la divination. Venons-en à cette astrologie judiciaire que

l'on ne saurait exercer sans avoir passé de pacte avec le démon (1). Il en décrit le but, et en croit être utile aux casuistes, en reproduisant les décisions ecclésiastiques qui défendent l'usage de cet art pernicieux. Les éphémérides ou almanachs rentrent dans la catégorie des livres capables de pervertir l'esprit, gâter le cœur, diminuer le culte de Dieu, augmenter celui du démon et de faire tomber dans l'erreur et la superstition (2). Insistant sur la théorie de l'horoscope, il prononce que si les astrologues tombent juste et « attrapent la vérité » c'est par plusieurs causes au nombre desquelles se trouve le ministère du démon, raison qu'il se hâte de produire en premier lieu.

En homme qui veut agir avec prudence, le P. Costadau n'expose, dans un long chapitre sur la chiromancie, que ce que l'on peut en savoir sans danger. Ainsi en disant tout, il n'apprendra rien, assure-t-il (3). Il est, dès lors, assez illogique qu'il se soit beaucoup étendu sur cet art puisqu'il finit par conclure que de son temps on le néglige communément, et « qu'on en laisse l'exercice aux seuls Bohémiens, gens vagabonds, sans honneur, et sans religion » (4).

Puis le religieux décrit leur *Roues* dont l'une est

(1) Costadau, *Traité des Signes*, tome VII, p. 74.

(2) Costadau, ouvr. cité, tome VII, p. 81.

(3) *Ibid*, ouvr. cité, p. 159.

(4) *Ibid*, ouvr. cité, p. 177.

attribuée à Pythagore et l'autre au vénérable Bèze et qui sont d'un usage superstitieux. Il en indique ailleurs avec détail le maniement. Or toute divination par ces roues dites *de fortune* a pour cause le démon, « tout homme qui aura tant soit peu de raison et de religion » le comprendra. Les noms, les nombres, les jours, les lettres qui sont en jeu dans l'exercice de cet art divinatoire sont, pour le logicien qu'est le P. Costadau, l'objet de raisonnements sans fin. Il poursuit sa route en traitant de *l'onomancie* ou divination par les noms, de la *cléromancie*, ou divination par les sorts, de *l'arithmomancie* ou divination par les nombres. Après avoir toujours sauvegardé la sainteté de ces diverses divinations telles qu'on les remarque dans les Ecritures, l'auteur établit, en contre-partie, leur diabolisme. C'est ainsi, par exemple, que relativement aux nombres il conclut en disant : « régulièrement parlant toutes les observations qu'on fait sur les nombres, toutes les divinations qu'on en tire, et par lesquelles on veut juger de l'avenir, sont absolument superstitieuses, et supposent un pacte avec le Démon (1) ».

Un tel auteur ne pouvait oublier d'examiner la question de la *Baguette divinatoire*. Il a donc longuement disserté à ce sujet.

On connaît l'aventure qui rendit célèbre un certain Aymar, paysan dauphinois, qui découvrit au

(1) Costadau, ouvr. cité, tome VII, p. 237 et cf. t. II, ch. XI.

moyen d'une baguette les auteurs d'un crime. Un assassinat avait été commis. Aymar fut employé à la recherche des coupables. Sa baguette fit entre ses mains des soubresauts tandis qu'il passait sur l'endroit où avait été enterré la victime. Il se servit de cet instrument pour collaborer à l'œuvre de la justice. La baguette devait faire de semblables soubresauts en présence de l'assassin. L'enquête menée par Aymar eut pour résultat de faire arrêter un homme qui d'ailleurs sur ses aveux, fut exécuté. Le siècle se passionna pour cette affaire, et surtout pour le moyen merveilleux grâce auquel on avait obtenu une solution. De grandes discussions furent instituées pour et contre la *Baguette Divinatoire*. « L'usage de la baguette est dans ce tems ici à la mode », constate le P. Costadau. Deviner par la baguette constitue la *Rabdomancie*.

Les partisans de la Baguette divinatoire appliquent à ses phénomènes de giration la philosophie corpusculaire. Telle était l'explication de l'abbé de Vallemont, auteur de la *Physique occulte*, dont une troisième édition paraissait en 1722. A cette édition était joint un traité concernant la connaissance des causes magnétiques, des cures sympathiques, des transplantations et de l'action des philtres. L'ouvrage était dû à un « grand homme », assure l'avis du libraire, qui était fort initié aux doctrines des Paracelse, des Cardan, des Crolius, des Van Helmont, Digby et autres docteurs ès sciences occultes.

Quoique Vallemont ait mis sous le patronage du chevalier Digby, c'est-à-dire d'un occultiste, la théorie des corpuscules, il raisonnait correctement : « Nous ne devons pas mesurer, affirmait-il, l'étendue du pouvoir de la nature par les bornes étroites de notre intelligence. Ce serait sans doute une mauvaise conséquence de dire : Je ne conçois pas comment cela se peut faire ; donc cela n'est point naturel ; donc il y a de la diablerie. » (1) Et il s'attache à démontrer que la divination par le moyen de la baguette n'a aucun rapport avec la Râdomancie. Il proteste d'ailleurs qu'il croit en une certaine mesure à l'existence des sorciers ; « Je ne doute pas, écrit-il, qu'il n'y ait des sorciers ; quoique je suis persuadé qu'ils sont fort rares si on entend par sorciers ceux qui ont renoncé leur baptême pour s'engager par contrat avec le démon. Ils sont rares encore une fois : mais cependant il y en a. » (2)

Il est vrai que l'abbé de Vallemont ruinait tout ce qu'il pouvait se trouver de rationaliste dans son explication des phénomènes de la Baguette. Car n'a-t-il pas la distraction d'énumérer les auteurs qui ont parlé « en faveur de la baguette divinatoire » ! Il cite alors parmi d'autres : Bazile Valentin, Michel Maïer, Peucer, Fromman, médecin qui a écrit un ouvrage sur la Fascination, Libavius. Des alchimis-

(1) Vallemont, *Physique occulte*, tome II, p. 175.

(2) Vallemont, *Physique occulte*, p. 196.

tes, des Rose-Croix ne pouvaient qu'être préjudiciable aux prétentions scientifiques de Vallemont.

Vallemont devait trouver en Costadau un contradicteur.

Celui-ci n'ose pas condamner l'usage de la baguette pour la recherche des sources et des mines (1). Cependant il tient à faire observer le peu de solidité des raisons données pour démontrer le *mouvement naturel* de la Baguette. Et même, concernant la recherche des sources, il préfère s'en tenir à sa créance habituelle, car « il y a beaucoup d'apparence que le démon, jaloux des merveilles que faisait Moïse avec la verge dont il se servait pour tirer de l'eau du sein d'un rocher, inspira aux hommes de chercher de l'eau avec des baguettes, afin que cette recherche, permise, peut-être, et innocente par elle-même, il eût moins de peine à les faire passer à d'autres que l'on ne pourrait exercer sans crime. Son dessein lui réussit, et on le voit assez par l'étendue que l'on a donné à la vertu de la baguette, toute restreinte qu'elle soit et limitée à certains effets, au delà desquels elle ne saurait aller naturellement. »

Cette baguette pouvait être de n'importe quel bois. Cependant le condrier était préféré. La Magie s'occupait pourtant de sa composition. Et nous trouvons à ce sujet une curieuse description reproduite par l'abbé Lecanu.

(1) Costadan, *Traité des signes*, tome VII, p. 281 ; *Ibid.* p. 267 ; *Ibid.*, p. 203.

La baguette magique dont se servent les sorciers « doit nécessairement être de coudrier, et avoir trois extrémités. Elle doit être coupée d'une main vierge, entre onze heures et minuit, le premier mercredi de la lune, avec un couteau neuf, et laissée sur place. Le lendemain au lever du soleil, on va la ramasser, et on la relève de la main gauche en disant : « Je te ramasse au nom d'Éloïm, Muthraton, Adonai et Semaphoras, afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob, pour découvrir tout ce que je voudrai savoir... Si on la ferre à ses trois extrémités avec la lame du couteau qui a servi à la couper, et qu'on écrive au gros bout *Agla* †, aux deux petites extrémités, ω et *Tetragammaton*, et qu'ensuite on la bénisse, elle prend le nom de *grande verge magique*. Il faut dire en se servant de la première : « Je te commande au nom d'Éloïm, Muthraton Adonai et Sémaphoras... » On dit en se servant de la seconde : « Conjuro te cito mihi obedire ; venias per Deum vivum †, per Dēum verum †, per Deum sanctum †... » Il existe encore la *baguette foudroyante*, à laquelle aucune puissance de l'enfer ne saurait résister. Il faut se procurer une feuille de parchemin vierge, la clouer sur la terre avec trois clous de la lierre d'un enfant mort sans le baptême, au milieu d'un triangle inscrit dans un cercle, lequel triangle porte dans ses sommets les mots *Agla*, *Alpha*, *Omega*. Sur le parchemin on déposera la *grande verge magique*, environnée de trois cièrges

de cire vierge, façonnés de la main d'une personne vierge, et on prononce pendant qu'ils brûlent une conjuration du grimoire et du Dragon-Rouge. » (1)

La *Nécromancie* ou art d'évoquer les morts inspire au P. Costadau des commentaires, aussi érudits que les autres genres de divination. Il recourt aux saintes Ecritures, aux Pères, aux écrivains de l'antiquité profane et sacrée ; il déploie toute la documentation propre à la question qu'il examine. Et son tour de logique est pareil. Ou divins ou diaboliques, tous les artifices de la Mantique, selon que des exemples s'en trouvent dans les écrits consacrés, soit que leur objet malsain, ils prouvent un pacte avec le démon. Notamment, au sujet de la nécromancie, le docte religieux a une expression d'impatience qui mérite d'être citée. Il vient d'en appeler au témoignage des Anciens afin de prouver la réalité de l'art nécromantique, alors il s'écrie : « Toutes ces autorités divines et humaines, sacrées et profanes, doivent faire tomber le soupçon de quiconque douterait encore qu'il y ait un art de Nécromancie, et arrêter la langue de ceux qui voudraient témérairement le nier. Quand le ciel tonne, dit Saint-Augustin, il faut que les grenouilles se taisent ; et quand l'écriture se déclare, que les Docteurs décident, que les historiens affirment, que le public parle, il ne faut pas

(1) cf. Lecanu, *Diction. des prophét. et des miracles*, t. I, p. 330.

que des esprits incrédules, ou ignorants prétendent étouffer ce bruit. » (1)

Nous laissons, comme bien l'on pense, le P. Costadau exposer la théologie de l'apparition des morts, si le démon ne peut point les évoquer en personne, mais par des prestiges et en apparence. Mais, chemin faisant, il décrit assez minutieusement les cérémonies des nécromanciens et remarque la diversité de leurs usages. Tel emploie l'herbe appelée *Cynocéphalea*, tel autre l'*ananchitis* un autre la pierre précieuse, *synochitis*. Tyrésias, lui, n'employait que quelques charmes et quelques simples sacrifices. C'est ce genre de renseignements que l'auteur des *Histoires prodigieuses de M. Oufle* prodiguera tout au long de son ouvrage. Négligeons encore notre auteur quand il disserte sur la pythonisse d'Endor, et quelque sujet de cet ordre. Ce théologien nous entraîne trop loin hors de notre matière, notamment lorsqu'il s'efforce de nous apprendre à distinguer une âme du Purgatoire avec une âme de damné. Il analyse ensuite les *songes*, et, s'efforçant de les expliquer d'une manière naturelle, il expose certaines considérations médicales qui doivent être, nous le supposons, abandonnées aujourd'hui. Le Père Costadau redevient lui-même, en mêlant le diable aux songes, et il indique les moyens de distinguer les rêveries diaboliques des songes divins, après quoi l'aruspicine occupe sa science.

(1) Costadau, ouvr. cité, Tome VIII, p. 4.

Un des chapitres les plus intéressants de ce curieux auteur est celui où il traite de la Lecanomancie, genre de divination très en vogue autrefois chez les Gentils et « aujourd'hui encore l'on n'en voit que trop qui en font usage ». Voici quel en est le procédé. On remplit d'eau un récipient. On y jette des lames de métal sur lesquelles on a gravé certains caractères magiquement consacrés ; le démon ne manque pas de se rendre à l'appel, il s'insinue dans le vase et sifle. On n'a plus qu'à interpréter la réponse aux questions qui lui sont adressées. Un autre système consiste à prendre une pièce de cristal ou des ongles que l'on nettoie bien, puis on les frotte avec de l'huile d'olive ou de noix peu importe. Des figures se forment sur le poli de ces objets, elles représentent les choses que l'on désirait découvrir. Il existe encore d'autres sortes de lécanomancie, et notre auteur les décrit. L'un des plus bizarres est celui qu'il reproduit d'après l'abbé Thiers, fameux auteur qui a abondamment traité la question des superstitions. Afin de connaître quelle était la nature des conjurations, nous les décrirons à notre tour.

On prend un verre plein d'eau, que l'on place sur un plat et l'on couvre d'une serviette blanche à l'opposé d'une bougie allumée ou du soleil. Pour une telle préparation il faut être pur de toute pollution depuis huit jours. Dites ensuite à un jeune garçon ou à une jeune fille qui soient vierges de regarder dans le verre. Appelez un génie suivant ce

que vous souhaitez : celui qui gouverne l'Orient se nomme *Uriel*, il fait trouver or et argent, les trésors cachés sous la terre. Si vous voulez avoir connaissance des fautes commises par quelques personnes, tournez le visage de l'enfant du côté du midi et invoquez *Iniel*. S'il s'agit d'un vol, tournez le visage de l'enfant du côté de l'occident et invoquez *Assiriel*. S'il s'agit d'un meurtre, tournez-le vers le Nord et appelez *Gediel*...

Reproduisons, à titre de curiosité, le texte de la conjuration que l'on doit alors prononcer : « *Uriel*, premier seraphin, je te commande et conjure de par le grand Dieu vivant, † par la virginité de la Vierge, par la virginité de Saint-Jean-Baptiste, par la virginité de cet enfant qui est devant toi présent, de lui faire apparaître sans retarder et tout présentement, ce que je te demanderai et requerrai. Je te le commande encore par le pouvoir que Dieu m'a donné, par le saint Sacrement de baptême que j'ai reçu à l'Eglise, et par tout ce qui y est contenu. »

On répète ces mots trois fois. On attend et lorsque le prodige se sera manifesté on fera l'invocation suivante : « *Aglati, Aglata, Calin, Cala*, sois le bien venu. Je te commande par le grand Dieu vivant, par la justice divine et humaine, par tous les noms ci-dessus, et par *Scemhemphoras*, que tu ayes à demeurer en ce lieu tant que je voudrai, et que je souhaitrai, et me répondre intelligiblement et sans ambiguïté, ni équivoque, ou à cet enfant, sur tout

ce que je demanderai. Mais auparavant lève la main, et prête le serment de fidélité, à savoir que tu diras la vérité, et sans équivoque ni mots à deux ententes et double sens. Car derechef je te le commande par le nom Scemhemmaphoras, et par les noms cabalistiques qui sont terminés en Tel et Tol et par les 72 noms, en vertu desquels le divin moteur m'a donné pouvoir d'agir. »

En outre, pour que le génie réponde avec vérité, il faut que la lune soit en plein aspect avec Saturne...

Il n'était pas inutile, pour que l'on apprécie convenablement le degré de superstition auquel étaient parvenus les mages du XVIII^e siècle, de connaître les formules cérémonielles de la magie. Car, ainsi que nous le verrons plus loin, et pour incompréhensible que cela soit, les adeptes, croyant mettre la puissance des esprits à leur service, suivaient ponctuellement le rituel dont nous avons là un faible exemple.

Le *Traité des signes* du R. P. Costadau est vraiment une encyclopédie de la Divination. Il ne craint pas même d'entrer en certains détails qui contredisent la bienséance. Mais il tient à montrer les ruses du démon. Et Dieu sait si elles sont nombreuses ! Voici le nom de quelques-unes : Geomancie, Hydromancie, Aeromancie, Pyromancie, Axinomancie, Ceromancie, Lecanomancie, Gastromancie, Cossinomancie, Cristolomancie, Catoptromancie, Capnomancie, Botonomancie, Ichtyomancie, Daphnomancie, Crithomancie, Anthropomancie,

Libamomancie, Amniomancie, Aegomancie, Parthenomancie...

« Voilà, mon cher Lecteur, conclut notre doctinaire, ce que je me suis proposé de vous dire sur les opérations du démon et sur les signes superstitieux qu'il a inventés pour former et entretenir entre lui et certains hommes, cette abominable société dont je vous ai parlé dans tout le corps de cet ouvrage et où j'ai apporté tant de preuves et tant de faits autorisés qui ont pu vous convaincre de sa malice, comme de l'aveuglement des mortels qui en ont cru, et qui en croient encore à cet esprit de mensonge plus qu'à l'autorité de Dieu, et qu'à sa providence qui gouverne tout (1), etc. »

Ce serait une erreur de supposer que les doctrines sur la magie que nous avons exposées, et le curieux état d'esprit qu'elles révèlent nécessairement, aient été au XVIII^e siècle particulières aux théologiens. Si nous avons voulu le prétendre, le *Traité de l'opinion* par Legendre, marquis de Saint-Aubin, qui fut maître des requêtes, nous aurait démenti. Sous prétexte qu'entre la superstition et le scepticisme on doit s'efforcer à tenir un juste milieu, il n'en croit pas moins à la magie. Elle est, comme il s'exprime formellement, « en même temps l'écueil des esprits forts, et des esprits crédules : des esprits forts, lorsqu'ils nient entièrement les effets magiques ; et des

(1) Costadau, ouvrage cité, tome VIII, p. 310.

esprits crédules, lorsqu'ils étendent trop loin les opérations de la magie, et qu'ils font injure à la toute puissance et à la bonté de Dieu en faisant intervenir des diables dans tout ce qu'ils ne comprennent point. C'est une impiété de nier qu'il puisse y avoir des sorciers, c'est une bêtise d'en placer partout. » (1)

Il y a pourtant un louable effort de raison chez Legendre. Il avoue que maints phénomènes prétendument magiques ne le sont point et que beaucoup de croyances qui faisaient de l'histoire naturelle une féerie se trouvent sans fondement. Il passe à ce sujet en revue toutes les opinions de l'antiquité et du moyen-âge. Assurément l'érudition ne lui fait point défaut. Il connaît d'ailleurs avec autant de familiarité les auteurs de la Renaissance et de l'âge contemporain. Son gros ouvrage est même fort intéressant par cela même qu'il montre que les connaissances magiques sont un héritage de l'antiquité persistante.

Il n'est pas toujours facile de savoir quelle est la conclusion à laquelle s'arrête Legendre au sujet de la magie. Sage éclairé de son temps, traditionaliste crédule, il paraît avoir été l'un et l'autre. « Combien de fables et de mensonges débités, au sujet de la magie ? » s'écrie-t-il à un endroit. (2) Néanmoins, il multiplie après le plus de témoignages possibles pour

(1) Legendre, *Traité de l'opinion*, tome I, Liv. III, p. 329 Edit. in 4°, 1735.

(2) Legendre, *ouvr. cité*, tome I, Liv. III, p. 351.

établir la réalité de la magie. Et il en décrit les innombrables variétés, en déclarant que « les démons ont inspiré aux hommes différentes espèces de magie, également abominables et mensongères. » (1) Il avait noté auparavant, après avoir rendu hommage à Malebranche d'avoir attribué la sorcellerie à l'imagination et à la folie contagieuse, « qu'il n'est pas douteux qu'il ne puisse y avoir des sorciers, des charmes et des sortilèges, et que le démon n'exerce quelquefois sa malice sur les hommes, par la permission particulière de Dieu, mais c'est faire trop d'honneur au diable, que de rapporter des histoires de magie comme des marques de sa puissance. Il a plus de préventions que de vérité dans tous les récits qui ont été publiés en ce genre, soit dans les histoires anciennes, soit par les démonographes modernes. » (2) Quoi qu'il en soit, le *Traité de l'Opinion* est un recueil de toutes les curiosités qui ont trait, de près ou de loin, avec la magie. La double édition prouve l'intérêt que prenaient à ce genre d'étude non seulement l'auteur, conseiller du parlement, mais le public.

(1) *Ibid*, p. 355.

(2) Legendre, *ouv. cité*, tome I, Liv. III, p. 341.

CHAPITRE IV

La discussion sur les phénomènes magiques. —

Le maléfice.

Nous avons vu précédemment, en étudiant les doctrines de l'abbé Guyon, du R. P. Costadau, de Legendre, et même de Saint-André, que la croyance à la magie est encore vigoureuse. Chacun y apporte son tempérament. Les uns admettent le diabolisme des phénomènes insolites, réels ou irréels comme aux plus beaux jours de la crédulité aussi enfantine dans ses principes que cruelle dans ses effets. D'autres introduisent déjà des lueurs de raison, et à certains moments ces lueurs grandissent et deviennent de vraies lumières. Mais il devait se produire un phénomène inattendu : un auteur du nom de Daugis assez arriéré pour croire à tout ce que les anciens démonologues ont prétendu.

De Saint-André avait, sans doute, admis l'explication naturelle de tous les soi-disant prodiges, mais enfin, comme nous l'avons relaté, il appartenait à son temps sous plus d'un rapport. En tout cas, il avait réservé sagement tout ce qui relevait du domaine religieux. Un collègue de ce médecin,

Boissier de Coutances, critique les théories de Saint-André en publiant un ouvrage intitulé : *Recueil de lettres au sujet des maléfices et du sortilège* (1731). Cet auteur instruit contre Saint-André un vigoureux procès de tendance. Il lui reproche de s'être constitué « l'apologiste et le défenseur des démons, en s'efforçant de les décharger d'une grande partie des humiliations inséparables de leur malheur éternel ; il leur épargne presque toujours les noms odieux que l'Ecriture leur donne en toute occasion, et leur en substitue d'autres qu'elle ne leur donne jamais, ou que très rarement. » (1) Il lui reproche de n'avoir pas étudié suffisamment la question ; que n'a-t-il seulement consulté le « savant Delrio » ou le manuel des Exorcistes de Brognole ?

Boissier manifeste quelque humeur contre ce collègue qui ne croit ni au pacte passé avec le démon, ni aux sorciers, ni au sabbat. Il s'évertue dès lors à renverser les théories de son adversaire en s'appuyant sur la Sainte-Ecriture, les Pères de l'Eglise. (2) Il avoue cependant que « ce que l'on dit des sorciers est difficile à croire. » (3) Mais l'argument d'autorité l'emporte, même s'il s'agit de l'incroyable concernant le Sabbat, la Bible, les conciles, les arrêts du Parlement, une infinité de célèbres auteurs anciens et modernes, ce sont là des « auto-

(1) Boissier, *Recueil de lettres...*, préface.

(2) *Ibid*, p. 52.

(3) *Ibid*, p. 138.

rités trop authentiques pour pouvoir douter de la vérité de ce crime de sortilège, qui d'ailleurs est très prouvé par le procès instruit au siège de La Haye-Dupuis. » (1) Il ajoute encore plus loin : « Peut-on nier la réalité du transport des corps par des esprits, après tous les exemples que nous en fournissent l'Écriture et les Pères de l'Eglise de la personne de Jésus-Christ, du prophète Habacuc, de Philippe diacre, de Simon magicien, et par rapport aux autres sorciers, des cochons qui furent noyés dans les flots de la mer. » Boissier croit donc fermement au transport des sorciers par les démons au Sabbat. (2)

Daugis renchérit néanmoins sur les croyances de Boissier ; le titre seul de l'ouvrage, qu'il composa pour faire l'apologie de Boissier et fortifier ses doctrines, en dit long. *Traité sur la magie, le sortilège, les possessions, obsessions et maléfices, où l'on en démontre la vérité et la réalité : avec une méthode sûre et facile pour les discerner, et les réglemens contre les devins, sorciers, magiciens, etc. Ouvrage très utile aux ecclésiastiques, aux médecins et aux juges* (1732). (3)

En un temps où « la plupart des esprits ne sont que trop disposés à l'incrédulité » il réserve tout son

(1) Boissier, *Recueil de lettres...*, p. 140. Le procès de La Haye-Dupuis est célèbre dans les fastes de la sorcellerie.

(2) *Ibid*, p. 204 et 205.

(3) L'ouvrage parut anonymement.

mépris pour le livre de Saint-André et félicite Boissier auquel « le public est très redevable. » (1) Le rôle que s'est attribué Daugis est nettement déterminé en présence du scepticisme de ceux qui nient que les démons et les hommes puissent faire un pacte. En bon juriste, il établit d'abord la réalité de la magie en droit, puis en fait. En droit « sur les autorités incontestables puisées dans l'Ancien et le Nouveau Testament, dans les Pères de l'Eglise, dans les jurisconsultes, les historiens, les voyageurs et les auteurs approuvés et dignes de foi. » Cet homme consciencieux se rend justice à lui-même qu'il a poussé le scrupule au point de ne rien dire de lui-même, et que tout ce qu'il dira sera appuyé de preuves faciles à vérifier. (2) Pour établir la réalité de la magie en fait, il interroge l'histoire. En un mot, Daugis, comme Boissier, comme tous les émules, prédécesseurs et successeurs, est frappé par l'argument d'autorité. L'érudition ne lui manque au surplus pas davantage qu'au marquis Legendre ou au R. P. Costadau. Ayant cité tout au long de son ouvrage, les textes religieux, les lois ecclésiastiques, celle des princes temporels, les ordonnances de nos Rois, les démonologies classiques, les médecins comme Fermel, les ouvrages les plus divers, tel le *Traité des énergumènes* du C^{al} de Bérulle, il s'écrit : « Comment pouvoir douter, après un accord si par-

(1) Daugis, *Traité sur la magie*, préface.

(2) *Ibid*, préface.

fait des lois civiles avec la doctrine de l'Eglise, qu'il y ait eu et qu'il puisse avoir des sorciers et des magiciens ? »

Il affirme même que la croyance aux sorciers es
« un article de foi qu'on ne peut nier sans tomber dans l'hérésie. » (1)

Un genre de preuves sur lesquels Daugis appuie ses théories mérite, par sa singularité, qu'on y fasse une spéciale allusion. L'auteur d'un livre intitulé *Nouveau voyage vers le Septentrion*, paru à Amsterdam, en 1708, rapporte que les costumes des peuples qu'ils a vus prouvent la réalité de la magie : les Lapons, les Russiens, les Circassiens, les Sibériens, les Zembliens, les Islandais. Les Islandais, dit-il, sont « si experts en l'art magique qu'ils font voir aux étrangers ce qui se passe dans leurs maisons, même leurs pères, mères, parents et amis qu'ils désirent, soit vivants ou morts ; ils rendent aussi le vent aux gens de la mer pour aller où bon leur semble. » (2) Daugis cite encore l'*Histoire de la conquête des Isles molusques*, traduite de l'espagnol d'Argensola. Voilà donc le folk-lore chimérique des barbares élevés au rang de témoignage en faveur de la réalité de la magie ? Quoi de surprenant dès lors, en présence d'un tel manque de critique, que Daugis croit fermement que la *Lycanthropie* ou métamorphose en loup ou quelque autre figure d'ani-

(1) Daugis, *Traité sur la magie*, p. 127.

(2) *Ibid*, p. 136 et 141.

maux par illusion ne soit pas pour les sorciers et les magiciens un exercice nouveau. « Bodin, dit-il, en fait une preuve complète dans le livre de la *Démonomanie*, L. II, Ch. 6. Il fait de plus observer que ce démonologue s'appuie sur Saint Thomas au *Livre des Sentences*. Et d'autorité humaine en autorité humaine, voilà les médecins, des juges, des théologiens qui partis de fausses prémisses que l'expérience détruit, argumentent — logiquement d'ailleurs — pour aboutir à des conclusions que la moindre observation couvre de ridicule.

Naturellement les procès contre les sorciers sont pour Daugis une solide garantie de la réalité de la magie. Et le voilà reparti, à propos des possessions, des obsessions, dans le chaos d'une érudition qui accepte toute affirmation, tout fait, toute anecdote, quelque incroyable qu'elle soit, sans éprouver le besoin de raisonner un seul instant. C'est encore une fois de plus les récits des voyageurs qui viennent ajouter les merveilles aux fables : *l'Histoire de la conquête de la Floride*, le *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée et à Cayenne* accompli en 1725-26 et 1727. Et Daugis finit en s'étonnant, en s'indignant, pourrait-on dire, que malgré toutes ces preuves, il s'est trouvé bien des gens et même des prêtres qui se sont montrés sceptiques concernant les phénomènes magiques !

Parmi ces prêtres, nous savons que l'on ne doit point compter le P. Costadau auquel il faut que

nous revenions ; car ce théologien est interminable sur la question de la magie. Et nous abrégeons naturellement, car il s'est plu à envisager toutes les variétés magiques. Laissons de côté notre auteur lorsqu'il traite des Talismans « dont la vertu est diabolique » ; laissons-le chercher si les Thérâphins et l'oracle des Urim et Thummim étaient de vrais Talismans, des Phylactères. Signalons qu'il exerce son érudition au sujet des anneaux enchantés, appelés *anneau d'invisibilité*, dont les romanciers se souviendront particulièrement lorsqu'ils écriront leurs récits merveilleux (1).

On forme ces anneaux d'après les caractères célestes, en prenant le métal correspondant à la planète. Les parfums propres à chaque jour ont leur importance. On enchâsse dans le chaton de l'anneau certaines pierres, certaines herbes, on y grave certaines figures. Et si la composition de l'anneau a été faite au moment où l'astre est favorable, il sera doué de qualités magiques. Il servira notamment de préservatif contre les maladies ; et, grâce à l'anneau enchanté, l'avenir sera dévoilé. On nommait ce procédé de divination *Dactylomancie*.

Concernant l'invisibilité, l'anneau n'est autre que celui que l'antiquité a connu sous le nom de Gygès. Le théologien ne veut point, décrivant l'objet

(1) Costadau, ouvr. cité, tome VI, p. 75.

enchanté, se faire l'auxiliaire du démon. Aussi ne veut-il point spécifier les métaux, les herbes, les drogues, les paroles, les figures employés par les magiciens pour sa fabrication. Mais enfin, comme il a la passion invincible de décrire, le prudent religieux dira qu'on doit choisir une certaine saison de l'année, un certain jour de la semaine, et ainsi de suite — jusqu'au bout, après avoir raconté qu'on enchâsse dans le chaton une sorte de pierre que l'on trouve dans le nid d'un certain oiseau, etc... Il tient à montrer toute sa science magique, croirait-on ; en tout cas, la curiosité est bien vivement aiguisée. Les romanciers n'en demanderont pas tant. Il leur suffira de savoir, pour donner à leur féerie l'intérêt qu'il supposa, qu'il y a un anneau qui rend invisible et qu'un autre anneau, qui est un contre-charme, annule les effets du premier. Et peu leur importera qu'il faille « certaines formalités particulières » pour lui donner une vertu de magie contraire.

L'idée mère qui inspire Costadau, quelle que soit la partie de la magie qu'il examine, est le pacte avec le démon. S'agit-il des phylactères ou ligatures, sorte d'amulettes, de préservatif ou remèdes superstitieux que l'on attache au cou ou à tout autre partie du corps, soit de l'homme, soit des animaux. Il y a convention passée avec le diable. Reproduisons une curieuse anecdote qui a du poids dans l'esprit de notre théologien. Golscalcus Rosemundus

raconte qu'une femme demanda un phylactère pour guérir d'un mal aux yeux. Elle se l'appliqua et en éprouva du soulagement. On l'applique sur d'autres femmes affligées du même mal. Même résultat. L'une d'elles, ayant eu la curiosité d'ouvrir le phylactère, y lut ces mots : *Diabolus tibi eruat oculos, et luto obstruat foramina* », c'est-à-dire : que le diable t'arrache les yeux et bouche les trous avec de la boue.

Le moment est venu pour le casuiste de discuter ? « Faisons ici une réflexion, dit-il, dans ce phylactère, il n'y avait rien de divin, rien de naturel, rien qui fut capable de guérir les maux de ces femmes ; elles en furent néanmoins guéries. Quel en fut la cause, sinon le démon ? Et certes les mots qui étaient écrits dans ce bulletin le donnent assez à connaître » (1). Il ajoute plus loin : « Je ne vois pas que sans superstition et sans pacte, je ne vois pas que le cœur d'une hirondelle, et qu'un morceau de corde de pendu puissent faire toujours gagner au jeu quiconque les portes sur soi... etc. » (2).

Costadau développe à loisir la théorie qui lui est chère à propos du charme. « Le charme, définit-il, est une puissance magique par laquelle, avec l'aide du démon, les sorciers font des choses extraordinaires, au-dessus des forces ou contre les ordres de la nature ». D'une façon plus spéciale on peut

(1) Costadau, ouvr. cité, tome VI, p. 105.

(2) *Ibid*, p. 106.

encore le définir : « C'est une certaine composition, un certain arrangement de paroles dont on se sert pour produire des effets merveilleux et surnaturels ». Il existe un art de charmer, l'histoire et l'expérience personnelle de l'auteur le prouvent (1). Sans doute il ne faut pas croire tout ce que l'on dit à ce sujet. Les causes naturelles agissent maintes fois dans les cas que l'on présente pour merveilleux. « Mais cet aveu n'empêche pas, poursuit-il, que nous ne croyons qu'il y a de vrais charmes superstitieux qui n'ont leur vertu que par une opération du démon... »

Nous ne sommes donc en rien surpris que le P. Costadau croit aux maléfices. La chose est aussi sûre qu'elle l'est qu'il existe des sorcières et des magiciens. Il gémit de l'incrédulité du siècle à ce propos. « Dans le siècle où nous vivons, dit-il, se trouve quantité de gens qui par entêtement, ou par ignorance, ou pour ne vouloir pas se donner la peine d'approfondir les choses, ne peuvent se persuader qu'il y ait véritablement de ces sortes de maux ou de dommages qui sont causés par les magiciens ou malfaiteurs ; en suite d'un pacte qu'ils ont contracté avec le démon, qui leur a appris lui-même de nuire ainsi au genre humain en une infinité de manières. Ils croient que ce que nous appelons maléfice n'est pas un effet de l'art du démon, et de la magie, mais que ce n'est qu'un effet de

(1) Le P. Costadau raconte la crainte qu'il éprouva un jour de voir un charmeur de serpents. (Tome VI, p. 112).

l'atrabile, de la mélancolie, ou de quelque'autre cause naturelle. Mais il est facile de faire voir à ces incrédules qu'il y a de vrais maléfices qui ne sont causés ni par l'imagination, ni par la mélancolie, ni par l'atrabile, ni enfin par aucun principe qui soit naturel, mais par le démon uniquement, ou par les hommes dont il se sert pour les opérer (1) ». Passons évidemment toutes les preuves qu'il produit. Citons pourtant un exemple inattendu et pittoresque de « véritable maléfice » : Un sorcier trempe un simple balai dans l'eau et le secoue dans l'air ; il en sort « des déluges de pluie », la grêle tombe sur la terre, des tempêtes s'élèvent, des éclairs, des foudres et des tonnerres se forment dans les nues... On peut bien conclure « sans se tromper » que le démon opère dans le phénomène (2).

C'est lui, le démon, qui est l'auteur des maléfices, au lieu que le « peuple grossier se figure que c'est le magicien. Il ne lui est nullement difficile de troubler nos sens, de causer des maux, de faire sécher et languir les animaux, les faire mourir, ravager les campagnes » (3)...

Peu importe au théologien que nous suivons, si on le taxe de crédulité. Il se flatte et se console d'avoir pour lui l'Écriture, les Pères, les théolo-

(1) Costadau, ouvr. cité, tome VI, p. 135.

(2) *Ibid.*, p. 140.

(3) *Ibid.*, p. 144.

geins, la raison et même, paraît-il, l'expérience (1).

Ce P. Costadau est certainement l'un des auteurs les plus érudits en matière magique. Son ouvrage est rempli de descriptions relatives aux opérations des magiciens. Il est évident, nous l'avons déjà signalé, il les entoure de mystères pour que, par curiosité ou malice, on ne cherche pas à les réaliser ; cependant toutes les fois qu'il en a l'occasion, il montre une science inépuisable de magicien. Que de variétés magiques il connaît et auxquelles il donne toujours le nom technique ! Je ne sais d'autre auteur de son temps qui ait décrit le « *maléfice isomnique* ». C'est un maléfice qui permet aux magiciens d'endormir les hommes et les animaux pour les voler, les tuer ou toute autre méchante action. Ce charme requiert que l'on porte la main d'un pendu à chaque doigt de laquelle on tient une bougie allumée (2). Nous ne pouvons malheureusement pas nous attarder, comme il serait pourtant curieux de le faire, à exposer les idées de ce théologien que, malgré tout, on est fort surpris d'entendre au XVIII^e siècle. Il a poussé loin son enquête : en effet, après avoir montré toutes les ruses du diable dans le maléfice communément appelé *ennemi*, il le montre ensuite dans le maléfice appelé *amoureux*. C'est la langue latine qui lui permet de s'exprimer. On ne peut que le féliciter de cette manifestation

(1) Costadau, ouvr. cité, tome IV, p. 145.

(2) *Ibid.*, p. 148.

de pudeur. La chose en valait la peine. Car le démon a un singulier pouvoir. Qu'on en juge : « Primo virum inter et mulierem interponando sese, vel quodpiam aliud corpus, ne vir jungi possit mulieri. Secundo vasa seminaria obturando, ne possint semen emittere naturalem reprimentes calorem et virtutem calefactivam, etc... » Le malé-fice d'amour a les plus bizarres effets (1).

Nous abandonnons à regret le P. Costadau — mais nous serions décidément trop prolixes — et nous ne reproduisons pas à sa suite la description des moyens propres à contrarier les phénomènes de la magie diabolique. Et nous ne parlerons pas davantage des remèdes magiques soit que leur vertu soit démoniaque, soit qu'au contraire elle soit opposée à la force du diable...

(1) Costadau, ouvr. cité, tome VI, p. 175.

CHAPITRE V

Alchimie. — Astrologie.

Une des manifestations les plus démonstratives de la crédulité au XVIII^e siècle se trouve dans le fait que l'on poursuivait encore les études alchimiques. Voici les billevesées que l'on pouvait écrire en 1789. Nous les citons du *Grand Œuvre dévoilé*, d'après le bibliophile P.-L. Jacob (1) qui a eu le soin dans un ouvrage anecdotique de faire de nombreuses et intéressantes recherches dans les bibliothèques publiques, d'y consulter les manuscrits, d'y découvrir maints livres rares. L'auteur du *Grand Œuvre dévoilé* voit, dans un songe symbolique, se développer les opérations alchimiques. Il dit : « Je recueillis soigneusement cette précieuse poudre (de projection) dont j'empli mes poches ; je moissonnai aussi le gazon transmué en or et le mis dans mon chapeau qui en fut presque plein... et pris le chemin de mon logis..., chemin faisant, je fis rencontre de quatre paysans, qui me voyant porter mon chapeau avec peine, aussi pesait-il extrêmement, s'approchèrent

(1) P.-L. Jacob, *Curiosités des Sciences occultes*, Paris 1862, p. 102 et sq.

de moi pour voir ce qu'il pouvait y avoir de si lourd... L'ayant vu ils s'écrièrent : « au secours ! au voleur ! voilà un sorcier ». L'un d'eux renversa le chapeau. Ma moisson ainsi renversée me mit dans une furieuse colère... Je donnai un soufflet à celui qui avait fait tomber mon chapeau. Ma main encore imprégnée de cette merveilleuse poudre que j'avais recueillie avec soin, eut la vertu de transformer, en un instant, le corps du pauvre manant en un or véritable ; aussi resta-t-il comme un terme... Je restai seul avec mon homme d'or. J'approchai de lui, je l'examinai ; je lui rompis même le petit doigt, ce qui acheva de me convaincre de sa métamorphose et de la propriété de ma poudre... » Et le récit continue, narrant les péripéties les plus féeriques à tel point qu'on pourrait situer plus justement le *Grand Œuvre dévoilé* dans la catégorie des romans que dans la classe des ouvrages des sciences même « secrets ». L'auteur raconte que tout le village se met à la poursuite du sorcier. Mais celui-ci se défend en jetant la fameuse poudre qui change ses adversaires en or. Il est ensuite dépouillé par quatre voleurs qui sont survenus et le maltraitent. P.-L. Jacob suggère que pour cette fin, « l'auteur fait allusion évidemment à la misère qui attend toujours les philosophes hermétiques ».

En 1725, un adepte inconnu publiait un ouvrage intitulé : *Traité de chimie philosophique et hermétique, enrichi des opérations les plus curieuses de l'art.*

Il y décrit toutes les phases de la transmutation. Marquant la différence entre les anciens et les « philosophes » modernes, il dit gravement : « Les philosophes modernes ont extrait de l'intérieur du mercure un esprit igné minéral, végétal et multiplicatif dans la concavité humide duquel est caché le *mercure primitif* ou *quintessence* universelle. Par le moyen de cet esprit, ils ont attiré la semence spirituelle contenue en l'or... ». Mais il suffit ; nous ne songeons point à suivre notre hermétiste dans son rêve savamment ennuyeux.

Examinons plutôt une physionomie pittoresque du monde alchimique. Le baron de Gleichen, que nous avons eu déjà l'occasion de consulter avec fruit, l'a beaucoup connu. Car Gleichen est lui-même une des figures singulières de ce ^{xviii}^e siècle qui en connut tant ; il s'occupa également d'alchimie. Et il le fit avec l'adepte dont il raconte l'histoire extraordinaire, un nommé Duchanteau. Ce « disciple des Sages » avait étudié l'hébreu et les cabalistes. il en vint même à se faire circoncire à Amsterdam, persuadé qu'il était, qu'il fallait être juif, afin d'être initié par les rabbins dans les mystères de leur tradition ésotérique. Il paraît que la Cabbale ne satisfait point suffisamment son désir de franchir les bornes du savoir, aussi versait-il dans cette autre forme de la magie, l'alchimie. Le néophyte avait remarqué que les alchimistes émettaient le principe constant de réunir l'inférieur avec le supérieur, et que « le feu,

le vase et la matière doivent se trouver dans le même sujet. » (1) Illuminé par cet axiome, Duchanteau s' imagine que le sujet n'était autre que lui-même, et que, d'ailleurs, tout homme de bonne constitution, avait le pouvoir, entre vingt et cinquante ans, de faire la pierre philosophale par un procédé d'autoproduction que l'on commence peut-être à deviner. Il porta donc un défi de le mettre dans une chambre tout nu, de l'y enfermer ou de l'y surveiller, sans lui donner ni à boire, ni à manger, il en sortira au bout de quarante jours avec la pierre philosophale !

A cette époque, la magie et les sciences occultes se pratiquaient en loge maçonnique. Duchanteau tenta son expérience à celle des *Amis réunis*. Comme on le pense bien, l'opération de notre adepte aboutit à un échec. S'imagineraient-on qu'il s'était avisé que le corps de l'homme est le « vase », la chaleur en est le « feu » et l'urine la « matière ». Ces trois choses se trouvaient, suivant l'axiome hermétique, dans le même objet, c'est-à-dire l'opérateur. Et Duchanteau crut avoir trouvé le secret du grand œuvre en réunissant l'inférieur au supérieur, c'est-à-dire... en buvant son urine !

Dans la « loge », où il s'était laissé renfermer, le singulier alchimiste était surveillé à tour de rôle par des « frères ». C'est de cette façon que l'on sait

(1) V. Gleichen, ouv. cité, p. 188.

qu'après avoir cruellement souffert de la faim et de la soif, les facultés de son esprit s'exaltèrent, qu'il devint de jour en jour plus gai, plus éloquent et plus spirituel. Par surcroît ses forces physiques se développaient. L'exaltation devint de la fièvre et elle augmenta au point d'inquiéter ses gardiens. Le conseil de la loge, après vingt-six jours d'expérience, le détermina à cesser l'opération. Gleicher décrit l'état dans lequel se trouvait l'urine. Il nous faut le citer textuellement pour juger de la crétule naïserie humaine. L'urine, qui s'était réduite à la valeur d'une demi-tasse, était « d'une odeur balsamique et excellente ; on l'a déposée et conservée précieusement dans nos archives, mais la révolution a détruit cette urine anoblie qui, peut-être, était une médecine admirable, et je n'ai jamais pu apprendre ce qu'elle était devenue ».

Duchanteau, navré de son insuccès, voulut recommencer. Ses forces le trahirent au seizième jour. Il mourut peu après.

Nous quitterions à regret le baron de Gleichen si nous ne relations d'après lui la stupéfiante recette d'un autre alchimiste qu'il ne nomme point, et cela se comprendra lorsqu'on aura appris quelle sorte de procédé il s'agit, et que Gleichen se contente tout d'abord d'appeler « extraordinaire, plus difficile et plus dangereux » que celui de Duchanteau, pour le qualifier ensuite d'« horrible ».

Le ministre des finances, Clavières, de Genève,

avait vendu à la loge des *Amis réunis* un manuscrit hermétique, alors qu'il était seulement commis au trésor royal.

Il fallait avoir un jeune homme et une jeune fille, tous deux vierges, les unir par le mariage sous une constellation propice. Le premier enfant devait être mâle, alors, de sa naissance, on le mettait dans un récipient de verre, puis au feu, afin de calciner l'enfant qui serait, prétendait l'alchimiste anonyme, le Sauveur du monde. « L'enfant devait se convertir en un trésor suffisant pour enrichir et immortaliser tout le genre humain, puisque non seulement il serait médecine universelle et pierre philosophale, mais ses vertus se multiplieraient à l'infini, étant décuplée à chaque procédé réitéré. » (1) Sur ce thème était brodé des explications relatives aux allégories de la Table, des douze travaux d'Hercule, « qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'esprit et l'érudition de l'auteur en détestant sa folie et sa cruauté », dit enfin Gleichen.

Il paraît qu'une « princesse, fort avide de richesses, et un ministre fort peu religieux » pensèrent essayer ce procédé chrysopéïque. Ils en furent détournés par son incertitude et ses difficultés de mise en œuvre. Nous espérons bien, grâce à Dieu, que cette recette, qui nous situe en pleine magie noire, est restée purement théorique. Il s'agit toujours de crédulité et de merveilleux, mais l'épouvantable et

(1) Gleichen, *Souvenirs*, p. 291.

le criminel s'y ajoutent, et comme on vient de le voir par l'anecdote précédente, on ne sait en matière magique où peut s'arrêter l'imbécillité et l'infamie.

Le bon Gleichen s'occupa lui-même d'alchimie, comme nous l'avons signalé ; il eut une seule, mais une preuve de la réalité de transmutation des métaux. Un ministre de Saxe en Espagne lui montra un jour deux monnaies de cuivre « qui avaient incontestablement subi cette transmutation »...

Pour curieuse que soit la physionomie des alchimistes, nous ne pouvons songer, sans être entraîné trop loin, à en reproduire de nombreuses variétés. Nous connaissons suffisamment le milieu des adeptes. Aussi laisserons-nous de côté des figures vraiment pittoresque comme celle de Delisle (1) ; nous savons à quels excès la recherche de l'or et de la panacée universelle peut conduire les hommes au siècle de Voltaire.

Il ne semble pas qu'il y ait eu des astrologues aussi célèbres que les alchimistes au xviii^e siècle. Faut-il supposer avec Alfred Maury que « l'astrologie judiciaire finit par se discréditer en présence des démonstrations évidentes de l'astronomie ? Les comètes, dont Cassini découvrit les révolutions périodiques, perdaient leur funeste influence, bien

(1) cf. L. Figuiet, *L'Alchimie*. Cet auteur s'occupe longuement de ce transmutateur.

que quelques esprits arriérés se soient entêtés depuis à les prendre pour des signes de la colère céleste. » (2) Cependant en 1708 Alexandre Le François soutenait encore devant la faculté une thèse astrologique : *Estne aliquod lunae in corpora humana imperium ?* — La réponse était, il est vrai, négative. Et François Boissier écrivait un ouvrage intitulé : *De astrorum influxu in hominem* (1757). Ce singulier médecin fut reçu docteur après avoir soutenu cette thèse singulière : L'amour peut-il être guéri par des remèdes tirés des plantes ? (1726). Le véritable continuateur de la tradition astrologique au xviii^e siècle est Mesmer dont nous aurons l'occasion de nous occuper dans un prochain chapitre.

(2) Alfred Maury, *La magie et l'astrologie*, p. 222.

CHAPITRE VI

La Magie dans les romans et les contes.

I

L'ouvrage concernant le merveilleux élémentaire, qui a parcouru la plus fameuse carrière, est celui de l'abbé Montfaucon de Villars, le *Comte de Gabalis* ou *Entretiens sur les sciences secrètes*. Cet auteur, parent du célèbre antiquaire, le P. de Montfaucon, le publia en 1670. Depuis ce jour il fut maintes fois réédité. Il est classique en son genre. Toute une littérature s'en inspira : telle que les *Génies assistants et les gnômes irréconciliables* du P. Antoine Androl, religieux célestin, et d'autres. On peut dire qu'il domine toute la littérature qui a quelque rapport avec la magie. Il devait même influencer la littérature étrangère. Pope composa un poème héroï-comique : *The Rape of the Lock* (1717), où il prétend révéler la « très neuve et très singulière doctrine des Rose-Croix touchant les esprits » d'après le *Comte de Gabalis*.

L'opinion contemporaine trouva cet ouvrage « plaisant », « un des mieux écrits de ce temps-ci »

(1). Il est exact que les histoires du *Comte de Gabalis* sont très spirituellement contées. L'abbé de Villars, pensait-on, avait voulu seulement badiner et se divertir aux dépens des fous. L'abbé de Bellegarde, jadis, recommandait comme lecture agréable cet étrange petit livre (2). De nos jours, le P. Delaporte n'y a vu également qu'un exercice d'esprit (3).

On sait biographiquement peu de choses sur l'abbé de Villars. Sa mort fut tragique. On le trouva assassiné sur la route de Lyon. Ce fut l'occasion, pour les gens du monde, de railler à la suite de Voltaire ; et l'on prétendait que ce révélateur des mystères de la Cabale et des Rose-Croix avait été châtié pour avoir eu la témérité de dévoiler leurs secrets (4).

Malgré les jugements les plus autorisés, nous permettra-t-on de dire que nous ne croyons pas à la frivolité de l'auteur du *Comte de Gabalis*. Il nous y invite tout le premier en nous suggérant que, sous des apparences légères, il est sérieux. C'est entendu, il veut se divertir « aux dépens des foux ». Mais quels sont-ils ces foux ? Il ne veut pas qu'on lui fasse l'injustice de le « soupçonner de vouloir

(1) Vigneul-Marville, *Mélanges d'hist. et de litt.*, t. I, p. 336.

(2) L'abbé de Bellegarde, *Lettres curieuses*, p. 205 et sq.

(3) V. Delaporte, *Du merveilleux dans la littérature française*, Paris, 1891, p. 118.

(4) *Comte de Gabalis*, in fine.

donner crédit aux sciences secrètes, sous le prétexte de les tourner en ridicule » (1).

Voyons les choses d'un peu plus près. Tout d'abord, ce roman présente un curieux tableau des mœurs superstitieuses de l'époque, en même temps qu'il est un répertoire des diverses formes de magie à laquelle croyaient « princes, grands seigneurs, gens de robe, belles dames, des laides aussi, prélats, moines et nonnains, enfin des gens de toute espèce ». « A Paris... ne consulte-t-on pas tous les jours les oracles aquatics dans des verres d'eau, ou dans des bassins, et les oracles aériens dans des miroirs et sur la main des vierges ? Ne recouvre-t-on pas des chapelets perdus et des montres dérobées ? N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des pays lointains, et ne voit-on pas les absents ? » (2) Ce qu'a entrepris l'abbé de Villars, c'est la critique de la superstition. Et peut-être sous ce mot de *superstition*, comprendra-t-on tout simplement la religion. F. Rabbe, dans une étude érudite et subtile a finement montré que « l'abbé avait beau s'attaquer à la cabale et aux cabalistes, dénoncer les sylphes et les salamandres : pour nous, qui regardons à distance, nous ne pouvons être dupes ; nous voyons clairement ce que les contemporains désintéressés

(1) Voltaire : « On dit que les sylphes l'avaient assassiné pour avoir révélé leurs mystères ».

(2) *Comte de Gabalis*, p. 43.

ne faisaient que soupçonner ; ses coups atteignaient directement *le prince des puissances de ce monde*, la superstition sous toutes ses formes, mais surtout sous sa forme la plus perfide et la plus ridicule : la *forme théologique* » (1).

Il est évident que, mis en éveil, si nous lisons attentivement le *Comte de Gabalis*, ce roman perd son allure de badinage et nous y découvrons une leçon de scepticisme. Écoutons le personnage qui joue dans l'histoire le rôle du mage initiateur, il dit : « Nous dédaignons de nous informer en quoi consistent les sectes différentes et les diverses religions dont les ignorants s'infatuent ». C'était bien hardi de parler ainsi dans un siècle où la théologie exerçait un empire souverain, et que l'on ne pouvait attaquer que de biais, comme l'abbé de Villars ; c'était bien plus hardi encore d'ajouter : « quand à l'obscurité de quelques oracles, que vous appelez friponnerie, les ténèbres ne sont-elles point l'habit ordinaire de la vérité ? Dieu ne se plaît-il pas à se cacher de leur voile sombre, et l'oracle continuel qu'il a laissé à ses enfants, la divine écriture n'est-elle pas enveloppée d'une adorable obscurité, qui confond les superbes, autant que sa lumière guide les humbles ? »

Tout en se donnant l'air de s'occuper des sylphes,

(1) F. Rabbe, *Un abbé libre penseur*, *Revue contemp.*, t. 74, p. 548.

des ondins, des salamandres et des gnômes, le *Comte de Gabalis* s'efforce de réduire la puissance du démon, et de tout ramener à la raison et à la nature. La chose est manifeste lorsqu'on entend le Comte de Gabalis s'exclamer : O Dieu, ne saura-t-on jamais dans ce monde que vous avez, dès la naissance des siècles, précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds, et que vous tenez les démons prisonniers sous la terre dans le tourbillon des ténèbres ? » F. Rabbe écrivit justement : « Le trait le plus audacieux de ces Dialogues (1) était à coup sûr de destituer Satan de sa vieille royauté, de le reléguer, avec tout le merveilleux qui relevait de son empire, *dans le puits de l'abîme* ; de traiter de *contes de bonne femme* tout ce que débitaient sur sa prétendue puissance ceux qui attribuent au diable tout ce qui passe la chimérique théorie qu'ils se sont faite de la nature. Ce mot, négligemment jeté au milieu de plaisanteries grossières et triviales, est un éclair. Il contient en germe le grand principe de la critique contemporaine touchant l'empire du merveilleux ; le merveilleux lâche pied devant la science ».

En acceptant la thèse, d'après laquelle nous croyons que le *Comte de Gabalis* est un conte destiné à répandre l'incrédulité, nous comprenons

(1) C.-à-d. du *Comte de Gabalis*, qui est une histoire dialoguée.

très bien à qui fait allusion l'abbé de Villars en disant : « Les sages ont beau dire, les sots en sont plutôt crus. Un philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chimères que l'on s'est formées et donner des preuves manifestes du contraire ; il vient un homme à chaperon qui s'inscrit en faux : l'expérience et la démonstration n'ont plus de force, on en croit plus à ce chaperon qu'à ses propres yeux ». Et encore : « Parce qu'on entend faire à sa nourrice des contes de sorciers, tout ce qui se fait d'extraordinaire ne peut avoir que le diable pour auteur. Les plus grands docteurs ont beau faire, ils n'en seront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices »...

On pourrait abondamment citer ; nous croyons avoir suffisamment reproduit le texte du *Comte de Gabalis* pour confirmer notre opinion. Cependant, nous observerons encore toute l'ironie contenue dans le récit qui se termine par l'annonce d'un sermon que le mage initiateur va prononcer devant un auditoire de gnômes et où il va invoquer l'autorité d'Averroës, d'après lequel « il n'y a qu'un seul entendement créé qui est l'image de l'incrée, et que cet entendement suffit pour tous les hommes. » Se mettre sous l'autorité d'Averroës en l'avouant clairement par trop audacieux !

M. Doyon, qui a récemment réédité le *Comte de Gabalis* en le faisant précéder d'une suite de

réflexions, signale qu'au XVIII^e siècle circulait un manuscrit attribué à Montfaucon de Villars (1), formant un manuel divinatoire pour l'utilisation de pentacles et des sorts égyptiens. C'était un « liber aureus cabalisticus, astronomicus, onomanticus, vaticus. » Ce document remonterait à 1715 ou 1720. L'érudit éditeur décrit ce manuel. Il reproduisait : 1^o les sorts égyptiens où chacun peut voir sa bonne ou mauvaise fortune, 2^o questions et demandes, 3^o sorts des dés, 4^o roue de fortune, 5^o réponses des muses : si on vivra longtemps, etc., 6^o les oracles de Jupiter, Delphes, etc., 7^o réponses des oracles, 8^o constellation, 9^o table pour connaître les parties de la main, 10^o table : Cassiopée, Callisto, etc., 11^o oracle du destin, 12^o triangle de la grande conjonction des planètes, 13^o table du Comte de Gabalis pour l'intelligence des sorts égyptiens.

La description, même superficielle, de ce manuscrit suffit à prouver que l'on avait simplement cherché, vis-à-vis des personnes faciles à tromper, à donner du crédit à des formules divinatoires. Car, c'était, en l'attribuant à l'abbé Montfaucon de Villars, avouer n'avoir rien compris à son œuvre qui devenait, au surplus, beaucoup plus aisée à comprendre par la publication de la *Suite du Comte de Gabalis*, en 1708. Dans cette seconde partie, nous ne retrou-

(1) Cf. Doyon, Préface à la réédition du *Comte de Gabalis*, 1921, p. XLV.

vons plus la touche légère si finement spirituelle de l'auteur du *Comte de Gabalis*. Il n'y a plus ce double sens, à la fois plaisant et sérieux, qui a donné le change à tant de lecteurs.

Il nous est impossible d'oublier que le roman de l'abbé de Villars a été étudié dans ses rapports avec la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* d'Anatole France. M. Doyon a longuement analysé la relation existant entre les deux récits. M. L. Carias a ajouté, comme source de l'œuvre d'Anatole France, le *Compère Mathieu ou les Bigarrures de l'Esprit humain*, du chanoine Du Laurens, publié en 1766 et réédité en 1777 (1). M. G. Michaut a explicitement dit : « M. France a, en quelque sorte, versé dans le *Comte de Gabalis* le *Compère Mathieu*. » (2) :

Il était judicieux de remarquer la parenté des styles chez Montfaucon et chez France. En reproduisant une opinion autorisée de l'éminent critique, Mr. Gustave Lanson, M. Carias observe que le style de la *Rôtisserie* nous donne l'impression d'un recul dans le temps. » Il attribue « à des procédés d'adaptation ou d'imitation infiniment ingénieux. » Il est vrai que, après avoir lu *Le Comte de Gabalis*, si nous prenons immédiatement *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, nous continuons, pour ainsi dire, un même roman. On croirait que les deux ouvrages

(1) L. Carias, *Quelques nouvelles sources d'Anatole France*, *Grande Revue*, septembre 1923.

(2) Cité par L. Carias, *Id.*

sont du même auteur. Fond, forme, scepticisme, moquerie, dialogues, tout est semblable, identique. Il est curieux, à plusieurs siècles de distance, de rencontrer deux tempéraments qui se répètent l'un l'autre. Seulement, chez Montfaucon, la plaisanterie est plus *grave*, je veux dire qu'elle porte plus loin, l'objet qu'elle vise étant plus élevé.

Est-il exact de dire avec M. Doyon qu'« Anatole France déforme toutes les opinions sur ces théories (les théories cabalistiques) tandis que Montfaucon les admet, les discute et les tourne en dérision, sans en bouleverser les termes » (1). Sans en bouleverser les termes ! Mais des sciences secrètes Montfaucon n'a gardé, suivant les exigences réduites de son but, que l'apparence de la doctrine cabalistique et n'en a conservé que le pittoresque nécessaire à sa fabulation. La magie n'est dans le *Comte de Gabalis* qu'un prétexte. Mais lorsque ce critique affirme que Montfaucon a tourné en dérision les sciences occultes, nous sommes le premier à en tomber d'accord, si l'on admet en outre que sous le nom de sciences occultes il entend tout le surnaturel, quel qu'il soit. Il n'est pas sûr que *tous* les contemporains de Montfaucon n'aient pas saisi la portée du *Comte de Gabalis*. Car la prédication lui fut interdite. Mais, à coup sûr, le public en son ensemble ne comprit pas le langage subversif de cet écrivain, autant que l'as-

(1) Doyon, ouvr. cité. Préface, p. XL.

sure l'éditeur de la grande collection des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*.

« La meilleure manière, dit-il, de combattre les opinions singulières et les systèmes hardis des enthousiastes et des visionnaires, est d'employer contre eux le ridicule ; c'est le moyen le plus sûr de les réfuter et d'arrêter les progrès qu'ils peuvent faire auprès des esprits crédules et de ceux qui deviennent facilement dupes de leur imagination. Telle a été la marche qu'a suivi l'auteur du *Comte de Gabalis* ». Encore une fois, le but de Montfaucon était plus profond que cet éditeur le suppose. Et c'est à examiner si le résultat obtenu Montfaucon fut aussi heureux qu'on le prétend lorsqu'on ajoute : « Il est étonnant combien les absurdes rêveries de la Cabale avaient de partisans zélés, lorsqu'il publia son livre ; cet ingénieux badinage ruina le crédit des cabalistes, et dévoua leurs ridicules mystères au mépris public. » La chose n'est pas tellement assurée, puisque cet éditeur trouva un public nombreux pour se plaire à la lecture d'une collection qui contient plus d'une trentaine de tomes où se trouvent, dans chaque tome, plusieurs romans de genre merveilleux ! (1) En outre, le succès obtenu par le *Comte de Gabalis*, jusqu'à devenir le modèle de cette sorte de romans, attesterait plutôt que la frivolité de la forme empêcha d'entendre la signification essentielle

(1) Je répète que le *Comte de Gabalis* est dans le 34^e tome de la collection, paru en 1788.

de la pensée. Quant à la suite du *Comte de Gabalis*, il ne paraît point qu'on y ait porté quelque attention.

II

L'originalité du *Comte de Gabalis* devait tenter en effet les imitateurs. Parmi les ouvrages qui ont été composés à l'exemple de ce conte railleur, *l'Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle*, par l'abbé Bordelon, est un des plus curieux. Ce n'est pas, loin de là, que le talent de l'auteur s'impose. Nous ne retrouvons plus dans son livre la finesse du style ni l'esprit de la Satire. C'est au contraire chez les critiques, que lui ont mérité son manque de talent littéraire, que s'est réfugié l'esprit. Le *Dictionnaire historique* ironise en déclarant : « Bordelon disait qu'il écrivait pour son plaisir ; mais il ne travaille guère pour celui de ses lecteurs. Ayant dit un jour que ses ouvrages étaient ses péchés mortels, un plaisant lui répliqua que le public en faisait pénitence. »

Bordelon n'était pourtant pas sans prétention ; il ose affirmer qu'il suit la voie tracée par le *Don Quichotte* de Cervantès. Il y a de sa part illusion complète. Ce ne peut donc être la forme qui nous séduira dans son livre, l'éditeur (édit. 1789) en convient ; celui-ci assure que *l'Histoire de M. Oufle* est un ouvrage « médiocre ». L'intérêt que nous y trouvons se révèle par le choix du sujet, et surtout

par les notes qui illustrent abondamment ce roman.

On connaît le thème de l'*Histoire de M. Oufle*. Un homme simple et crédule — M. Oufle — trompait son désœuvrement par la lecture des ouvrages composés par les démonographes. Il a fini par croire à l'existence des sorciers, des magiciens, des esprits élémentaires, et des revenants. « L'expérience nous apprend, assure Bordelon dans sa préface, que la plupart de ceux qui font leur lecture ordinaire de livre de vision, ne manquent point de devenir eux-mêmes visionnaires ». L'auteur imagine sur le thème qu'il a choisi un certain nombre de scènes qu'il s'efforce de rendre plaisantes. Son héros, M. Oufle, se transforme en loup-garou, puis en homme que les lutins tourmentent, enfin en magicien appliqué à la divination et à la recherche de la pierre philosophale, il n'omet point de se faire aimer des femmes.

Concernant l'œuvre de l'abbé Bordelon, il n'y a pas à s'y tromper. Il entend faire la critique des gens superstitieux et ceux qui se laissent tromper par une trop vive imagination. Toutefois, observons que, ayant adopté le point de vue d'un écrivain que nous avons estimé rempli de la plus subtile perspicacité, F. Rabbe, nous pouvons nettement affirmer qu'il n'est pas exact de prétendre avec un ancien éditeur de l'*Histoire de M. Oufle* que son auteur a « ouvert une nouvelle carrière, celle des romans critiques et satiriques ». L'abbé Bordelon n'est qu'un

imitateur, et il imite mal. Mais il a délayé la matière, et c'est à peu près le domaine entier de la magie qu'il explore.

Il décrit, au commencement de son livre, la physionomie de M. Oufle qui s'est entouré de ce qui est capable de hanter son imagination. Ce grotesque personnage s'est fait peindre des tableaux où l'on voit des magiciens avec tout l'attirail de leur art. D'autres représentent des augures interrogeant les oiseaux, des haruspices fouillant les entrailles des victimes, des Bohémiennes disant la bonne aventure, des Sibylles. Ce ne sont que diables, spectres, fantômes, revenants. Enfin, digne chef-d'œuvre d'un pareil spectacle, un tableau figurant le Sabbat.

Les lectures de l'abbé Bordelon ont été nombreuses. La littérature de son sujet est des plus amples. L'antiquité avec Pline, Diodore de Sicile, Apulée, pour en citer quelques-uns, la Renaissance avec Agrippa et Cardan, les temps modernes avec Bayle, l'abbé Thiers ; l'abbé de Villars, Fontenelle... Et naturellement les démonograpes : De Lancre, Delrio, Wier, Le Loyer, Bodin et les grimoires. Bordelon entend ne point marcher à tâtons dans les ténèbres de la tradition des magiciens. Comme pour une œuvre savante, il a développé une érudition qui a longtemps sauvé son roman de l'oubli. Il a constitué un véritable répertoire de légendes, de croyances superstitieuses, de recettes divinatrices, et de pratiques magiques. Parcourir ces notes donne une

triste opinion de la raison humaine ! Ici, nous apprenons que tel roi de Danemark adonné à la magie, avait à sa cour une sorcière qui se transformait en divers animaux à volonté ; là c'est un roi de Bulgarie qui se change lui-même en loup ou quelque autre animal pour épouvanter son peuple.

L'abbé Bordelon développe le texte de son roman en contre-partie des notes qu'il a insérées au bas de la page. Par exemple, il énumère, d'après Albert le Grand, le *Trinum Magicum*, Thiers, Diodore de Sicile, tous les procédés magiques au moyen desquels un mari se convaincrail de l'infidélité de sa femme qu'il soupçonne. Dans le récit, l'auteur imagine des scènes qu'ils croit amusantes, où le héros de l'aventure applique ses recettes du grimoire. Naturellement en pure perte. On recommence toute expérience manquée et cela donne chaque fois le prétexte à la description d'une nouvelle recette, aussi vaine. Alors, le moraliste intervient pour faire observer l'imbécile crédulité du visionnaire, c'est-à-dire de M. Oufle. Mais toutes les circonstances où notre conteur place M. Oufle sont fort ennuyeuses, que ce soit l'empêchement de son divorce d'avec sa femme que l'on obtiendrait avec deux cœurs de caille, qu'il prétende se faire aimer en employant l'*hippomanès*, philtre réputé chez tous les magiciens, etc. ; l'abbé Bordelon ne provoque aucun plaisir. Oh ! nous sommes loin du *Comte de Gabalis*. Bordelon a manqué son but : il instruit mal et il ennuie.

Si pourtant on insistait pour chercher une idée substantielle dans l'histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle, on constatera que l'abbé Bordelon est un de ceux qui attribuent les phénomènes magiques à l'illusion imaginative. Et il est intéressant de noter qu'un professeur de philosophie de Halle, Meyer, qui publiait un *Essai sur les apparitions*, que F. Ch. de Baer traduisait en français vers 1748, affirme également qu'elles sont un fait purement imaginaire.

III

Un ouvrage des plus caractéristiques sur les mœurs et les goûts littéraires du xviii^e siècle est celui de l'abbé Coyer, dont nous avons cité un mot dans notre premier chapitre. C'est un recueil composé de pièces que l'auteur appelle modestement « Bagatelles morales » et « fugitives ». Il y est beaucoup parlé de magie. Mais ne tombons pas dans la confusion. Sous apparence de parler de magie, on écrit la satire du siècle. « Je t'ai parlé des grands, dit-il, la magie les sert bien. Comme ils ne peuvent être grands qu'aux dépens du peuple, elle persuade au peuple que l'esprit, le cœur, l'air, le langage, les connaissances, en un mot que tout dans les grands est aussi grand que le nom. » (1) Comme on le voit, le langage est à peine dissimulé. Les classes aristo-

(1) Coyer, *Œuvres*, 1765, tome 1, p. 84.

cratiques, les fonctionnaires, les femmes, tout y passe. L'auteur montre leur nullité ; c'est « par magie » qu'ils sont en fonction, qu'on leur reconnaît du mérite. « Par magie » est le mot qui explique tout. Nous ne voulons point cependant nous attarder à suivre le moraliste dans sa critique de l'état social qu'il a devant les yeux. Nous devons, dans ce chapitre spécialement consacré aux ouvrages d'imagination, utiliser ses observations concernant le goût littéraire de son époque.

Telle était la violence de la mode relativement aux merveilleux que l'abbé Coyer s'écrie : « On craint tant de laisser affaiblir le goût de la magie dans cet empire (il s'agit de Paris), que le premier livre dont on nourrit l'enfance, ne montre que des rivières de lait, des montagnes de sucre, des palais de diamant, des villes bâties en l'air, et cent choses plus merveilleuses, que des sorcières opèrent avec une baguette. » (1).

Sous la fiction d'un rabbin juif qui écrit à un autre juif, il remarque que « durant quinze jours je ne vis que de la magie sur l'affiche : le *Combat magique*, *Coralinne la magicienne*, *Coralinne l'Esprit follet*, *la Sylphide*, *les Métamorphoses*. » Toute la ville courait à ces spectacles, ajoute-t-il. Quant au succès des livres de magie, il est extraordinaire : « Voulez-vous des livres courants que tout le monde

(1) Coyer, *Bagatelles morales*, 2^e édit., p. 102 (La magie démontrée).

s'arrache? » demande un militaire au voyageur. — « Sans doute je veux des meilleurs et des plus nouveaux, afin de connaître le goût présent de la nation », lui répond-il.

On lui en livre une douzaine. « L'un enseignait l'art de faire des garçons ; l'autre avec un *bijou* arrachait aux femmes le secret impénétrable. Un troisième détaillait les malheurs d'un prince dont la maîtresse était en deux : il invoquait tous les génies pour réunir la tête et le corps. Le quatrième faisait l'histoire d'un autre Prince également amoureux, livré à deux magiciennes, le Prince déplorait la triste situation d'un jeune époux frappé d'un maléfice ; le 6^e présentait un esprit qui s'incorporait dans tous les sofas de la ville ; le 7^e... mais je t'ennuierai de la magie partout. » (1)

Tout était devenu, en effet, un prétexte à ressort magique. Le *Sylphe amoureux* est une banale histoire d'amour entremêlée de madrigaux. L'amant est déguisé en sylphe, et l'habileté avec laquelle il sait envoyer ses compliments est présentée sous une forme merveilleuse, enchantée, magique.

Et de plus, les auteurs ont la prétention d'écrire des œuvres morales sans apparence de récit magiques. Veut-on apprendre aux parents à veiller sur leurs enfants, on écrira *l'Amant Salamandre*. Une gouvernante a enflé l'esprit de l'élève qui lui est

(1) Coyer, *Œuvres*, Tome I, p. 101 et 102.

confiée; celle-ci s'entête à vouloir contracter un mariage disproportionné. La gouvernante lui a inspiré du dégoût pour tous les hommes et de l'inclination pour un Salamandre. En réalité, cet esprit aérien n'est autre que le fils de la gouvernante qui apparaît magiquement comme une divinité. Alors le lecteur est invité à partager les malheurs de la trop sensible amoureuse.

Je ne sais si le but de moraliser est atteint. Mais il est indiscutable que les romans du genre de l'*Amant Salamandre*, et ils sont nombreux, sont remplis de ce qui nous paraît aujourd'hui de la plus insipide fadeur. Écoutons un instant discourir la soupirante : « Arrivée dans mon appartement, je fus m'asseoir sur un sofa. Mon amant vint se jeter à mes genoux, et me fit les caresses les plus flatteuses et les assurances d'une tendresse qui ne finirait qu'avec son être, si l'immortalité pouvait finir. Je n'avais point encore jeté les yeux sur lui ; ce que je fis dans ce moment avec un air timide et déconcerté. Hélas ! quel plaisir et quelle satisfaction n'eus-je point de découvrir en lui la plus belle figure que l'on puisse imaginer, ornée de toutes les grâces de la jeunesse. Il me fit l'aveu de sa passion de la manière du monde la plus spirituelle et la plus galante... » (1).

C'est encore une histoire d'amour que raconte Crébillon le fils, dans le *Sylphe* (2). L'esprit aérien

(1) *L'Amant Salamandre*, p. 371.

(2) *Crébillon le fils, œuvres compl.*, Londres, 1777.

cherche à tenter une mortelle qui ne semble pas farouche : « notre félicité nous ennuie, quand nous ne la partageons avec personne, et tout notre soin est de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. » De la magie élémentaire, il était facile à passer à la féerie proprement dite. Aussi les romans féeriques abondent-ils. Dans *Tanzaï et Néadarné*, histoire japonaise, le moine Crébillon introduit le fils de Cephaès qui, ayant été reçu par une fée en venant au monde, savait tout sans avoir rien appris. Dans les aventures merveilleuses du Mandarin Tum-Hoam, conte chinois, par J.-S. Guellette (1723) nous retrouvons une fée qui accorde, entre autres dons, celui de divination.

Les œuvres de Mme Durand : *Voyages de campagne*, les *Petits soupers de l'Esté*, relèvent du genre féerique, qui a fourni une ample collection publiée sous le titre de Bibliothèque Universelle des romans (1775-89). Le XVIII^e siècle ne tarit pas sur cette donnée à laquelle nous ne pouvons que faire allusion (1). Lorsque le folk-lore classique des Agrippa, des Paracelse l'a laissé, il emprunte à la féerie orientale, comme dans *Abdalla*, envoyé par le Sultan

(1) Nous laissons de côté, comme étant hors de notre sujet, l'immense littérature comprenant les contes où interviennent les fées. Les contes de Mme d'Auneuil (1756), du Comte de Caylus (1745), les contes de J. Cazotte, de Pétis de la Crois (1710), de Dixmerie (1765), de la présidente Dreuillet (1735), de Mlle de la Force (1725), de Mme de Genlis, d'Hamilton (1731), de Marmontel, etc., etc.

des Indes à la découverte de l'île de Borico, où se trouve la fontaine merveilleuse dont l'eau fait ra-jeunir.

L'auteur de Sandisson (1) simule qu'il est le traducteur d'un manuscrit arabe et disserte avant de conter son histoire sur les *Péris* et les *Dives*. Ce genre d'orientalisme féerique fut très goûté. La seule preuve du succès serait donnée par *Abdalla* qui a été l'objet de quatre éditions (1713, 1723, 1745, 1773).

Un auteur, qui s'est acquis un nom immortel, a également exploité le genre de fiction exotique où, sous prétexte d'une correspondance entre orientaux, on fait la critique de son temps. Je veux parler des *Lettres persanes* de Montesquieu (1721). Rica écrit à Rhédi (Lettre LVIII) et lui raconte qu'à Paris, il y a bien des métiers. Pour un peu d'argent, on offre le secret de faire de l'or. « Un autre vous promet de vous faire coucher avec les esprits aériens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans avoir de femmes. » Pour ce dernier trait nous constatons la persistance du succès du *Comte de Gabalis* où se trouve également cette clause de la discipline magique. Mais en même temps, Montesquieu entend produire une œuvre de lumière. Il se moque avec esprit « des devins qui vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient seulement eu un quart d'heure

(1) On croit que Sandisson est le pseudonyme de l'abbé J.-P. Bignon.

de conversation avec vos domestiques. » Le satiriste passe en revue les nombreuses gens qui prétendent être initiés à toutes sortes de sciences secrètes dont la seule force est la crédulité publique. « On ne peut mourir ici que subitement, ironise-t-il en pensant aux alchimistes, chercheurs de panacée universelle : la mort ne saurait autrement exercer son empire ; car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remèdes infailibles contre toutes les maladies imaginaires » (Lettre LVIII). Il avait précédemment parlé de cette liqueur vermeille, grâce à laquelle on a « tiré des grains qui sont de vrai or par leur couleur, quoique un peu imparfaits par leur pesanteur ». Et raille agréablement en disant qu'il s'agit du « secret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raymond Lulle et un million d'autres cherchèrent. »

En beaucoup d'endroits les *Lettres persanes* sont une critique des sciences occultes. Écoutons Montesquieu lorsqu'il fait écrire par Rica à Nathanael Lévi, médecin juif à Livourne. Il dirige ses saillies contre les amulettes et les talismans : « Tu me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes et de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi ? Tu es juif, et je suis mahométan : c'est-à-dire que nous sommes tous deux bien crédules. Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint Alcoran... Mais toi, tu mets toute la confiance sur quelques lettres mystérieuses ;

et sans cette sauvegarde, tu serais dans un effroi continuel. Les hommes sont bien malheureux ! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules ; et au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les instruisent, ou des phantômes qui les séduisent. Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? Quel effet veux-tu leur dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-elles avec les vents pour apaiser les tempêtes, avec la poudre à canon pour en vaincre l'effort avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante et la cause mortifique des maladies pour guérir ?... » (Lettre 143). Montesquieu appelle sans fard les livres de sciences occultes des livres d'« ignorance occulte ». Mais cet écrivain ne se contente point de poursuivre la superstition, la crédulité, l'excès de la sottise ; il dirige sa fronde à la religion, le pape n'est plus à ses yeux qu'un magicien. Au fond, pour Montesquieu, Religion, Superstition et Magie sont trois termes identiques, comme Prêtres et Charlatans le sont également, ou plutôt l'étaient dans sa jeunesse puisque, plus tard, dans l'*Esprit des Lois* il reconnut la grandeur morale du christianisme.

Deux ouvrages émergent encore de la foule de cette littérature merveilleuse, le *Diable amoureux*, de Cazotte (1776) et le *Diable boiteux* de Lesage (1707). Leur succès a été considérable. L'œuvre de Lesage contient, d'une plume légère, la satire des

sciences magiques. Celle de Cazotte fut l'occasion, paraît-il, d'une singulière confusion. Un lecteur prit au sérieux la fabulation cabalistique de son roman et le crut vraiment « initié » à la magie.

CHAPITRE VII

La Magie et la Franc-Maçonnerie.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que la Magie était très particulièrement pratiquée, au XVIII^e siècle, dans les Loges maçonniques. Ce n'est pas un des traits les moins curieux de cette époque plus étrange qu'il n'y paraît tout d'abord. Un auteur parle de la « maladie du surnaturel » dont elle fut affectée. (1)

Il est évident que nous aurons soin de ne pas nous préoccuper de la franc-maçonnerie relativement à ses principes philosophiques ou religieux. Son but, si elle en a un, à ce moment nous laisse indifférent, son organisation également. Les croyances et les pratiques magiques de quelques-uns de ses membres ont seuls, pour nous, de l'intérêt. Mais d'autre part, nous aurions cru rester incomplet, plus qu'il ne convenait, si nous n'avions pas consacré quelques pages aux sociétés diverses qui donnent à cette époque une physionomie très originale. Car voici la description qu'en faisait un contemporain : « Il existe des sociétés dans Paris où l'on dépense un argent énorme à

(1) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 103.

s'occuper des sciences mystiques. On est persuadé qu'il y a dans la nature des puissances, des esprits invisibles, des sylphes qui peuvent être à la disposition des hommes ; que la plupart des phénomènes de la nature, toutes nos actions tiennent à des ressorts cachés, à un ordre d'êtres inconnus ; qu'on n'a pas assez ajouté foi aux talismans, à l'astrologie judiciaire, aux sciences magiques ; que la fatalité, les destinées mêmes sont déterminées par des génies particuliers qui nous guident à notre insu, sans que nous apercevions les fils qui nous tiennent ; enfin que nous ressemblons tous, dans ce bas monde, à de vrais pantins, à des esclaves ignorants et complètement aveugles. Ils impriment fortement dans toutes les têtes qu'il est temps de s'éclairer, que l'homme doit jouir de ses droits, secouer le joug des puissances invisibles, et apercevoir au moins qui le régit. Ce goût pour les choses voilées, à sens mystique, allégorique, est devenu général dans Paris, et occupe aujourd'hui presque tous les gens aisés. Il n'est question que d'association à grands mystères. Les lycées, les clubs, les musées, les sociétés d'harmonie sont autant de sanctuaires où l'on ne doit s'occuper que de sciences abstraites. Tous les livres à secrets, tous ceux qui traitent du grand œuvre, des sciences mystiques, cabalistiques, sont les plus recherchés ». (1)

(1) *L'Antimagnétisme*, Introd. p. 3.

Ce témoignage, décisif tant au point de vue de l'esprit général que pour l'enjouement en faveur des groupements secrets où l'on s'occupe de magie, nous autorise à pénétrer, autant que nous le pourrons, dans ces antres mystérieux.

Il faut l'avouer, le but que se proposent les sciences occultes est élevé. « Les sciences occultes, déclare un auteur qui est l'héritier des croyances du XVIII^e siècle, Ragon, révèlent à l'homme les mystères de sa nature, les secrets de son organisation, le moyen d'atteindre son perfectionnement et au bonheur, enfin l'arrêt de sa destinée ». (1) Or, d'après le même auteur, une certaine maçonnerie — la maçonnerie iatrique, aurait été instituée au XVIII^e siècle. Les adeptes cherchaient la médecine universelle. Un seul grade en est connu sous le nom de Cos. (2)

L'Iatricie était fondée sur la théorie des *correspondances et des signatures*. Une maladie diagnostiquée par l'astrologie iatrique était détruite par l'usage des plantes correspondant à la partie du corps affecté. Le *basilic*, la *lavande*, le *safran*, guérissent les douleurs d'estomac, car ce viscère est sous l'empire du lion et ces trois plantes correspondent à ce signe zodiacal. L'anthora est indiquée pour les maladies du cœur, car cette plante représente par ses racines deux cœurs unis. Ainsi de suite.

(1) Ragon, *Maçonnerie occulte*. Suite à l'*Orthodoxie maçonnique*, p. 417.

(2) *Ibid*, p. 450.

Au nombre des adeptes habiles dans les arts occultes, un des plus éminents, un de ceux dont le nom est resté retentissant, n'est autre que celui qui fut en son temps appelé le *divin* Cagliostro. Evoquer ce nom, c'est rappeler celui qui passe pour avoir été un aventurier de grande envergure. Il a pourtant rencontré des auteurs qui ont tenté de le justifier. (1) Mais là encore, le pour et le contre ne sont point de notre domaine. Et nous n'entrerons point dans la discussion. Sans doute, c'est bien avec une certaine emphase qu'un historien classique de la magie, Eliphas Lévi, prétend que le sceau de Cagliostro « est aussi important que celui de Salomon, et atteste ses initiations aux secrets les plus relevés de la science. » (2) Il y a trop d'affirmations incontrôlables chez cet auteur pour le prendre souvent au sérieux.

Ainsi que penser de lui lorsqu'il décrit le sceau mirifique auquel nous venons de faire allusion. En expliquant les lettres cabbalistiques des noms d'Acharat et d'Athota, il exprimerait, dit-on, les principaux caractères du grand arcane et du grand œuvre. (3) Ce fameux sceau se composait d'un serpent percé d'une flèche, il figurerait la lettre hébraïque Aleph. Et la flèche correspondrait au Python de la fable antique...

Abandonnons la description de l'emblème et son

(1) Marc Haven, *Cagliostro*.

(2) Eliphas Lévi, *Histoire de la Magie*, p. 429.

(3) *Ibid.* p. 429.

interprétation arbitraire. Reconnaissons seulement avec l'historien de la magie, Eliphas Lévi, que Cagliostro n'est pas sans importance dans l'histoire de cette tradition. Avouons même que toute sa vie ne fut qu'un scénario magique.

Cagliostro est donc un mage. A ce titre il rentre dans le domaine de notre étude. Mais encore une fois, nous négligerons ce qui présente, dans ses actes, un caractère religieux ou politique.

Cagliostro se souvient d'avoir habité, tout jeune, Médine, près du muphti Salaabym. Trois eunuques le servaient et le muphti lui témoignait une grande considération. En ce temps il ne s'appelait point Cagliostro mais Acharat et avait pour maître un certain Althotas. Ce sage lui révéla, entre autres sciences plus vulgaires, le mystère des Pyramides, qui sont le trésor des connaissances humaines. De Médine quittant le muphti qui pleura de le voir partir, il s'en fut à la Mecque où il demeure près du schérif. Il repart pour l'Egypte, où, à nouveau, de grands mystères lui sont transmis. Mais l'Odyssée continue : il visite l'Afrique, l'Asie, Rhodes, Malte. Dans cette dernière ville le grand maître Pinto le reçoit dans son palais. C'est là que son maître Althotas lui apprend son illustre naissance : il est le comte de Cagliostro. Tel est le roman succinctement raconté que l'on croirait extrait d'une féerie, que le mage aventurier récitait, et qui ne ressemble à rien avec la biographie tirée de la procédure instruite par l'Inquire conti-

sition en 1790, à Rome. Dans cette biographie plus banale, le merveilleux vient pourtant se mêler. Cagliostro aurait persuadé à un orfèvre que, dans une certaine grotte, il y avait un trésor dont il pourrait se rendre possesseur. Il n'en coûterait à l'orfèvre que soixante onces. Voilà nos deux hommes partis à la conquête du trésor. Arrivés en rase campagne, Cagliostro fait des opérations magiques. Mais, tout à coup, surviennent quelques brigands déguisés en diables qui rossent le crédule orfèvre. Dénoncé à la justice le mage dut s'enfuir.

Nous ne le suivrons pas dans sa course vagabonde : en Italie, en Espagne, en Portugal, en Angleterre ; nous le rejoignons à Paris, où il allait avoir un théâtre digne de lui. Il y fait la connaissance de deux personnes distinguées pour lesquelles l'alchimie a des attrait. Précisément Cagliostro connaît le secret de la transmutation et celui de la panacée. Mais il eut de nouveaux « ennuis » ; notre mage s'enfuit encore.

Le voilà de retour à Malte où il vend de l'eau de beauté, à Naples où il professe la cabbale. Etre en France le hante ; Cagliostro séjourne à Marseille. Il y rencontre une dame qui est en rapport avec un chercheur de la pierre philosophale, Notre aventurier se propose donc de lui faire de l'or... Nouvelle randonnée.

A Londres, il prétend avoir découvert, par moyen

astrologique, de connaître les numéros sortants d'une loterie. C'est dans cette capitale qu'il connut les sociétés de Francs-Maçons. Il joua du prestige, et comme le comte de Saint-Germain, le comte de Cagliostro, qui était devenu le marquis de Pellegrini, marquis Balsamo, racontait avoir assisté aux noces de Cana, connaître la science des Pyramides. Ses vins, ses équipages, ses poudres et pommades, ses secrets lui attirèrent des admirateurs. Il connut une réelle célébrité. On sculpta son buste et sur le cartouche de l'un d'eux, un enthousiaste inscrivit ces mots : « au divin Cagliostro. »

Ce fut bien mieux en Courlande, le fanatisme voulut le mettre sur le trône du duc régnant. Il sut refuser. A Holstein où il se réfugia, Cagliostro demande au comte de Saint-Germain une audience secrète. Celui-ci lui donna rendez-vous pour deux heures du matin. La description féérique que l'on donne de cette visite est à tel point fabuleux, que nous nous interrogeons si les ennemis du mage n'ont pas ajouté du merveilleux aux circonstances extraordinaires. Nous ne pouvons les retracer : l'ir-réel se transforme en exagérations burlesques.

Nous retrouvons Cagliostro à Saint-Petersbourg où il exerce la médecine (?).... Mais nous avons hâte d'arriver avec lui à Lyon où, surtout, sa vie maçonnique se développa. Dans cette ville, il fonda la maçonnerie dite *Egyptienne*, dont l'hiérophante est le « grand-copte. »

Notre thaumaturge promet à des disciples, pour leur régénération physique, de leur dévoiler le secret de la pierre philosophale. Il enseigne l'art d'évocations magiques ; il révèle tout ce qui est nécessaire pour les produire : prostrations, adorations, insufflations, aspirations, fumigations, exorcismes, etc. Il apprend la science de se rendre familier les esprits. Les principaux sont au nombre de sept et président aux mouvements des sept planètes. On les nomme : Anaël, Raphaël. Michaël, Gabriël, Zobiachel, Uriël et Anachaël.

Son procédé de régénération physique était compliqué. Tous les cinquante ans, on devait faire une retraite de quarante jours, seul, à la campagne avec une personne fidèle, jeûner, boire la rosée de mai, recueillie sur les blés en herbe avec un linge de lin pur et blanc, manger des herbes nouvelles. — Tous les cinquante ans ! Fallait-il avoir confiance dans les recettes du mage pour supposer qu'on aurait plusieurs fois à les employer ! Quoi qu'il en soit, le 17^e jour on pratiquait une saignée. Puis il était recommandé dix gouttes de baume d'agoth le matin et six le soir, dose augmentée de deux gouttes par jour jusqu'au 32^e. Renouveler la saignée et dormir, puis rester au lit jusqu'à la fin du 40^e jour. Entre temps, on a pris trois grains de médecine universelle. Cette médecine se composerait — car d'après Eliphas Lévi on ne tient pas pour authentique la recette de Cagliostro — de mer-

cure astral et de soufre d'or. La cure terminée, le vieillard a rajeuni.

Nous ne sommes pas, certes, entré dans tous les détails de l'extravagante thérapeutique du mage qui prétendait encore que le grain de panacée était celui que Dieu créa pour rendre l'homme immortel et dont il avait perdu la connaissance par suite du péché !

Certains admirateurs de Cagliostro se soumirent — chose incroyable ! — à cette quarantaine dans l'espoir du rajeunissement. Aucun ne put naturellement terminer l'épreuve. Lors de son interrogatoire, Cagliostro répondit, interrogé sur une médecine aussi bizarre que prétendument universelle, qu'il ne l'avait conseillée que « pour se conformer à la folie des hommes du siècle. » Les gens, à vrai dire, étaient en effet dans je ne sais quel délire. Le mage, déjà glorifié comme un être surnaturel par la masse de ses enthousiastes partisans, connut des jours d'exaltation plus grands encore une fois que sa condamnation fut prononcée. On l'appelait *père adoré, maître respecté*. C'était la monnaie courante de la génération. On lui baisait les mains et les pieds. On lui demandait sa bénédiction. Voici en quels termes étonnants Laborde, dans ses *Lettres sur la Suisse*, parle de Cagliostro : « Sa figure annonce l'esprit, exprime le génie ; ses yeux de feu lisent au fond des âmes. Il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie ; son éloquence

étonne et entraîne, même dans celles qu'il parle le moins bien. J'ai vu ce digne mortel, au milieu d'une salle immense, courir de pauvre en pauvre, panser leurs blessures dégoûtantes, adoucir leurs maux ; les consoler par l'espérance, leur dispenser ses remèdes, les combler de bienfaits, enfin les accabler de ses dons, sans autre but que celui de secourir l'humanité souffrante. Ce spectacle enchanteur se renouvelle trois fois chaque semaine ; plus de quinze mille malades lui doivent l'existence. »

Les retours de fortune survenus, — comble de l'enthousiasme ! — il n'y a pas jusqu'à Vergennes et au marquis de Ségur qui réclament l'appui des magistrats en faveur du « noble étranger. » (1).

Cagliostro avait donc fondé une loge maçonnique. C'est là qu'il développait ses expériences magiques. Pour le grade de maître notamment, il communiquait au candidat la puissance de faire intervenir les esprits. Ce candidat était désigné sous le nom de *colombe*. Il fallait, en effet, beaucoup de candeur pour se prêter aux opérations magiques du grand cophte.

Nous avons un témoignage de choix pour décrire les phénomènes surnaturels qui se passaient, dit-on, dans la loge de rite Egyptien, établie à Lyon par Cagliostro. C'est celui de Marquis Louis-Claude de

(1) *Compendio della vita et delle geste di G. Balsamo.* Roma, 1791.

Saint-Martin, fameux écrivain mystique qui avait pris le surnom de « Philosophe inconnu ». Il retrace la cérémonie merveilleuse qui se déroula à la « consécration » de la Loge. Ces travaux durèrent trois jours, les prières cinquante-quatre heures, il y avait vingt-sept membres. Tandis que les membres assemblés priaient l'Eternel de manifester son approbation par un signe visible, et comme le maître — c'est-à-dire Cagliostro — se trouvait au milieu de ses disciples, le *Réparateur* — dans le langage mystique de St-Martin ce terme désigne le Christ — parut et bénit les membres de l'assemblée. « Il était descendu, raconte textuellement le marquis illuminé, devant un nuage bleu qui servait de véhicule à cette apparition ; peu à peu il s'éleva encore sur ce nuage qui, du moment de son abaissement, du ciel sur la terre, avait acquis splendeur si éblouissante, qu'une jeune fille, présente, n'en put soutenir l'éclat. Les deux grands prophètes et le législateur d'Israël leur donnèrent aussi des signes d'approbation et de bonté. » Saint-Martin qui rapporte en détail cette scène (1) ne met pas en doute les résultats de l'opération magique de Cagliostro, quoiqu'il n'exprime cependant que du mépris pour l'homme. Il en profite seulement, étant donné que Cagliostro réussit ses évocations, d'en détourner ses propres disciples, car il

(1) Correspondance de St-Martin avec Kirchberger, p. 1862. cf. Marc Haven, *Cagliostro*, p. 152 et sq.

voit que « malgré l'abjection de son état moral » ce charlatan — c'est Cagliostro dont il parle — a obtenu des phénomènes magiques.

Nous examinerons dans un instant ce qu'il en est au sujet de la magie relativement au théosophe de Saint-Martin. Saint-Martin, en effet, comme Cagliostro qu'il méprise comme Martinez de Pascalis, comme Swedenborg, comme Mesmer, comme le Comte de Saint-Germain, comme tout le monde, allais-je dire, fait de la magie. Mais nous sommes dans un siècle, a-t-on pu écrire, où « les Martinistes (1), Martinesistes, les Swedenborgistes, les Egyptiens (2), etc. tournent toutes les têtes, ont des milliers de sectateurs, où l'on fait voir le mystère de la trinité s'opérer dans le ciel une fois par année, où l'on vous fait manger des pommes de l'arbre de vie, où l'on produit à volonté, par la coincidence de deux idées, une omelette au lard sur une table, où l'on s'entretient avec Dieu, où les personnages d'une tapisserie se détachent pour vous servir, où le roi de Suède, séparé de son corps, erre au milieu des sphères célestes, où l'on répète enfin tous les rêves et tous les contes des charlatans de tous les siècles » (3).

Revenons à la « maîtrise » obtenue par le pouvoir du grand-maître Cagliostro qui communique au can-

(1) On désigne par ce nom les disciples de St-Martin.

(2) Allusion aux disciples de Cagliostro.

(3) Cambri, *Voyages en Suisse*, 1788.

didat la puissance qu'il avait eu avant la chute du premier homme. La « colombe » à laquelle nous avons précédemment fait allusion, amenée devant le vénérable de la Loge, prie afin de servir de médiateur entre le grand-maitre et les esprits invoqués. Vêtue d'une robe rituelle, elle est enfermée dans un lieu séparé du temple et tendu de blanc, que l'on appelle le « tabernacle ». Le vénérable dit les prières et, exerçant le pouvoir délégué par le grand cophte, il enjoint aux sept esprits de se manifester à la colombe. Dès qu'ils ont paru, la colombe les interroge sur les mérites du candidat à la maitrise. Nous ne reproduisons pas tous les détails d'aussi étranges cérémonies. Nous le retraçons pour en avoir seulement une idée suffisante pour en constater mentalement l'anachronisme avec les mœurs du siècle de Voltaire. Voici le texte d'une formule par laquelle les esprits sont évoqués : « Par le pouvoir que le grand cophte a donné à ma maitresse et par celui que je tiens d'elle et de mon innocence, je vous ordonne, anges primitifs, de consacrer ces ornements en les faisant passer par vos mains. » On convoque également Moïse. La colombe doit lui demander s'il approuve, ainsi que les sept esprits, la cérémonie d'initiation... (1)

(1) Pour tous les détails de ces réceptions, voir l'étude de Mme de Boyeldieu d'Avigny, reproduite dans le *Dictionnaire des prophéties* (Ed. Migne) et qui est d'ailleurs inspiré par l'ouvrage intitulé : *La vie et les actes de Joseph Balsamo, 1791*.

Nous avons pénétré au milieu de ce monde maçonnique, d'une bizarrerie incontestable, pour montrer aussi que des hommes, qui ne sont point des aventuriers, comme le Comte de Saint-Germain ou Cagliostro, se prêtèrent à la fantasmagorie de l'appel des anges. Un Saint-Martin par exemple, le Philosophe Inconnu, l'auteur du *Tableau Naturel, des Erreurs et de la Vérité*, et de plusieurs autres productions théosophiques, s'adonne aussi à la magie. On peut sans doute ne point partager les doctrines de Saint-Martin, juger différemment sa tournure d'esprit. Mais ce théosophe ne cherche point, est-on assuré, à en imposer et à faire des dupes. Et pourtant, ses pratiques magiques permettent qu'on les compare, et même qu'on le joigne à un Cagliostro.

Saint-Martin écrit à un correspondant : « Nous travaillons à force, pour vous T. C. Maître, nous nous employons tous pour vous faire passer les matériaux nécessaires pour l'avancement et l'instruction de vos limites. Mais comme le Maître ne sait point au juste le nombre des ouvrages que vous avez déjà en main, non plus que leurs titres et les sujets qu'ils renferment, je vous prie de me faire passer incessamment la note de ce que vous possédez afin que nous ne fassions pas le double employ. Vous aurez la bonté de détailler dans cette note les invocations qu'on a pu vous donner, et sur quel grade [elles tombent ; si vous avez quelque chose

sur le cérémonial de vos assemblées et de tout ce qui s'y doit pratiquer pour la régularité de vos travaux, etc. » (1) Il écrit encore : « Je vous envoie tous les mots qui sont nécessaires dans la réception et ordination, le tout avec des renvois correspondant qui vous sont faciles à trouver... » Il prescrit dans une autre lettre les rapports cérémoniels avec la disposition des planètes; certaines formalités, telles que : « Vous parfumerez avec les ingrédients que vous avez le cercle pendant trois tours en partant devers ouest et allant vers nord. La circonférence avec un pied et demi d'elle à son centre... Pour l'invocation que je vous ai envoyée par le dernier courrier vous pouvez suivre exactement toute l'instruction qui la concerne, c'est-à-dire que vous pouvez l'opérer tous les jours sans avoir égard à la Lune... » Il transmet le texte de l'« exconjuración » du midi pour les équinoxes, qui commence par ces mots : « Je te conjure, Satan, Belzébuth, Baran, Leviathan, à vous tous, êtres formidables, êtres d'iniquité, de confusion et d'abomination, à vous tous, alerte, terreur et frémissement, prompts à ma voix et commandement, à vous tous Grands et Puissants Démones des quatre régions démoniaques... etc. » (2)

Pour étonnés que nous soyons, il faut se rendre

(1) Lettre du 5 mai, 1771. Cf. Papus, *L. C. de Saint Martin*, p. 90.

(2) Lettre du 5 mai, 1771, p. 96.

à l'évidence. Le « Philosophe Inconnu » doux et rêveur, se livre aux opérations magiques. A cette période, le moment de sa vie où il en est engoué, il est le disciple obéissant de Martinès Pasqually, singulier personnage d'un siècle qui en connut tant, et dans les doctrines duquel la magie cérémonielle occupe une place très importante. Ce Martinès prescrit à ses adeptes des régimes alimentaires, leur enseigne les correspondances astrologiques, les prières, les attitudes, les gestes, les vêtements, les parfums, les évocations... tout ce qui est nécessaire pour être un mage.

Nous n'avons pas à revenir sur le comte de Saint-Germain pour le caractériser. Il serait superflu de le suivre dans les loges maçonniques où cet initié dispense l'élixir d'immortalité dont il se prétendait l'inventeur. (1)

L'incrédulité de Voltaire, Diderot, Helvétius, d'Argens n'avait pas réussi à faire disparaître le diable de la scène du monde. « A Paris, une quinzaine d'années avant la Révolution, lisons-nous dans un ouvrage très nourri de faits, l'évocation du diable était devenue, dans la haute société un passe-temps assez répandu. » (2) Et l'auteur de cet ouvrage note que les mémoires du temps ont laissé la description d'une séance magique qui eut lieu chez le

(1) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 125.

(2) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 110.

duc de Chartres alors grand-maître de la Franc-Maçonnerie française. Il y avait avec le Duc, la comtesse Agnès de Buffon, belle-fille du célèbre naturaliste, le duc de Lauzun et quelques autres personnes du grand monde. On plaça sur une table une coupe de cristal dans laquelle se débattait un crapaud qui avait reçu, depuis le baptême jusqu'à l'extrême-onction, tous les sacrements. Un prêtre interdit, diseur de messes noires, les lui avait conférés. L'évocateur se mit à genoux devant le crapaud et lui adressa certaines paroles qui ont été conservées. « Saint-Ange, mon cher Ange, mon bel Ange, l'Enfer triompherait-il pour nous ? Michel dénouerait-il ce que Satan a lié ? Oyez moi ! Oyez-moi ! Oyez-moi ! » (1) Ne nous étonnons plus de la folie humaine.

Redisons-le ; nous sommes à l'époque où un prêtre, dans le but de découvrir des trésors, l'abbé Rouzic, a été condamné à 20 ans de galères pour s'être livré à des pratiques de magie.

Bien loin de réagir contre le goût pour le merveilleux, la Franc-Maçonnerie, remarque le même auteur, se laissait entraîner, au moins en partie, dans l'occultisme. » (2) Nous n'avons pas à examiner s'il est vrai que swedenborgien fut le principe originel du mouvement magique. Nous voulons donc ignorer s'il est exact que Schroepfer, Martinès

(1) *Ibid*, p. 111.

(2) H. d'Alméras, *Cagliostro*, p. 114. .

de Pasqualis, Saint-Martin, le Comte de Saint-Germain, Weishaupt et Cagliostro lui-même furent les disciples directs ou indirects de l'illuminé suédois. Ce que nous devons retenir, c'est que tous ces personnages notoires au xviii^e siècle s'adonnèrent à la magie.

Quelle extraordinaire confusion ! Les esprits les plus différents, les mystiques vertueux et les fourbes, les sots et les théosophes candides appartiennent au monde maçonnique où l'on s'occupe de magie. Les Cagliostro, les Saint-Martin, les Mesmer, les Etteilla, etc., ne composent-ils pas la réunion la plus disparate ? Comme ces contemporains et collègues en maçonnerie, Etteilla sait, lui aussi, « commander les esprits ». Il a donné, dans son ouvrage des *Sept nuances*, le rituel complet de l'évocation. Il le présente au public avec confiance en déclarant qu'il a passé 67 ans à travailler jour et nuit pour atteindre ce but : commander les Esprits ! (1)

Reproduisons par curiosité au moins une partie de l'une des prières que le conjurateur doit formuler : « Je t'implore, ô grand et puissant Adonay, maître de tous les Esprits, je t'implore ô Eloïm, je t'implore ô Jehovam : O grand Adonay, je te donne mon âme, mon cœur, mes entrailles, mes mains, mes pieds, mes soupirs et mon être : ô grand

(1) Etteilla, *Les Sept nuances* (S. l. n. d.) chap. II, p. 9.

Adonay, deigne m'être favorable. Ainsi soit-il. *Amen* ».

« Prenez ensuite votre repas, recommande ensuite le théurge, et ne vous deshabillez ni ne dormez que le moins qu'il vous sera possible pendant tout ledit quartier de Lune, pensant continuellement à votre ouvrage, et fondant toute votre espérance dans l'infinie bonté du grand Adonay ; après quoi le lendemain de la première nuit dudit quart de lune, vous irez chez un droguiste pour acheter une pierre sanguine dite *Ematille*, que vous porterez continuellement avec vous, crainte d'accident (1)... »

L'une de ses objurations à Lucifer qu'il appelle « l'Empereur Lucifer est risible. En voici la fin : Il est commandé au démon de paraître ou alors « Submiritillor Lucifuge, tu vas être éternellement tourmenté, par la grande force de cette baguette foudroyante. *In subito.* »

Etteilla indique ensuite la manière d'établir un pacte avec le diable ; il révèle mille autres secrets de cette importance, mais nous connaissons suffisamment notre auteur pour ne pas insister.

Au fond, ni Martinès de Pasqualis, ni son disciple Saint-Martin, ni Cagliostro ni Etteilla n'innovent, ils continuent la tradition, et lorsque l'on compare leurs conjurations magiques avec celles que l'on attribue à Corneille Agrippa, on s'aperçoit que les

(1) Etteilla, *Les sept nuances*, ch. II, p. 10.

adeptes du xviii^e siècle n'ont introduit que des variantes arbitraires (1).

Avec Mesmer, qui mêle aux découvertes de Newton certaines théories de l'astrologie judiciaire, nous revenons au siècle de Paracelse et des Van Helmont.

Avant de se produire à Paris, en 1788, où ses doctrines sur le magnétisme animal furent l'objet de vives contradictions mais aussi d'enthousiastes approbations, ce médecin avait publié une thèse sur l'influence des planètes !

Toutefois cette physionomie, une des plus curieuses parmi les bizarreries du siècle, ne se rattache que très indirectement à notre sujet. Et ce n'est qu'en attribuant au terme de Magie un sens infiniment large que certains auteurs y font rentrer le Mesmérisme.

(1) Cf. *Les œuvres magiques de C. Agrippa*, par Pierre d'Aban, avec des secrets occultes. Liège, 1788.

CHAPITRE VIII

CONCLUSIONS

Le fait de la croyance à la magie. — Ses causes.

La lutte contre cette superstition.

I

Dans ce dernier chapitre, nous nous efforcerons de découvrir les raisons de la croyance à la magie, et de mesurer les progrès accomplis par la raison au cours de ce XVIII^e siècle.

Nous avons d'abord longuement constaté la vigueur de la croyance à la magie, et cela dans toutes classes de la société. Nous aurions pu facilement insister. Ainsi, reproduisons encore quelques détails pittoresques. La femme de chambre de Mme de Pompadour a laissé des mémoires où, naturellement, nous apprenons ses relations avec le comte de Saint-Germain ; mais la favorite, nous révèle-t-on, avait également « la fantaisie de consulter une sorcière appelée Mme Bontemps, qui avait prédit à M. l'abbé de Bernis sa fortune et qui lui avait dit des choses surprenantes (1) ».

Ce serait une regrettable lacune de ne point citer

(1) Mme de Hausset, *Mémoires*, Paris, 1824, p. 138.

une autorité si importante que Diderot : « Qui croirait, s'écrie-t-il à propos des sciences magiques, que les hommes instruits aient donné sérieusement dans ce tissu indigeste et ridicule de suppositions ? Qui croirait que, dans ce siècle même où l'esprit humain a fait de si grands progrès en tout genre, il y ait encore des gens qui n'en sont pas détrompés ? Le fait, cependant, n'est que trop vrai (1) ».

Les *Lettres d'un Indien à Paris*, de Caraccioli, ouvrage paru en 1789, fortifie pleinement l'affirmation de Diderot.

Cet auteur observe que les femmes de la haute société, surtout, se montrent ferventes des arts occultes (2). Il les décrit faisant des évocations magiques (3), et termine en disant : « j'ai appris qu'il y avait plus que jamais dans Paris de ces espèces de maniaques qui donnaient dans ces illusions, et que s'il était dans leur pouvoir, elles feraient renaître les siècles où l'on croyait aux revenants, où l'on allait au Sabbat (4)... »

Qu'ils soient laïques ou théologiens, les auteurs sont d'accord. « Quel ouvrage plus nécessaire dans un temps où le préjugé exerce un empire si absolu » s'exclame le R. P. Le Brun dans la dédicace de son

(1) Diderot, *Diction. Encyclop.* Art. *Magie*, Œuvr. compl., tome XVI, p. 541.

(2) Caraccioli, *Lettres d'un Indien*, 1789, tom. II, p. 221.

(3) *Ibid.*; p. 232.

(4) *Ibid.*, p. 234.

Histoire critique des pratiques superstitionnelles, ouvrage qui devait avoir un grand succès tout au long du XVIII^e siècle (1). Quant à J.-B. Thiers, curé de Vibraie, il s'est acquis un nom désormais classique en dénonçant par le menu tous les genres de superstitions. Il estimait que les catéchistes ne parlent presque jamais de la superstition « ou souvent ce qu'ils en disent est ou si sec, et si languissant, ou si vague et si indéterminé, que les peuples n'ont ni touchés ni instruits, bien loin d'en être persuadés (2) ». Thiers a pris une longue revanche. Son traité forme quatre volumes compacts où sont énumérées les moindres pratiques magiques.

Nous avons vu dans un chapitre précédent à quelles opérations chimériques on se livrait en évoquant ou conjurant les esprits. Il n'y a pas que dans les loges maçonniques où l'on s'adonnait à ces pratiques magiques. A ce sujet, le témoignage de Saint-André est précieux à recueillir.

D'après cet auteur on peut estimer à quel point était invétérée la croyance dans la vertu des « clavicules de Salomon », de toute espèce de grimoire (3). « Je connais, avoue-t il, des gens si forte-

(1) La première édition du livre du R. P. Le Brun est de 1702. Il a remanié lui-même la seconde édition parue en 1732. Il y a encore deux autres éditions pour souligner le succès de cet ouvrage, en 1733 et en 1737.

(2) Thiers, *Traité des superstitions*. Paris, 1741. Préface.

(3) Les grimoires n'avaient pas le privilège d'intéresser seulement le peuple. M. de Bachelay, fermier général, publia une édition des *Clavicules de Salomon*.

ment persuadés que par des caractères et des conjurations qu'on trouve dans ces sortes de livres, on peut forcer les esprits qu'ils appellent gardiens des trésors, à les découvrir et à les abandonner, que quoiqu'ils aient été trompés mille fois, ils cherchent encore tous les jours de nouveaux fripons qu'on leur indique. Croyant ou qu'ils sont plus habiles que les autres, ou que leurs livres sont meilleurs, et en meilleure forme » (1). Cet auteur rapporte même un fait inconcevable. Un prêtre, à ce propos, « poussait l'extravagance au-delà de l'imagination » (2).

Rien ne serait plus facile que d'accumuler les preuves de la croyance à la magie au XVIII^e siècle en France. Mais, nous croyons en avoir énuméré suffisamment pour établir le fait. On nous excusera d'ajouter quelques notes bibliographiques qui montreront, d'une manière superflue, l'intensité de cette croyance. L'abbé Richard publie en 1766 une *Théorie des songes* où il étudie même la question des incubes. L'abbé de Vallemont compose une *Dissertation sur les maléfices et les sorciers, selon les principes de la théologie et de la physique* (1752). L'abbé Jean Pierquin est vraiment hanté par le problème de la magie. Il écrit de nombreuses Dissertations : 1) sur l'évocation des morts, 2) sur les fantômes et les farfadets, 3) sur l'apparition des morts, 4) sur l'ob-

(1) Saint-André, *Lettres sur la Magie*, p. 98.

(2) *Ibid.*, p. 99.

session naturelle, 5) sur le sabbat des sorciers, 6) sur les transformations magiques ; en outre une conjecture physique sur la vue meurtrière de l'œil humain et la façon extraordinaire de tuer les pigeons ! (1). Henrion est l'auteur de *Mémoires philosophiques où l'on trouve l'origine des sylphes, des gnomes, des nymphes, la possibilité et l'existence des charmes, leur nature dévoilée, etc.* Et, réfléchissons à la date où parut cet ouvrage : 1793 !

On voit qu'il est impossible de conclure avec Garinet en disant à propos du XVIII^e siècle : « Nous arrivons à une époque où le diable perd son crédit. Les libertins commencent à contester son pouvoir ; vainement les parlements donnent encore parfois quelques scandales ; l'empire de Satan se détruit insensiblement » (2). Il n'a rien moins fallu, en réalité, que la poussée formidable et ininterrompue des rationalistes, des sceptiques, et de tous les incrédules (3).

II

Concernant les œuvres d'imagination, les auteurs évidemment n'étaient point dupes. S'ils pensent que la croyance aux esprits élémentaires est un legs de

(1) J. Pierquin, *Œuvres physiques*, Paris, 1744.

(2) Garinet, *Histoire de la Magie en France*, p. 256.

(3) Notons que dans les *Lois criminelles*, de Muyart de Vouglans, la réalité de la magie est un fait indiscutable. Or, cet ouvrage a été publié en 1780.

l'antiquité, ils entendent bien que tout l'appareil magique de leurs romans et de leurs contes n'est qu'imaginaire, et ils l'emploient pour l'amusement. C'est ce que déclare Th. Laffichard, l'auteur de la *Salamandre*, nouvelle allégori-comique. « Les poètes et les philosophes païens avaient assurément une imagination des plus profondes, avoue-t-il modestement, nous leur devons encore aujourd'hui ce que nous avons de plus merveilleux et de plus flatteur dans notre littérature, et dans nos ouvrages de théâtre... Ces divins génies de l'antiquité nous ont ouvert un champ fertile, où nous puisons tous les jours les fondements les plus solides de nos romans et de nos comédies : sans eux peut-être serions-nous encore dans l'ignorance que les quatre éléments sont habités par des êtres susceptibles de nos passions... Ces anciens, si respectables, ont donc écrit, continue ingénument Laffichard, que cet espace fluide environnant notre hémisphère était peuplé de Sylphes qui quelquefois, se manifestaient aux dames, d'une beauté non commune, et en devenaient amoureux, et que les Sylphides devenaient aussi éprises des hommes ; c'est à ce système que nous devons *la Sylphide*, pièce de théâtre italien, qui a eu dans sa nouveauté un très grand succès, et que l'on revoit encore tous les jours avec beaucoup de plaisir. — Depuis peu, l'on a vu, sur le même théâtre, une très jolie comédie de M. de Sainte-Foi. » Il s'agit encore d'un *Sylphe*, pièce qui « a fait l'amu-

sement de tout Paris... » Et Laffichard passe des Sylphes aux gnomes, nayades et tous autres habitants des quatre éléments. Et il s' imagine avec candeur que, pour chimérique qu'ils sont « sans doute », le cœur et l'esprit y trouvent leur compte (1).

Il faut bien admettre que le cœur et l'esprit étaient satisfaits étant donné le grand nombre de romans, de contes, et même de pièces de théâtre que la magie inspira. Relativement au spectacle, après avoir noté que rien n'avait davantage passionné l'opinion publique à la fin du règne de Louis XIV que le problème de la transmutation des métaux, M. Reynier observe également, bien que le monde fantastique des esprits de l'air et des diables connus ait reparu avec une nouvelle fréquence sur la scène, qu'un sensible progrès s'était opéré dans les idées. « On pouvait, estime-t-il, se divertir sans appréhension aux apparitions fantastiques et à l'éternel combat des bons et des méchants génies, parce qu'on savait bien, au moins dans la bourgeoisie moyenne qui fréquentait le théâtre, que tout ce merveilleux était inoffensif, parce qu'on avait cessé de croire à la réelle efficacité des pilules magiques et de la poudre de perlinpinpin » (2). Quoiqu'il en soit de

(1) Laffichard : *La Salamandre*, 1744, p. 8. Voir également Comtesse d'Hautpoul : *Le Bouquet enchanté*. « Sans croire à ce pouvoir magique, amusons-nous quelquefois à dire des contes. »

(2) G. Reynier, *Thomas Corneille*, 1892, p. 292.

ce jugement, que l'on nous permettra de trouver, après tout ce que nous avons accumulé de preuves, bienveillant pour la société au XVIII^e siècle, il souffre évidemment de nombreuses exceptions. En tout cas, il est certain que ce genre de littérature, — la littérature empruntant des sujets à la magie — plaisait puisque, en outre des ouvrages originaux, on en traduisait ou l'on en rééditait. Nous signalerons notamment l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand magicien*, composée par Palma Cayet (1).

Que la magie ait glissé dans la féerie proprement dite, nous sommes loin de le nier. Car, bien qu'il soit perpétuellement question des génies élémentaires mis en vogue par Montfaucon de Villars, bien que le souvenir du *Comte de Gabalis* soit continuellement rappelé, nous avons écarté de notre examen toute la littérature strictement merveilleuse. Toutefois, nous en connaissons l'importance quant au nombre. Nous avons même laissé les récits de Cazotte. Un éditeur moderne de ses *Œuvres Complètes* affirme que « près de trois volumes en sont remplis de contes orientaux, nouvelles et apologues d'un genre qui touche beaucoup au merveilleux et aux procédés de la Cabbale. (2) Au merveilleux, sans doute, mais la Cabbale de Cazotte, quelque

(1) La nouvelle édition est de 1712.

(2) Voir édition Octave Uzainne de *Contes de J. Cazotte*.

ingénieuse que soit la légende qu'elle ait inspirée, est aussi superficielle que la Cabbale du comte de Caylus ou celle du comte d'Hamilton.

III

A quoi attribuer la croyance à la magie ? Interrogeons Diderot. « C'est le désordre de l'imagination qui invente ces systèmes, répond-il à propos des théories exposées par les Agrippa. C'est la nouveauté qui les accrédite, c'est l'intérêt qui les perpétue. S'il faut croire au diable, s'il faut s'y donner pour obtenir une dignité, jouir d'une femme, exterminer une rivale, connaître l'avenir, posséder un trésor, on y croira, on s'y donnera. Des femmes titrées, à l'entrée de la nuit, monteront dans leurs équipages, se feront conduire à l'extrémité d'un faubourg, grimperont à un cinquième étage, et iront interroger, sous les tuiles, quelque vieille indigente, à qui elles persuaderont elle-mêmes que le présent, l'avenir et le passé sont ouverts à ses yeux, et qu'elle possède le livre du destin. Il n'y a aucun excès auquel les gens à Sabbats ne puissent se porter ; ils ne seront effrayés, ni du meurtre, ni du vol, ni du sacrilège. » (1)

Pour le marquis d'Argens qui n'a cessé, à l'exemple de Diderot, Voltaire et les rationalistes du

(1) Diderot : *Dict. Encycl., Art. Magie.* — Œuvres Compl. XVI, p. 541.

siècle, de persifler tous les genres de croyances, saines ou malsaines, et qui a englobé le christianisme lui même dans la superstition, les œuvres magiques sont dues à l' « imagination échauffée », ou à la « fourberie ». « Je suis fermement persuadé, fait-il écrire par Ben Kiber à Abukibah, (1) que les magiciens sont, ou des gens qui sont la dupe de leur imagination échauffée, ou des fourbes, et qu'il n'est entre eux et les sorciers aucune différence, leur art et leur science n'ayant rien de plus réel, et ne s'appuyant également que sur la prévention et le mensonge. »

D'Argens attribue aussi l'endurance des croyances magiques à l'intérêt que certaines personnes auraient de les perpétuer. « Dans bien des endroits les tribunaux de justice, soit ecclésiastiques, soit laïques, sont intéressés à établir la croyance de la réalité de la magie, par le profit qu'elle leur apporte. » (2) Il explique également par le dérangement de l'imagination le fait que des « enchanteurs » aient *avoué* leur crime de magie. « Cette objection, dit le marquis d'Argens, est très aisée à détruire. Il est facile de prouver, et de prouver évidemment, que les gens qui se sont dit sorciers ou magiciens, ont été les dupes de leur imagination échauffée, et se sont laissé séduire par quelques imposteurs, ou bien ont ajouté foi aux songes de

(1) D'Argens, *Lettres cabbalistiques*, Lettre 110.

(2) *Ibid.*

certaines personnes aussi visionnaires qu'ils l'étaient eux-mêmes. » (1)

Le même auteur énumère encore d'autres causes de la croyance à la magie, parmi lesquelles la « crédulité et l'ignorance des hommes », le « penchant que le peuple a naturellement au fanatisme » (2). Relativement à l'ignorance, d'Argens invoque l'autorité des grands physiciens qui « ont assuré qu'il était faux qu'il y ait jamais eu de véritable magiciens. Lorsqu'ils ont approfondi les choses miraculeuses qu'on leur a vu faire, ils ont découvert les secrets naturels dont ils se servaient. » Notre critique appuie ses propositions de quelques exemples. « Les premiers qui prédirent les éclipses, dit-il, passèrent pour des hommes extraordinaires; aujourd'hui, grâce à la Physique, leur science est devenue commune. Les chimistes qui composèrent les phosphores, qui trouvèrent plusieurs autres choses très curieuses, furent d'abord regardés ainsi que des sorciers; actuellement leurs secrets n'étonnant plus que le vulgaire. Les habiles machinistes furent même regardés comme des magiciens. Albert le Grand a été mis au nombre des enchanteurs, parce qu'il avait fait une tête, qui par le moyen d'un grand nombre de ressorts, articulait certains mots... » (3)

(1) D'Argens, *Lettres cabbalistiques*, Lettre 110.

(2) *Ibid*, Lettre 112.

(3) D'Argens, *Lettres cabbalistiques*, Lettre 112.

Concernant l'intérêt qui résulterait pour certains hommes ou certains organismes, d'Argens en profite pour attaquer l'Eglise, ses représentants, ses docteurs et va jusqu'à leur reprocher d'avoir employé le mensonge (1). Dans ses *Lettres juives*, le même auteur développe une nouvelle série de critiques concernant les sciences magiques.

Un autre écrivain, qui a laissé un nom à beaucoup près moins retentissant que le marquis d'Argens, Caraccioli, s'est également enquis des raisons de la croyance à la réalité de la magie ; il a cherché l'origine de certaines fables, Il ne découvre d'autre source que l'« inquiétude de l'esprit humain, qui n'ayant qu'un cercle limité de connaissances et d'idées, en cherche de nouvelles, à tort et à travers, sans examiner si elles sont raisonnables » (2).

Dans un ouvrage anglais, composé par Brown, et dont la traduction connut le succès en France, où l'on examine les causes des erreurs accréditées parmi les hommes, l'auteur met au nombre des principales causes la faiblesse de l'esprit humain, la disposition naturelle à l'erreur, les fausses idées que l'on se forme souvent en voyant une première fois un objet, l'infidélité du témoignage, la crédulité, la paresse, la prévention en faveur de l'antiquité et le respect de l'autorité (3). Quoique cet ouvrage ne

(1) *Ibid.*, Cf. Lettre 112.

(2) Caraccioli, *Lettres d'un indien à Paris*, (1789) t. I, p. 62.

(3) Alletz, *L'Esprit des Journalistes de Hollande*, t. I, p. 378.

concerne point particulièrement la magie, ne pourrait-on lui appliquer les causes que cet auteur énumère à propos des erreurs populaires ? Assurément. Un mot de Jean-Jacques Rousseau exprime l'abus qu'entraînerait un respect excessif de l'autorité. Nous le lisons dans sa *Lettre à Christophe de Beaumont* : s'il y a dans le monde une histoire attestée, c'est celle des vampires ; rien n'y manque, procès-verbaux, certificats de notables, de chirurgiens, de curés, de magistrats ; la preuve juridique est des plus complètes. Avec cela, qui est-ce qui croit aux vampires ? » (1). Quand à Montesquieu, une réflexion, au cours de ses *Lettres persanes*, indique qu'à son avis les hommes préfèrent, au lieu de s'appuyer sur la raison, se créer des monstres qui les intimident ou des fantômes qui les séduisent (2).

Les encyclopédistes furent les plus redoutables adversaires de la magie. En examinant les œuvres complètes de Voltaire, on constate que cet écrivain s'est beaucoup occupé de cette question. Toutes les catégories de la magie lui sont une occasion d'exprimer son opinion : possessions, sortilèges, divination, apparitions, présages, génies, esprits familiers, vampires, etc... On devine quel peut être son sentiment sur de tels phénomènes. Superstition, crédulité, imagination, ignorance, voilà les principales causes que donne, lui aussi, cet infatigable rationa-

(1) J.-J. Rousseau, *Œuvres compl.* éd. 1852, t. I, p. 786.

(2) Montesquieu, *Lettres persanes*, Lettre 143.

liste pour les expliquer. Il observe qu'il n'y a plus de sorciers depuis qu'on a cessé de les brûler (1). Il voit une influence juive dans les pratiques démoniaques (2). Il constate certain progrès dans la civilisation. On ne nous reprochera pas de reproduire un de ces bons mots. Après avoir parlé de la magie « plus douce », des philtres amoureux et autres billevées, notre sceptique ajoute : « Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous, et il n'y a pas un siècle qu'elles sont discréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. Eh ! mes amis, que ne restiez-vous dans votre patrie ? Vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises. Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, et des juges assez imbéciles et assez barbares pour les condamner aux flammes, etc. » (3) C'est ce que remarque un auteur moderne, Tissot. D'après ce savant, l'histoire du merveilleux atteste l'extrême crédulité de l'homme, le peu de fond à faire sur la tradition, surtout dans les temps d'ignorance, la fécondité de l'imagination dans l'invention des faits ou dans la

(1) Voltaire, *Œuvres compl.* (en 53 vol.) éd. 1885, t. XXX, p. 554.

(2) Ibid., t. II, chap. XXXV, p. 100. De la magie.

(3) Voltaire, Ibid., p. 102.

manière de les présenter à travers le cours des âges. (1)

Concernant l'ignorance qui entraîne la créance de la magie, Voltaire dit expressément :

« Les peuples, voyant que la magistrature et l'Eglise croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence : par conséquent plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste et si générale ? De l'ignorance, et cela prouve que ceux qui détrompent les hommes sont leurs véritables bienfaiteurs ». (2)

Il est évident que la preuve du consentement universel n'a pour elle que l'apparence de la logique. Elle a été cependant pour beaucoup dans la perpétuité de la croyance à la magie. Voltaire n'omet point, comme J.-J. Rousseau, de la réduire à sa juste mesure. « Quelle preuve ! s'écrie-t-il. Tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les peuples était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore ! Tous les sages ne croyaient-ils

(1) Tissot, *De l'Imagination*, p. 325. Cet auteur attribue la croyance à la réalité de magie aux principales causes suivantes : ignorance, faiblesse, désir désordonné de savoir et de pouvoir, désir de paraître et de dominer en frappant l'imagination des autres hommes...

(2) Voltaire, *Œuvr. compl.*, t. XI, p. 102.

pas, avant Copernic, que la terre était immobile au centre du monde ? » (1)

« La superstition, déclarait encore Voltaire dans un langage plein d'énergie, est immédiatement après la peste, le plus horrible des fléaux qui puissent affliger le genre humain ». (2) Et il manifeste un emportement justifié lorsqu'il s'écrie : « Quoi ! c'est dans notre xviii^e siècle qu'il y a eu des vampires ? C'est après le règne des Loche, des Shaftsbury, des Franchard, des Collins. C'est sous le règne des Alembert, des Diderot, des Saint-Lambert, des Duclos, qu'on a cru aux vampires, et que le R. P. Dom Augustin Calmet... a imprimé et réimprimé l'histoire des vampires avec l'approbation de la Sorbonne ». (3) Il fallait, en effet, avoir une robuste foi dans le merveilleux pour s'imaginer que les morts venaient la nuit sucer le sang des vivants !

Diderot partageait sur tout ce qui se rapporte à la magie le sentiment de Voltaire. Après avoir signalé, comme nous l'avons vu plus haut, que c'était le désordre de l'imagination qui invente les théories magiques, que la nouveauté les accrédite et que l'intérêt les perpétue, il ajoute que « c'est en encourageant la philosophie qu'on réussira à éteindre dans un Etat toute confiance dans les arts occultes ». Et dans une maxime qui rappelle celle de Voltaire, que

(1) *Ibid.*, p. 112.

(2) Voltaire, *Œuvr. compl.* t. XLIII, p. 369.

(3) *Ibid.*, t. XX, p. 547.

nous avons précédemment cité, il dit : « Oui, je le soutiens, la superstition est plus injurieuse à Dieu que l'athéisme ». (1) Bayle, inaugurant le siècle, n'avait pas déclaré autre chose en signifiant qu'« il n'y a qu'une bonne et solide philosophie, qui, comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires ». (2)

Peut-être, les « philosophes » avaient-ils raison, puisque ceux qui se proposaient de discréditer la magie y croyaient. Et nous laisserons le dernier mot à Voltaire. Il s'exprime judicieusement à propos du P. Le Brun, et l'on peut appliquer sa réflexion à beaucoup d'autres : « Il veut combattre le ridicule des sortilèges, dit-il, et il a lui-même le ridicule de croire à leur puissance ». (3)

(1) Diderot, *Pensées philosophiques*, XII.

(2) Bayle. *Pensées diverses écrites à un Dr de Sorbonne à l'occasion de la comète qui parut au mois de Décembre 1680.* Tom. I, p. 40.

(3) Voltaire, *Œuvr. compl.*, t. XVIII, p. 536.

BIBLIOGRAPHIE

Dans cette énumération bibliographique, nous avons inscrit non seulement le titre des ouvrages cités ou mentionnés au cours de notre travail, mais également celui des livres que nous avons lus complètement ou parcourus, afin de nous mettre au courant de la « littérature » du sujet.

I. — Titres des ouvrages cités

- AGRIPPA (Henri-Corneille). — *Œuvres magiques...*, mises en français par Pierre d'Aban. Rome 1744, in-18.
- *Sur l'incertitude... des sciences et des arts*, Leiden 1726, 3 vol. in-12.
- *La philosophie occulte de H.-C. Agrippa*. La Haye 1727, 2 vol. in-8°.
- ALLETZ (Pons-Augustin). — *L'Esprit des Journalistes de Hollande*. Amsterdam, en 2 vol.
- ALLIETTE (Anagr.-Eteilla). — *Les sept nuances de l'œuvre philosophique-hermétique...* (s. l. n. d.), 2 part. en 1 vol.
- ALMÉRAS (Henri d'), CAGLIOSTRO (Joseph Balsamo). — *La Franc-Maçonnerie et l'Occultisme au XVIII^e siècle...* Paris, 1904, in-16.
- Amant Salamandre (l')* (par l'abbé Villars).
- Antimagnétisme (l')*, Martiniste ou Barberiniste. Lyon 1784, par (Ch. Devilliers).
- BARBIER (E.-J.-F.). — *Journal historique et anecdotique*. Paris, 1847, in-8°.
- BAYLE (Pierre). — *Pensées diverses...* Paris 1721, 4 vol. in-12.

- BELLEGARDE (l'abbé de). — *Lettres curieuses...* Paris 1702.
- BIGNON (abbé Jean-Paul). — *Les aventures d'Abdalla, fils d'Hanif...* Paris 1723.
- BOISSIER (A.). — *Recueil de lettres au sujet des maléfices et du sortilège...* Paris 1731, in-12.
- BORDELON (l'abbé). — *Voyages Imaginaires...*, contenant l' « Histoire de M. Oufle »... Paris 1789.
- BOYELDIEU (Mme de Boyeldieu d'Auvigny), dans le *Dictionnaire des Prophéties* (Ed. Migne).
- CAMBRI (C^{en} Cambri). — *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*. Paris 1788 (?), 2 vol. in-8°.
- CARACCIOLI (Louis-Antoine de). — *Lettres d'un Indien à Paris, à son ami Glazir...* Amsterdam et Paris 1789, 2 vol. in-12.
- CARIAS (Léon). — *Quelques nouvelles sources d'Anatolie France : La Rôtisserie de la Reine Pédauque* (dans la « Grande Revue », vol. 112, p. 353).
- CASANOVA (Jacques-C. de Seingalt). — *Mémoires*. Bruxelles 1875, en 6 tomes, in-12.
- CHEVALIER (Mme Sabine Stuart de). — *La Clef du Sanctuaire philosophique...* Paris 1781, 2 tomes en 1 vol. in-12.
- COSTADAU (R.-P.-Alphonse). — *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées*. Lyon 1717, 4 vol. in-12.
- COYER (l'abbé G.-F.). — *Œuvres complètes*. Londres 1765, 2 vol. in-12.
- CRÉBILLON fils. — *Collection complète des œuvres*. Londres 1777, 7 vol. in-12 (14 tomes en 7 vol.).
- D'ARGENS. — *Lettres Cabalistiques...* La Haye 1741, 6 vol. in-12.
- DAUGIS (Antoine-Louis). — *Traité sur la magie, le sortilège, les possessions, obsessions et maléfices*. Paris 1732, in-12.
- DELAPORTE (P.-V.). — *Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV*. Paris 1891.
- DE SAINT-ANDRÉ. — *Lettres au sujet de la magie*. Paris 1725.
- DIDEROT. — *Œuvres complètes de Diderot*, par J. Assérat. Paris 1876, 20 vol.

- DOYON (René-Louis). — *Montfaucon de Villars. — Le Comte de Gabalis*. Paris 1921, in-8°.
- DU HAUSSET (Mme). — *Mémoires, ... de femme de chambre de Mme de Pompadour*. (Edition Firmin Didot.) Paris 1846, in-8°.
- FIGUIER (Louis-Guillaume). — *L'Alchimie et les alchimistes* (3^e édit.). Paris 1860, in-12.
- GARINET (Jules). — *Histoire de la Magie en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*. Paris 1818, in-8°.
- GLEICHEN (Baron Carl-Heinrich von). — *Souvenirs...* Paris 1868, in-18.
- GUYON (abbé Claude-Marie). — *Bibliothèque Ecclésiastique*. Paris 1771, 8 vol, in-8°.
- HAUTPOUL (Comtesse de). — *Le Bouquet enchanté*.
- JACOB (P.-Louis). — *Curiosités des sciences occultes*. Paris 1862.
- KIRCHBERGER (Nicolaus-Auton), baron de Liebistorf. — *Correspondance inédite...*, du 22 mai 1792 jusqu'au 7 nov. 1797. Amsterdam 1862, in-8°.
- LAFFICHARD (Th.). — *La Salamandre*, nouvelle allégorico-mimique. Venise 1744, in-12.
- LE BRUN (R.-P. Pierre). — *Histoire critique des pratiques superstitieuses*. Paris 1732, 3 vol. in-12.
- LECANU (l'abbé). — *Dictionnaire des prophéties et des miracles*. (Edit. Migne.) Vol. 24 et 25. Paris 1852 et 1855.
- LE GENDRE (Gilbert-Charles). — *Traité historique et critique de l'opinion* (3^e édit.). Paris 1741, 7 vol. in-12.
- LENGLET-DUFRESNOY (Nicolas). — *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions, etc.* Paris 1751. — *Philosophie-hermétique*. Paris 1744.
- LÉVI (Eliphas). — *Histoire de la magie, ses procédés, ses rites, ses mystères*. Paris 1922, in-8°.
- LONGUEVILLE-HARCOVET (de). — *Histoires des personnes qui ont vécu plusieurs siècles, et qui ont rajeuni le secret du rajeunissement*, tiré d'Arnauld de Villeneuve. Paris 1715, in-12.
- MARC HAVEN (D^r). — *Le maître inconnu, Cagliostro*. Etude historique et critique sur la haute magie. Paris (s. d.).

- MAURY (Alfred). — *La Magie et l'Astrologie*. Paris 1877, in-8°.
- MONTESQUIEU. — *Œuvres complètes*. Paris, chez Firmin Didot frères (dans « Panthéon Littéraire »), 1838, in-4°.
- MORNET (Daniel). — *Les Sciences de la nature en France au XVIII^e siècle*. Paris, 1911, in-8°.
- MURATORI. — *Compendio della vita e delle geste di Balsamo denominato il conte Cagliostro G....*. Roma 1791.
- MUYART DE VOUGLANS. — *Les Lois criminelles de France dans leur ordre naturel*. Paris 1780, in-folio.
- PAPUS. — *L.-C. de Saint-Martin*, dans *Tableau Naturel*, Paris 1900, in-8°.
- PIERQUIN (J.). — *Œuvres physiques et géographiques*. Paris 1744, in-12.
- RABBE (F.). — *Un abbé libre penseur* (dans la « Revue Contempor. », 1870, tome 74, p. 593).
- RAGON (J.-M.). — *Maçonnerie occulte, suivie de l'Initiation hermétique*. Paris 1853, in-8°.
- REYNIER (Gustave). — *Thomas Corneille, sa vie et son théâtre*. Paris 1892, in-8°.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques). — *Œuvres complètes*. Paris, chez Alex. Houssiaux, 1852, 4 vol. in-4°.
- SAINT-MARTIN (L.-C. de). — *Lettre du 5 mai, 1771*.
- SCUDÉRI (Monsieur de). — *Alaric, ou Rome vaincue*. Paris 1654, in-folio.
- TAILLANDIER (Saint-René). — *Un prince allemand au XVIII^e siècle* (dans « Revue des Deux Mondes », 1866, tome LXI).
- THIERS (l'abbé Jean-Baptiste). — *Traité de superstitions*. Paris 1741, 4 vol. in-12.
- TISSOT (J.). — *L'Imagination, ses bienfaits et ses égarements*. Paris 1868, in-8°.
- VALLEMONT (Pierre Le Lorrain, abbé de). — *La Physique occulte ou traité de la Baguette Divinatoire*. 3^e édit., La Haye 1722, 2 tomes en 1 vol., in-12.
- VIGNEUL-MARVILLE (de). — *Mélanges d'histoire et de littérature recueillis par...* Rouen 1699, 2 vol. in-12.
- VILLARS (l'abbé V. de Montfaucon). — *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, tome 34^e, conte-

nant les romans cabalistiques (Comte de Gabalis, Le Sylphe Amoureux, Les Ondins, L'Amant Salamandre). Paris-Amsterdam 1788, in-8°.

VOLTAIRE. — *Œuvres complètes* (en 53 vol.). Paris 1883-1885.

II. — Titres des ouvrages mentionnés, lus, ou parcourus.

AMIALE et COLFAVRU. — *La Franc-Maçonnerie en France, depuis 1725 ; 1890*, in-8°.

ALBERT LE GRAND. — *Les admirables secrets*. Cologne 1703, in-12.

ALBERT LE PETIT. — *Secrets merveilleux de la Magie naturelle et cabalistique du Petit-Albert*. Cologne 1722, in-12.

ARNOUX-LAFFREY. — *Siècle de Louis XV*. Paris 1796.

AUBIN (Nicolas). — *Cruels effets de la vengeance du Cardinal de Richelieu, ou Histoire des diables de Loudun*. Amsterdam 1716, in-12.

AULNOY (Marie d'). — *Les Contes des Fées*. Paris 1720-24.

AUNEUIL (Louise de Bassigny, comtesse d'). — *La Tyrannie des Fées détruite*. Paris-Amsterdam 1756, 2 vol. in-12.

BANIER (abbé Antoine). — *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*. Amsterdam 1743, in-folio.

BAYLE (Pierre). — *Analyse raisonnée*. Londres 1755, 3 vol. in-12.

BEAUSOBRE (Isaac de). — *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme*. Amsterdam 1734-1739, 2 vol. in-4°.

BECKFORD (W.). — *Vathek*, conte arabe. Paris 1787, in-8°.

BERNIS (l'abbé de). — *Œuvres meslées en prose et en vers* (nouv. éd.). Genève 1753, 3 parties en 1 vol. in-12.

Bibliothèque Universelle des Romans, par Lenglet-Dufresnoy. Paris, juillet 1775-juin 1789.

BRUNELLIÈRE. — *Du rôle de la Franc-Maçonnerie au XVIII^e siècle ; 1883*, in-8°.

- CAILLEAU (André-Charles). — *Clef du Grand-Œuvre, ou Lettres du Saucelrieu Tourangeau, à Mme L. D. C. B**** T. D. F. A. J. 1777.
- CALMET (Doim Augustin). — *Dissertation sur les revenans et les vampires*. Paris 1751.
- CAPEFIGUE (J.-B.-H.-R.). — *Louis XV et la société du XVIII^e siècle*. Paris 1842.
- CARRÉ DE MONTGÉRON. — *La vérité sur les miracles du diacre Paris*. Paris 1734.
- CASTILLON (L.). — *Essai sur les erreurs et les superstitions*. Amsterdam 1765, 2 vol. in-12.
- CAUMONT DE LA FORCE (Charlotte-Rose de). — *Les Fées. Contes des Contes*. Paris 1725, in-16.
- CAYET (Pierre-Victor-Palma). — *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand magicien*. Cologne 1712, in-8°.
- CAYLUS. — *Cinq Contes de Fées*. (S. l.), 1745, in-12.
— *Œuvres Badines Complètes du Comte de Caylus*. Amsterdam et Paris 1786, en 8 vol. in-8°.
- CAZOTTE (Jacques). — *Œuvres Badines et Morales*. Amsterdam et Paris 1776, en 3 vol. in-8°.
- CROIX (Pétis de la). — *Les mille et un jours. Contes persans*. Paris 1710, 5 tomes, in-12.
- D'ARGENS (Jean-Baptiste). — *Lettres juives*. La Haye 1736, 2 vol. in-8°.
- DERAY (A.). — *Histoire des sciences occultes*. Paris 1860, in-8°.
- DECREMPS (Henri). — *La Magie Blanche Dévoilée*. Paris 1785, in-8°.
- DENIS (Ferdinand). — *Précis de l'histoire et tableaux analytique et critique des sciences occultes*. Paris 1830, in-8°.
- DIDEROT. — *Œuvres complètes*. Paris 1876, 20 vol.
- DIXMERIE (de la). — *Contes philosophiques et moraux*. Londres et Paris 1765, en 2 vol.
- DREUILLET (La Présidente). — *Nouveaux Contes des Fées allégoriques*. Paris 1735, 1 vol. in-12.
- DUTOIT-MAMBRINI. — *La Philosophie Divine*. (S. l.), 1793, 3 vol. in-8°.

- DURAND (Mme). — *Œuvres complètes*. Paris 1734, 6 vol. in-12.
- FABART (Félix). — *Histoire philosophique et politique de l'occulte*. Paris 1885, in-8°.
- FIARD (l'abbé). — *La France trompée par les magiciens et démonolâtres du XVIII^e siècle*. Paris 1803, in-8°.
- *Le secret de l'Etat, ou le Dernier cri du vrai patriote*. (S. l.), An IV-1796, in-8°.
- *Lettres magiques sur le Diable*. En France, 1791, in-12.
- GALLAND (Antoine). — *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*. Paris 1724, en 2 vol, in-12.
- *Histoire de la Sultane de Perse et des Vizirs*. Contes turcs. Paris 1707, in-12.
- GALLI DE BIBIENA (Ferdinando). — *La Poupée*. La Haye 1747.
- GAYOT DE PITAVALL. — *Causes célèbres et intéressantes, avec les jugements qui les ont décidés*. Paris 1734-43, in-12.
- GUAITA (Stanislas de). — *Essais de sciences maudites*. Paris 1897, 3 vol. in-8°.
- GUEULLETTE (Thomas-Simon). — *Les Soirées Bretonnes*. Paris 1712, in-12.
- *Les aventures merveilleuses du Mandarin Fum-Hoam ; contes chinois*. Paris 1723, 2 vol. in-12.
- *Les mille et un quarts d'heures ; contes tartares*. Paris 1730, en 3 vol. in-12.
- HAMILTON (comte Antoine d'). — *Œuvres du Comte d'Hamilton*. Utrecht 1731, 3 tomes in-30.
- HILDEBERT DE LAVARDIN (Vénérable). — *Venerabilis Hildeberti, Opera tam edita quam inedita*. Parisiis 1708, in folio.
- HUGINUS A BARMA. — *Saturnia Regna*. Parisiis 1779, in-12.
- Journal (le) des Savants pour les ans 1700-1735*.
- LUSSAN (Mlle de). — *Les Veillées de Thessalie* (première édition). Paris 1731, 4 tomes en 1 vol. in-12.
- LE PRINCE DE BEAUMONT (Mme). — *Contes moraux*. Lyon 1774, 2 tomes en 1 vol. in-12.
- LE SAGE. — *Le Diable Boiteux*. Londres 1784, 3 vol. in-12.
- MARMONTEL (Jean-François). — *Contes moraux*. Paris 1765, 4 vol. in-12.

- MORELL (Charles). — *Les Contes des Génies*. Amsterdam 1766, 3 vol. in-12.
- NOUGARET (Pierre-Jean-Baptiste). — *Mille et une folies* ; contes français. Amsterdam et Paris 1771, 4 vol. in-12.
- ROUSSEAU (J.-J.). — *Dissertation sur les miracles* (dans Collection des Lettres sur les miracles). Neuchâtel 1765, in-12.
- SAUNIER DE BEAUMONT. — *Lettres philosophiques... traitant de la Pierre Philosophale..., de la Magie*. Paris 1733, in-12.
- TIPHAIGNE DE LA ROCHE (Ch.-Fr.). — *Giphantie*. La Haye 1761, in-12.

Vu et admis à la soutenance
le 31 mars 1925 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

FERDINAND BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

PAUL APPELL.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉAMBULE	5
CHAPITRE PREMIER. — Physionomie générale du xviii ^e siècle.....	10
CHAPITRE II. — Définition de la Magie. — Le procédé magique. — La variété de la Magie. — Doctrines.....	31
CHAPITRE III. — De la Divination.....	56
CHAPITRE IV. — La discussion sur les phénomènes ma- giques. — Le Maléfice	70
CHAPITRE V. — Alchimie. — Astrologie.....	83
CHAPITRE VI. — La Magie dans les romans et les contes..	91
CHAPITRE VII. — La Magie et la Franc-Maçonnerie....	114
CHAPITRE VIII. — Conclusions. — Le fait de la croyance à la Magie. — Ses causes. — La lutte contre cette superstition.....	134
BIBLIOGRAPHIE	151
